

Rose Alpert Jersawitz

Une communiste, de part et d'autre de l'Atlantique

Collection
Témoignages

les bons caractères
lbc

Rose Alpert Jersawitz

Une communiste, de part et d'autre de l'Atlantique

Rose Alpert Jersawitz
Une communiste, de part et d'autre de l'Atlantique
© Les Bons Caractères 2016
ISBN : 978-2-915727-55-5
Dépôt légal : 4e trimestre 2016

Rose Alpert Jersawitz

Une communiste, de part et d'autre de l'Atlantique

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Louis Deiss

Les Bons Caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Présentation

À diverses occasions, j'ai entendu Rose évoquer ses souvenirs : de la période du maccarthysme, de la révolte des années 1960, ou des débuts de Spark dans les années 1970. Je lui ai finalement dit que je voulais rassembler ces souvenirs, afin que d'autres puissent aussi les connaître. Après bien des protestations, disant que cela n'intéresserait pas grand monde, elle a finalement accepté. En 2015, j'ai emprunté un dictaphone et je l'ai interrogée sur sa vie, qu'elle a racontée en anglais, depuis son enfance à New York, dans le quartier de Spanish Harlem, jusqu'à ses vieux jours à Paris, aussi bien que sur ses activités dans différentes villes : New York, Los Angeles, la baie de San Francisco, Chicago, Baltimore et Detroit, toujours pour transmettre les idées communistes.

Une amie de Rose, Judith Symonds, a alors transcrit ces souvenirs oraux en essayant de supprimer les répétitions, mais sans enlever le caractère oral du document original. Jean-Louis Deiss, un camarade antillais, a traduit de l'anglais, en tâchant là aussi de restituer, autant que possible, les expressions de Rose.

Même s'il y a de nombreuses discussions à propos d'organisations, de réunions et d'activités politiques, il ne s'agit pas de l'histoire d'un parti ou d'un mouvement. Ce sont les souvenirs d'une militante de 81 ans qui est aussi convaincue aujourd'hui qu'elle l'était en 1953, au milieu de la période maccarthyste, lorsqu'elle a rejoint l'organisation trotskyste américaine.

Michel Bondelet

Avant-propos

J'ai rejoint le Socialist Workers Party (SWP, Parti socialiste des travailleurs), une organisation trotskyste américaine, au beau milieu de la chasse aux sorcières conduite en partie par le sénateur McCarthy. Cette campagne anticommuniste menée dans le cadre de la guerre froide est connue pour avoir mis à l'index des producteurs de cinéma hollywoodiens dont la tendance était de gauche. Mais des milliers de travailleurs perdirent leur emploi : qu'ils aient été syndicalistes, militants, combattants, grévistes, communistes, socialistes, anarchistes, ou pas.

Je ne savais rien de tout cela à l'époque. En fait, il était assez étrange que je devienne socialiste dans cette atmosphère conformiste. Ce récit sur ma vie vous montrera peut-être pourquoi et comment j'étais disposée à le faire.

Rose Alpert Jersawitz
Janvier 2016

Mes parents et mon enfance à New York

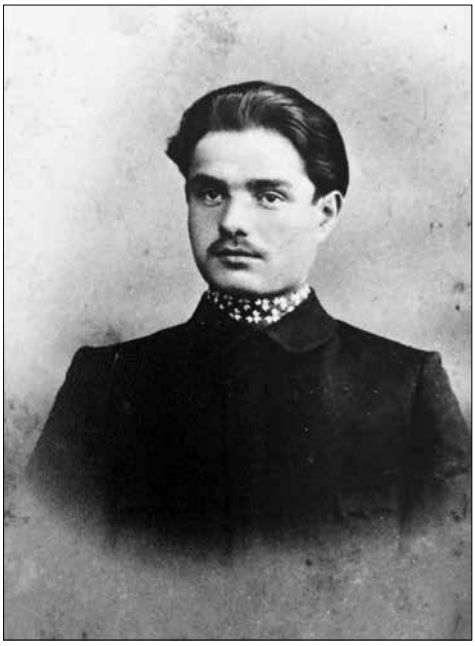
(1935-1942)

Je suis née en 1935 dans une famille d'immigrés pauvres. Mes deux parents sont nés dans les années 1890 près de Vilnius, en Lituanie. Ils sont venus aux États-Unis avant la Première Guerre mondiale. Je ne sais pas exactement quand mon père est arrivé, en passant par Boston ; ma mère est venue vers 1912, à l'âge de seize ans. Elle est passée par Ellis Island.

Ma mère, Annie Katz, est née dans un ghetto juif. Sa mère est morte quand elle était bébé et son père a quitté le pays pour aller aux États-Unis, disant qu'il la ferait venir plus tard, ce qu'il ne fit jamais. Alors elle a grandi en Lituanie avec sa grand-mère qui, ayant une charrette, vendait diverses choses. Puis sa grand-mère est morte ; ma mère fit le tour de l'Europe orientale avant que son père ne la fasse finalement venir, et elle est allée aux États-Unis. Il habitait Chicago et elle partit l'y rejoindre. Il s'était remarié, et avait des enfants qui étaient tous très américains : ils parlaient anglais et portaient des vêtements américains, etc. À l'école, on l'a mise avec les enfants de 7 ans, alors qu'elle en avait 16. Elle était de petite taille, moins d'un mètre cinquante. Elle disait souvent qu'elle était une blanc-bec *(green horn)*, le nom qu'on donnait à ceux qui venaient de débarquer. Tout cela la gênait beaucoup et elle a quitté Chicago. Et elle est allée vivre chez une de ses tantes dans le New Hampshire, où il y avait aussi une communauté juive-lituanienne. Et c'est là qu'elle fut présentée à Joseph



**Ma mère
Annie Katz,
à seize ans**



**Mon père,
Joseph Alpert**

Alpert, qu'elle épousa. Son nom était en fait Alperovitch ou quelque chose comme ça.

À quoi ça tient, un nom ?

J'ai connu quelqu'un dont les parents étaient immigrés et qui s'appelait Montauk. Sur le bateau, quand ses parents sont arrivés, ils discutaient tous des noms qu'ils devaient prendre. Quelqu'un dit : « Montauk est un très bon nom américain » (c'est le nom d'une tribu d'Indiens). Mon beau-père s'appelait Alex Broder. Broder, parce que quand il est venu de Russie, on lui a demandé quel était son nom ; et la seule chose qu'il savait, c'est qu'il devait chercher son frère *(brother)*. Alors il a dit « broder » et c'est devenu son nom. Il y avait beaucoup de noms comme ça.

Quand je suis née, ma mère ne parlait pas très bien anglais, le docteur à l'hôpital non plus. Ma mère lui a dit mon nom yiddish, Ruckhel (prononcé avec un « ckh » guttural), qu'il ne savait pas écrire. Il a mis Ray. On m'avait donné le nom d'une grand-tante qui venait de mourir, selon une tradition juive. Ma mère continuait de manger kascher et gardait d'autres traditions, comme de s'attacher les cheveux avec un foulard. Quand ma mère m'a ramenée de l'hôpital à la maison, les enfants plus âgés ont dit : « Tu ne peux pas l'appeler comme ça, c'est un nom de garçon. » Alors ils ont décidé de m'appeler Rose.

Les autres enfants m'ont amenée à l'école et m'ont inscrite en tant que Rose. Dès lors, on m'appela Rose. Plus tard, lorsque j'avais onze ans à Toledo, dans l'Ohio, ma mère s'est remariée et mon beau-père a voulu m'adopter. Il a eu beaucoup de difficultés pour le faire car il n'y avait aucune preuve que Ray et Rose étaient la même fille. Cela a pris des mois pour mettre en ordre tous ces papiers et obtenir mon passeport.



Avraham Adel Alperovitch et sa famille à Vilnius, dans les années 1900.

Les deux premiers enfants sont nés à Lynn, dans le Massachussetts et les suivants à New York. Nous étions cinq en tout, moi y compris : trois filles et deux garçons – un garçon était mort avant ma naissance. J'étais la plus jeune. Ma sœur la plus proche, Beatrice, avait huit ans de plus que moi. J'étais « un accident », comme le disait souvent ma mère. Bien que je pense qu'ils étaient tous des accidents. Quand j'étais enfant, je me sentais vraiment insultée quand elle disait cela. Mais maintenant je trouve cela marrant.

J'étais le seul enfant né à l'hôpital, les autres sont nés à la maison. Je pense que ma mère avait quarante et un ans et commençait sa ménopause quand je suis née. Un médecin m'a dit un jour que certains des problèmes de santé qui m'affectaient étaient dus au fait que j'avais eu une mauvaise nutrition prénatale, à cause de l'âge de ma mère. Nous ne mangions pas bien non plus quand j'étais jeune. À New York, je me souviens d'être allée au marché avec ma mère, qui marchandait avec le boucher. Je n'aimais pas ça et ne

voulais pas y aller. Nous achetions les pattes de poulet à bon marché, les griffes, et elle en faisait de la soupe. Nous mangions rarement de la viande. Et je volais des choses, souvent des fruits, sur des étals dans la rue.

Mes deux parents conservaient certaines traditions, comme de m'envoyer à l'école hébraïque après la classe ; cependant ils n'étaient pas religieux, bien que mon père fût issu d'une famille religieuse, son père était rabbin. Ils étaient sociaux-démocrates, lisaient *The Forward (En avant)* qui était un journal du Bund[1] en yiddish à New York. Du folklore familial, j'ai entendu dire qu'il essaya de mettre sur pied un syndicat et que la maison fut la cible d'une bombe : on envoya un cocktail Molotov sur la maison où ils vivaient à Lynn, une banlieue ouvrière de Boston, dans le Massachussetts. Quelqu'un était opposé à son activité en tant que syndicaliste. Cela lui fit tellement peur qu'ils déménagèrent immédiatement à New York avec leurs deux enfants.

Financièrement, mon père était en très mauvaise situation. Alors ma mère faisait des lessives et je l'aidais pour le repassage. Avant cela, elle travaillait dans un atelier de couture, fabriquant des pantoufles en tissu éponge. Je l'ai entendue dire bien plus tard que « tout allait trop vite dans ce pays », et elle disait aussi : « Fais des affaires avec n'importe qui, sauf avec un Juif riche. » Puis elle a souffert d'un excès d'arthrite, et n'était plus assez rapide, et elle rentra à la maison à plusieurs reprises avec les doigts traversés par une aiguille. Elle dut abandonner ce travail, c'était horrible.

« Zinq (cinq) langues »

Mes parents parlaient yiddish entre eux. Je comprenais un peu le yiddish, toutefois je parlais anglais. Les plus âgés

1 Le *Bund* (l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie) était une organisation socialiste créée à la fin du XIX[e] siècle dans l'Empire russe.



La photo de mariage de mes parents, vers 1914-1916.

des enfants parlaient aussi yiddish. Je ne me rappelle plus quelle était la langue la plus utilisée à la maison. Ma mère avait un bon sens de l'humour, elle disait souvent avec son merveilleux accent : « Zinq (cinq) langues je parle, mais en anglais je parle mieux. » Elle se savait drôle. Ses lettres étaient du même style : elle n'a jamais appris l'anglais. Quand elle écrivait une lettre, il fallait la lire à voix haute avec son accent pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

Une fois elle m'a écrit : « Ta sœur a eu un ptit exednt » (un petit accident). Des années plus tard, quand elle m'a rendu visite, elle a été froissée et a cru que je me moquais d'elle quand elle a trouvé une de ses lettres sur ma commode.

La vie dans un vieil immeuble collectif

Nous habitions dans un vieil immeuble, dans l'Upper East Side, quartier, comme je l'ai appris plus tard, qu'on appelait East Harlem ou Spanish Harlem, au nord de Central Park, de la 92e à la 97e Rue. Bien des années plus tard, ma sœur et moi sommes retournées là-bas et tous les immeubles collectifs avaient été détruits. Les immeubles avaient tous six étages, chaque niveau avait des toilettes dans le couloir, qui étaient les seules toilettes pour cinq appartements. Nous dormions sur le toit terrasse en été parce qu'il faisait trop chaud pour être à l'intérieur. Nous tendions une corde à linge avec des draps et des vêtements pour avoir un peu d'intimité. New York en été est très chaud et humide, on ne peut pas respirer, et il n'y a pas d'air. Ma mère trempait les draps dans l'eau puis les suspendait devant les fenêtres, et cela rendait l'intérieur de l'appartement plus frais. C'était un appartement en enfilade, « en chemin de fer », comme on disait : une pièce derrière l'autre. Nous avions deux chambres pour tous les enfants. Et les toilettes du couloir étaient partagées entre cinq familles pour tous les appartements du même niveau, et elles étaient toujours bouchées, alors nous faisions pipi dans l'évier de la cuisine. Nous n'avions pas de chauffage ni d'eau chaude. Je ne me souviens pas vraiment comment nous faisions pour nous chauffer. Ma mère se levait très tôt et mettait une marmite sur le réchaud pour que nous puissions nous laver avec de l'eau chaude. Alors je suppose que nous n'avions pas l'eau chaude courante.

De tanneur à plombier

Avant ma naissance, mon père travaillait dans une tannerie à Boston. Il s'était reconverti en plombier quand ils sont allés à New York. Mais il ne pouvait pas gagner sa vie avec ça, parce que, bien que les toilettes soient toujours bouchées, les gens qui vivaient dans les appartements ne payaient pas, et les propriétaires ne payaient pas non plus. Alors il y avait toujours une dispute à propos de quelqu'un qui n'avait pas le moindre sou. Il était violent avec la famille parce que je suis sûre que la vie était difficile pour eux. Il était toujours en colère et nous battait et faisait de même avec ma mère. Leur photo de mariage est quelque part : il se tient dressé et elle s'incline vers le bas dans le portrait ovale. C'était une femme minuscule, de moins d'un mètre cinquante.

Les flics

Quand j'étais enfant, peut-être vers l'âge de six ans, je me souviens d'une fois où je jouais aux billes dans la rue. Les flics sont venus et nous ont frappés ou poussés avec leurs bâtons, en nous disant de rentrer à la maison. Nous avons su très tôt dans la vie que nous n'aimions pas les flics. Je savais déjà ce que les flics étaient. Nous les gosses, nous savions tous qu'il fallait les éviter. Une fois, j'avais trouvé un porte-monnaie qui contenait huit dollars, ma mère a insisté pour que nous le portions au poste de police et j'ai refusé énergiquement, parce qu'ils l'auraient simplement gardé. Il ne contenait aucune identification.

Nous ne connaissions personne qui avait une voiture, mais les voitures étaient garées serrées dans toutes les rues. Nous arrachions souvent les essuie-glaces et nous jouions avec comme si c'étaient des épées. Les gens riches habitaient sur les avenues et les pauvres dans les rues attenantes où se trouvaient les immeubles collectifs. Il y avait une fille

nommée Betty, et une fois elle m'a amenée chez elle, dans un appartement de deux ou trois étages. Ils étaient visiblement riches, selon nos critères. Elle et moi sommes allées marcher un jour et nous sommes descendues à Central Park, qui était verdoyant. Les flics nous ont trouvées – nous étions deux gamines de cinq ou six ans – et nous ont ramenées à la maison. Après cela, ses parents lui ont interdit de jouer avec moi : je devais être l'initiatrice de cette aventure ; par chance, il ne nous arriva rien.

Tous des immigrés

Presque tous les gens du voisinage étaient des immigrés : nous étions la seule famille d'immigrés juifs, mais il y avait aussi deux familles originaires d'Irlande. Alors nous étions trois familles avec des cheveux blonds. Les autres étaient des Portoricains, des Italiens du sud de l'Italie ; beaucoup de Noirs du Sud – personne ne parlait le même anglais que celui parlé par nos enseignants à l'école, bien que de toute évidence nous nous comprenions tous les uns les autres. Quand je suis revenue à New York plus tard, à quinze ans, j'ai recherché les gens : une fille que je connaissais était déjà devenue prostituée. Ils étaient tous des immigrés à New York, et tous pauvres.

Tous les gamins volaient. Nous étions toujours au poste de police. Ma mère ou mon frère Simon venait payer ma caution pour me faire sortir, généralement c'était mon frère. Il y avait de petits gangs, rien que des Noirs ou rien que des Portoricains ; j'étais dans un gang mélangé. Un gamin avait bricolé un fusil avec un tuyau, quelque chose comme ça, et il avait été gravement blessé ou tué en le manipulant. Il y avait beaucoup de bagarres. Je me rappelle que mon frère Simon se tenait sous un porche où je me bagarrais et qu'il ne mettait pas fin au combat, ni ne m'amenait à la maison. J'étais la bagarreuse de la maison. Je me battais tout



Mon frère Simon et ma sœur Tybe à New York, vers 1925.

le temps ; ma mère criait sur mon frère parce que lorsque j'étais en train de me battre, il regardait mais ne me venait pas en aide. Il disait que je devais apprendre à me défendre. Ma mère pensait qu'il était terrible, il était censé prendre soin de moi. Mais ce n'était pas un bagarreur, mon frère et mes sœurs n'étaient pas des combattants. Moi je l'étais, du plus loin que je me souvienne. J'ai eu un couteau très tôt et pendant longtemps, et d'autres gosses en avaient aussi.

Je me rappelle avoir entaillé un garçon assez gravement, il a dû aller à l'hôpital. Dès mon plus jeune âge, j'étais déjà comme ça.

Avant de quitter New York, je me souviens que nous sommes allées juste une fois à Coney Island avec ma mère. J'avais peut-être six ans. C'était un déplacement d'une journée, de l'Upper East Side à Coney Island. Nous traînions des sacs dans le métro, je ne crois pas que nous avions des valises. Nous avons dû changer de métro. Et je me rappelle être allée une autre fois à Brooklyn pour rendre visite à un parent. C'était la première fois que j'ai eu une vraie belle part de gâteau achetée dans le commerce, quelque chose comme une charlotte. Cela m'a vraiment marquée : peut-être que c'est là qu'a commencé mon goût pour les friandises.

Mon père est mort en 1941 ou 1942. Il avait cinquante-quatre ans. Mon père a eu quinze ou dix-huit crises cardiaques, sans doute relativement mineures, dans les cinq ans qui ont précédé sa mort. Ma mère m'a dit que c'était parce qu'il avait dû fuir la police tsariste, qui voulait l'enrôler dans l'armée, qu'il a traversé toute l'Europe et a pris un bateau pour venir aux États-Unis. Quand il avait une crise cardiaque, il allait à l'hôpital et rentrait à la maison deux jours après. Il n'y avait aucun traitement. Il a survécu à tout ça, jusqu'à ce qu'il meure. Ma sœur Beatrice l'a trouvé gisant sur le sol devant la porte de l'appartement. Il n'a pas été beaucoup regretté parce qu'il battait tout le monde, y compris ma mère. Il n'était pas alcoolique, mais il croyait que tout le monde, ses enfants et sa femme, devait lui obéir. Et si vous n'obéissiez pas : bang ! Je n'ai jamais vraiment connu mon père. Personne ne parlait de lui, parce que personne ne l'aimait. Ma mère fut très triste quand il mourut, parce qu'elle s'est retrouvée toute seule avec moi et mon frère, qui devint en quelque sorte l'homme de la famille. Tybe, ma sœur aînée, âgée de dix-huit ans de plus que moi,

a épousé son amour d'enfance, Barney, trois mois après le décès de mon père et ils sont allés au Texas où Barney, qui était dans l'armée, était affecté. Et Bea est allée avec eux au Texas, puis au Mexique. Normalement, selon la tradition juive, il n'aurait pas dû y avoir de mariage ou de déplacement pendant un an, après un décès.

Mon frère Simon devint comme un père pour moi. Il avait fini ses études universitaires au City College de New York, une université non payante, dans le journalisme. Ma sœur aînée Tybe est allée à l'université de Richmond (une université également gratuite pour les filles). Puis nous avons déménagé à Toledo, dans l'Ohio : mon frère Simon, ma sœur Bea pour une brève période, ma mère et moi. J'avais sept ans, c'était en 1942, pendant la guerre.

Toledo

(1942-1950)

Quand j'avais onze ans, ma mère s'est remariée à Alex Broder, un homme dont je suis sûre qu'il lui a été présenté par la communauté – il était son aîné de plus de vingt ans et avait deux filles adultes. Alex était beaucoup plus gentil que mon vrai père, quoique plus religieux. Son anglais était très mauvais, mais il était bon en maths.

Mon frère décrocha un emploi au *Toledo Blade (La Lame de Tolède)*, un quotidien de Toledo, dans l'Ohio. Toledo était une grande ville industrielle. Il y avait trois énormes usines de verrerie, qui fabriquaient des verres pour la boisson, des carafes, et beaucoup de vitres pour automobiles. Beaucoup de gens que nous connaissions travaillaient dans les verreries. Ma belle-sœur travaillait dans l'une d'entre elles. Il y avait une usine de jeeps, Willys-Overland Jeep, où mon beau-père Alex Broder travaillait comme balayeur. Il pouvait bénéficier d'une réduction pour acheter une voiture. Alors mon frère a acheté une jeep. C'était la première voiture de la famille. J'ai appris à conduire sur cette jeep. J'avais treize ou quatorze ans.

Dès que ma mère fut remariée, mon frère épousa une protestante fondamentaliste. Nous avons eu alors l'équivalent de funérailles pour mon frère. On couvrit les fenêtres et les miroirs et on s'assit par terre pendant sept jours. Nous avions fait la même chose quand mon père était mort. Mais par la suite j'ai eu une petite revanche. À l'approche du dîner de la Pâque juive, le « seder », j'ai menacé ma mère en disant que je ne poserais pas les quatre questions rituelles

si mon frère n'était pas invité. Et aussi sa femme, et son fils de trois ans. Alors ma mère et Alex ont donné leur accord. Pendant la cérémonie, Larry, le fils, se mit debout sur le lit et voulut chanter aussi. Il chanta : « *Jésus m'aime, je le sais, parce que la Bible me le dit.* » Un lourd silence s'ensuivit. Et puis, après un temps, nous avons continué.

Je repasse

Je repassais ce que ma mère lavait, je l'aidais aussi à rincer. Je grimpais sur une caisse en bois pour repasser le linge qu'elle lavait à la main, parce que nous n'avions pas de machine à laver. C'était un fer qu'on mettait sur le réchaud pour qu'il chauffe : c'était lourd et difficile. Je me suis juré de ne plus jamais repasser : ça me rendait malade – et je ne crois pas l'avoir jamais refait. Plus tard, quand j'ai vécu de façon autonome, si quelque chose nécessitait un repassage, je le jetais.

Ma mère était très petite ; quand j'avais dix ans, elle pouvait déjà me passer sous le bras ; elle a eu une vie dure et je suis sûre que je l'ai rendue plus difficile encore. Comme, dans le passé, mon père avait l'habitude de battre tout le monde pour être obéi, ma mère a cru qu'elle pouvait continuer à user du même procédé. Cela n'a pas marché pour moi : une fois, lorsque j'avais dix ou onze ans, elle s'apprêtait à me battre et je l'ai frappée, un coup de poing en pleine figure. Elle ne m'a plus jamais touchée. J'avais appris une bonne leçon : c'était une leçon de survie. Mon frère me passa une telle engueulade que j'ai pleuré très fort, l'une des très rares fois où j'ai jamais pleuré. J'étais la plus dure de tous les enfants.

Manger tout ce que je voulais ! Mais…

Je devais avoir environ douze ans quand ma mère m'a trouvé un emploi dans une boulangerie, Goodman's Bakery. C'était mon premier boulot où il ne s'agissait pas

de baby-sitting. Je pouvais manger tout ce que je voulais. Et je pouvais amener des trucs à la maison, ce qui était super pour tout le monde. Je pouvais avoir tout le pain et tous les gâteaux que je voulais. Mais après environ une semaine, je ne pouvais plus rien avaler et ne supportais même plus l'odeur. Je me souviens que ma mère était horrifiée que je ne puisse plus manger de pain – j'en avais gratuitement et je ne voulais plus en manger. Cela, et le fait que je n'allais pas me coucher : parce que je faisais des cauchemars, alors je lisais la nuit. Et ensuite je ne pouvais pas me lever le matin, ce qui était une autre source de conflits. J'étais très têtue.

Je me souviens d'un autre incident dû à mon entêtement. Nous habitions dans un appartement situé à l'étage supérieur d'une maison possédée par un flic à la retraite, qui résidait en dessous. Il y avait une fenêtre avec vue sur la rue, où il y avait un lampadaire. Je me tenais sous le lampadaire, regardant ma mère qui me cherchait, jusqu'à ce que l'heure de mon couvre-feu soit dépassée. Alors seulement je rentrais à la maison.

L'influence de ma mère

L'appartement du dessous, à Toledo, avait un toit plat au-dessus de la cuisine. Nous passions par une fenêtre pour aller sur ce toit ; nous regardions les étoiles et les constellations. Parfois, je faisais venir des amis de l'école ; mon frère avait fabriqué un télescope et nous apprenait ce qu'étaient les constellations. Mes amis étaient un mélange. L'une était une fille noire, Martha ; un autre un gars qui avait vraiment l'air d'un Juif, Bill ; et Emmett. Ils faisaient partie de mon petit gang. Quoi qu'il en soit, le type du dessous n'aimait pas ce qu'étaient mes amis et il dit à ma mère que nous devions partir ; nous avons tout ramassé et sommes partis précipitamment. J'ai su pourquoi quelques mois plus tard ; ma mère pensait que c'était à cause de ce qu'étaient mes

amis. Elle me dit par la suite qu'elle était très opposée au racisme, et n'avait pas réalisé à quel point c'était fort aux États-Unis. Elle était très bien à ce sujet.

Quand j'avais environ onze ou douze ans, une famille juive de Roumanie a emménagé dans la maison voisine. Une fille de mon âge m'emmenait dans les activités auxquelles elle participait. Elle était sioniste, du groupe Misrachi, sioniste de droite, qui était pour l'édification d'un nouveau pays. Nous pratiquions la danse et toutes sortes d'activités. Je voulais que ma mère vienne avec nous. Elle dit : « Ruchela, je connais tout des ghettos », parce que c'est ce qu'il y avait en Europe et elle avait vécu dans un ghetto, « et je ne sais pas ce qu'ils veulent faire avec un super grand ghetto. » Je n'avais pas compris à ce moment-là. C'était sa réaction au sionisme : elle ne voulait pas vivre dans un ghetto juif. Nous habitions dans un ghetto portoricain, dans un ghetto noir, mais pas dans un ghetto juif. Des années plus tard, quand j'ai commencé à devenir plus politique, quand j'avais environ quinze ans, j'ai commencé à mieux la comprendre, bien que je n'aie plus eu beaucoup de contact avec elle après ça.

Un premier piquet de grève

J'ai été renvoyée du lycée à plusieurs reprises. Mon frère venait me réinscrire à chaque fois. Je faisais aussi partie de l'équipe de natation : j'étais une bonne nageuse. Il y avait aussi un cours d'expression orale avec M. Miller, où nous avions un club de discussion. Ce fut l'une de mes premières expériences politiques. Nous débattions sur toutes sortes de questions. Vous deviez faire des recherches sur un sujet, et ensuite vous changiez de point de vue sur la même question. Par exemple, nous avons débattu pour savoir si la Chine devait ou non être aux Nations unies. La chose qui m'a le plus frappée était la socialisation de la médecine :

je n'arrivais pas à argumenter négativement, c'est-à-dire contre la socialisation de la médecine. J'étais si passionnée là-dessus que j'ai refusé de faire l'aspect négatif. Je crois que j'étais chef de mon équipe et j'ai dû abandonner le club.

En y repensant, il y avait une fille dont la famille était probablement du Parti communiste, nous avons eu les mêmes réactions quand M. Miller a été viré parce qu'ils disaient qu'il était communiste. Eh bien, c'était l'un de nos professeurs préférés, alors, cette fille et moi, nous avons organisé un piquet de grève à l'entrée du lycée afin de protester. Nous les gosses étions tous habitués aux piquets de grève. Je ne me rappelle pas combien nous étions sur ce piquet ni que cela ait changé quoi que ce soit, M. Miller a quand même été viré. Les pères de beaucoup d'entre nous étaient en grève durant cette période, alors nous connaissions tous ce qu'étaient les piquets de grève.

C'était aussi à cette période que se déroulait la guerre de Corée. J'étais scandalisée. Ce grand pays faisant la guerre à un petit pays. Et il y a eu deux garçons de notre lycée qui sont allés à l'armée. Cependant, je ne me souviens pas de protestations contre cette guerre.

J'étais opposée à tant de choses. Toutes ces choses influaient sur moi. Ma mère et mon frère avaient de l'influence sur moi. Mon frère m'amenait des livres de la bibliothèque. Je me souviens que nous avons étudié et lu ensemble *Sans patrie ni frontières* de Jan Valtin. Je me souviens du poème au début : « *Dans les ténèbres qui m'enserrent, noires comme un puits où l'on se noie, je rends grâce aux dieux, quels qu'ils soient, pour mon âme invincible et fière.* » C'est l'un des rares poèmes dont je me souvienne. J'avais peut-être dix ans. Nous nous penchions sur ce livre tous les soirs. Je l'aimais. Je me rappelle en avoir été passionnée.

La religion m'a rendue malade, au sens propre

Après que ma mère eut épousé mon beau-père, la voie était libre pour que mon frère se marie – c'était en même temps mon onzième anniversaire – et ils m'ont invitée à dîner, ce qui était un grand honneur pour moi. Après le dîner, il m'a demandé comment je l'avais trouvé. La viande était rouge et très salée. Je ne l'avais pas vraiment aimée, mais je n'allais pas le lui dire. J'ai dit : « C'est bon. » Il dit : « C'est du jambon. » C'était la première fois. Ma mère mangeait toujours casher et je suis devenue malade comme un chien, à cause de la religion. Je suis resté couchée trois jours et j'ai vomi sans arrêt. Ma sœur Beatrice, elle, n'a jamais pu manger de jambon. Cependant nous pouvions manger des fruits de mer, parce qu'on n'avait jamais entendu dire qu'ils étaient interdits. Ce fatras religieux, c'était vraiment fort !

Mon beau-père

Mon beau-père avait deux filles : Esther, l'aînée, et Ruth. Esther devait avoir sept ou huit ans quand ils sont arrivés de Russie. Elle avait une quantité de crises nerveuses et elle était souvent placée dans un établissement de santé. Elle avait épousé un homme nommé Arthur qui était un Juif allemand. Il n'était pas gentil comme mon frère, c'était un homme rude. Arthur et Esther avaient un garçon et une fille. Quand Esther était hospitalisée, Arthur prenait la fille et nous prenions le garçon, âgé de deux ans, dont nous nous occupions, ma mère et moi.

Il faisait fréquemment des crises de colère. Il se couchait sur le sol, tapait des pieds, se cognait la tête et arrêtait de respirer. Ma mère se mettait par terre, le suppliant d'arrêter. Moi, à onze ans, j'étais plus habituée à me battre qu'à toute autre chose. Alors une fois je suis revenue de l'école lors d'une de ces scènes, je lui ai fichu une bonne gifle et, aussi surprenant que ce soit, il n'a plus jamais fait de crise de

colère. L'une des raisons pour lesquelles c'est aussi bien que je n'aie pas eu d'enfant, c'est qu'en général vous les élevez de la même façon qu'on vous a élevé. Quand j'ai été enceinte pour la première fois, à dix-sept ans, j'étais tout aussi violente, cela m'a fait peur. Mais ce n'est pas automatique : ma sœur Bea a fait du bon boulot avec sa fille adoptive.

Je peux me rappeler des disputes que mon beau-père et son gendre avaient à propos de la Deuxième Guerre mondiale, vers 1946 ou 1947. Tard dans la nuit, Arthur et Alex discutaient dans la cuisine. Arthur affirmait avec insistance que les Allemands n'auraient jamais fait de camps de concentration et de chambres à gaz pour les Juifs : « L'Allemagne est le pays le plus civilisé du monde. » Alors qu'Alex persistait à dire que c'est exactement ce qu'ils avaient fait. Je ne sais pas si c'était dans la presse ni dans quel journal c'était, peut-être dans *The Forward*. Aux États-Unis, les Allemands ont été quelque peu maltraités pendant la guerre, mais pas aussi sévèrement que les Japonais. Je sais cela pour l'avoir lu, beaucoup plus tard.

La petite grève de l'acier

Mon beau-père était au chômage ; l'usine dans laquelle il travaillait, Willys-Overland Jeep, a fermé à cause d'une grève. J'ai lu plus tard que c'était la petite grève de l'acier, peut-être en 1948. Les usines liées à l'automobile ont fermé. C'était une grève commencée à Chicago, dans l'usine de Republic Steel. Auparavant, il y avait eu aussi une grève à laquelle avait participé mon beau-père, mais je ne me rappelle plus pourquoi. Ma mère faisait du café et je me souviens d'être allée avec elle pour le porter sur le piquet de grève.

Étant au chômage, il a acheté un vieux cheval et faisait la tournée pour ramasser des chiffons et des boîtes de conserve, etc. Ma mère et moi prenions soin du cheval : nous le lavions et lui donnions à manger.

Ma mère continua à faire des lessives. Nous avons acheté une machine à laver, de celles qui tournaient dans un sens et dans l'autre pour la partie lavage, et avaient deux rouleaux pour essorer. Je suis rentrée un jour à la maison et j'ai trouvé ma mère penchée au-dessus de la machine, en train de frotter le linge sur la planche à laver posée dans la machine, et quand les linges passaient dans les rouleaux, elle les tordait au-dessus de la baignoire.

Ma mère préparait et emballait souvent nos sandwiches pour le repas de midi à l'école : fromage et moutarde, mais parfois elle oubliait le fromage, ou bien, m'a dit ma sœur, nous n'en avions parfois pas du tout. C'était un grand régal pour ma mère que de faire un sandwich avec du pain noir, avec une tranche de pain blanc au milieu. Je volais de la nourriture. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas de gaspiller la nourriture. Ma sœur, c'était tout le contraire : elle jetait couramment des choses. Toute ma vie, j'ai porté des vêtements de seconde main. Ma mère recousait des habits de ma grande sœur pour qu'ils soient à ma taille. Je me rappelle avoir refusé d'aller à la cérémonie de remise des prix de mon lycée à cause de cela.

Mon beau-père était bien plus religieux que mon vrai père. Pour cela, il avait ses propres acolytes : il fallait qu'il y ait dix hommes (c'étaient les acolytes) réunis le vendredi soir pour dire les prières au commencement du sabbat et ensuite le samedi soir pour clore le sabbat... Parfois ils faisaient ça chez moi. Mon beau-père était révolté qu'il faille payer pour aller à la synagogue ; il était balayeur dans une usine et n'avait pas d'argent. C'était un bon mathématicien et il m'a appris, à moitié en yiddish, quelques leçons de calcul, y compris infinitésimal, avant qu'on ne les aborde à l'école, me donnant le goût des maths. Au lycée, je connaissais déjà le calcul et l'algèbre. Alex était un homme modeste, une personne très gentille ; il m'aimait bien. Mon frère

Simon m'amenait des livres de la bibliothèque et m'élevait intellectuellement, me donnait le goût de la lecture. Il avait seize ans de plus que moi et, après la mort de mon père, il fut pratiquement un père pour moi. Quand j'étais petite et que j'avais mauvaise mémoire, il disait « Ne t'en fais pas, tu peux toujours chercher, il y a des encyclopédies et des dictionnaires », et ça m'a tellement soulagée que je pouvais me souvenir de choses au moins la veille pour le lendemain, pour avoir de bonnes notes à un examen, mais mon éducation n'a jamais été systématique.

Au collège

Au collège, j'avais peut-être douze ans environ, les filles devaient pratiquer les arts ménagers et les garçons le travail du bois ou du métal. Eh bien, il y a eu trois ou quatre filles qui ont protesté. Nous faisions toutes cela à la maison : nous savions comment faire du porridge et comment coudre, alors pas d'arts ménagers pour nous. Nous avons fait tellement d'histoires que nous avons été autorisées à choisir entre le travail du bois et celui du métal. J'ai choisi le bois. J'ai fait une maison de poupée, complète avec des rideaux et des couvre-sièges, comme je savais coudre aussi. C'était pour Marsha, la petite sœur de Sydney. Sydney était ma meilleure amie. J'ai même remporté un petit prix, ce qui n'a pas plu aux garçons de la classe.

Au lycée, nous étions un groupe à nous asseoir à la même table pour manger nos sandwiches faits à la maison. C'était une troupe mélangée, des filles de différentes origines. Moi et mon amie Sydney, de famille américaine d'origine anglaise. Elle avait des cheveux et des yeux foncés, et une peau presque olivâtre, tout le contraire de moi. Une fois, Sydney était absente et une des filles fit un commentaire pour dire que la Juive n'était pas là. Cela me rendit dingue

et je la frappai, déclenchant une bagarre générale à la table. Je fus renvoyée à cause de ça.

J'ai été au lycée pendant trois ans. J'avais treize, quatorze ans et j'ai eu mon diplôme à quinze ans. Bien que bonne élève, j'étais aussi indisciplinée, coléreuse, une bagarreuse. J'ai été renvoyée plusieurs fois. Une fois pour avoir organisé un piquet de grève contre le licenciement de M. Miller, notre professeur d'expression orale. Une autre fois, quand j'ai frappé Mme Field, ma professeure d'anglais. Je ne me rappelle pas ce que j'avais dit ou fait, mais elle était dans le couloir avec moi et elle me secouait, alors je l'ai frappée. Une autre fois j'ai été surprise au sous-sol en train de fumer une cigarette avec quelques autres élèves. Ensuite il y eut la fois où ils ont changé les horaires des cours, si bien que nous n'avions que vingt minutes pour déjeuner avant un cours plus long. Ils ont supprimé une pause déjeuner plus longue, où nous pouvions aller à l'auditorium et regarder des films pendant que nous mangions. J'ai vu quelques classiques pendant cette période, comme *Hamlet*. Ils renouvelaient le décor de l'auditorium et nous devions aller à la cafétéria même si nous n'achetions rien, mangeant en faisant la queue pendant vingt minutes ; eh bien, j'étais l'une des organisatrices d'un piquet de grève contre cela aussi. Je ne crois pas que nous ayons gagné. Et de toute façon, j'étais sur le point d'obtenir mon diplôme.

J'ai eu mon diplôme au lycée à l'âge de quinze ans, alors que tous les autres en avaient dix-huit. Rétrospectivement, je pense que c'était une erreur parce que je n'étais pas mûre : j'avais de bonnes notes mais je n'étais pas socialement capable de maîtriser beaucoup de choses. Alors je me suis battue. Mais tout le monde se battait.

Retour à New York

(1950-1953)

Mon objectif était de retourner à New York, ce qui était, j'en suis sûre, un préjugé venant des enfants plus âgés de la famille, parce que je ne connaissais pas très bien New York, nous en étions partis quand j'avais sept ans. Même en France, un Parisien se considère comme meilleur, et c'était vrai aussi aux États-Unis : un New-Yorkais était quelqu'un de spécial, qui en savait plus, en faisait plus, et avait quelque chose de mieux que les autres. Mon frère et mes sœurs détestaient Toledo, qu'ils appelaient « *a one horse town* » – « une ville avec un seul cheval », c'est-à-dire un trou perdu – c'était l'expression. Nous vivions sans aucun doute bien mieux à Toledo qu'à New York quand j'étais enfant. J'étais vraiment trop jeune pour me souvenir, mais c'était ce que je pensais de la situation. Je n'en savais pas assez sur New York pour que la ville me manque, mais je voulais y retourner. J'ai postulé pour d'autres bourses d'études, mais c'est celle de New York University que j'ai prise. Il n'y eut que six jeunes dans tout le pays qui l'ont obtenue. J'ai travaillé très dur et j'ai réussi l'examen.

Il y eut une grande discussion dans ma famille quand mon beau-père est mort, en 1950, parce que j'étais censée rester à la maison et m'occuper de ma mère. J'étais la plus jeune, les autres étaient déjà partis, et certains avaient déjà des enfants. Quand j'ai obtenu une bourse d'un an à New York University, cela mit fin à cette discussion. Ma mère est allée vivre chez ma sœur aînée à San Bernardino, en Californie, où elle a été très malheureuse. J'ai pris un bus

Greyhound pour revenir à New York, et c'était un voyage de vingt-deux heures, car il n'y avait pas d'autoroute à cette époque, et nous nous arrêtions dans chaque ville pour embarquer et déposer des passagers. Dans le bus, j'avais le sentiment d'aller à la maison, mais je me suis ensuite souvenue que je ne connaissais personne qui habitait là et je me rappelle avoir pleuré. Je ne pleurais pas beaucoup quand j'étais enfant. En fait, si on me battait pour avoir fait quelque chose de mal quand j'étais plus jeune, je refusais de pleurer. Je ne pleurais pas du tout. Toutefois, j'ai pleuré dans le bus parce que je retournais à New York et que je n'y connaissais personne. Je pense que j'étais un peu effrayée par tout ça. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur, parce que cela n'était pas conscient de ma part. J'étais une enfant très dure.

Déception à l'université

Je fus très déçue à l'université où j'avais obtenu la bourse. J'avais travaillé très dur pour avoir cette bourse. C'était un examen sur deux jours. Je ne me rappelle pas si c'était pendant six ou huit heures chaque jour, mais je sais que c'était très long et que je voulais uniquement une université de New York, que je n'aurais rien accepté d'autre. Le niveau d'enseignement n'était même pas aussi élevé que celui que j'avais eu au lycée. Et j'étais une étudiante boursière, alors je n'avais pas le choix de ce que je voulais prendre. Si vous étiez en Sciences, alors vous suiviez un programme de sciences ; si vous étiez en Lettres, vous preniez le programme de lettres. C'était très général, alors j'ai pris Anglais et le programme standard, mais c'étaient des trucs que nous avions déjà eus au lycée. Par exemple, en cours d'anglais, nous analysions les phrases en les schématisant. Savez-vous ce que c'est ? En anglais, je ne sais pas comment ils font maintenant,

mais à cette époque-là, vous aviez cette phrase, et puis vous aviez une ligne qui montait, c'est le sujet et puis une ligne qui allait à côté, c'est l'objet et ensuite vous avez le verbe en bas et là vous faites une proposition, un complément d'objet qui se rapporte au sujet, puis vous avez ces différentes lignes qui sortent de la phrase et qui montrent sa construction grammaticale. Nous avions fait tout ça au lycée, si ce n'est avant le lycée, je ne me souviens pas mais je connaissais tout ça, y compris les maths qu'ils nous enseignaient.

Alors j'étais très déçue par l'université, et c'est ainsi que j'ai atterri pour la première fois à Greenwich Village. C'était une petite enclave de vie de bohème dans le bas Manhattan. J'avais travaillé comme un chien pour obtenir la fichue bourse, et c'était inutile. Je n'apprenais rien, alors qu'apprendre était très important pour moi, parce que je voulais aller plus loin. Au départ, j'espérais être capable de suivre des études complètes et devenir docteur, sans même me rendre compte de ce que cela impliquait en termes de moyens. Je ne crois pas que j'y avais réfléchi consciemment, c'était juste un but, un but abstrait. Bien sûr, en y repensant, je me rends compte qu'il n'y avait aucune chance que je puisse faire cela et de toute façon la bourse n'était que pour une année. Il aurait fallu que je refasse tous les tests et le reste, mais à ce moment-là j'étais malade, j'étais déçue, je buvais beaucoup. J'étais à la résidence universitaire de New York University, à Judson Hall, et c'était horrible parce qu'il était géré par deux femmes, que je considérais alors comme vieilles, et qui étaient très dures. J'étais toujours en faute – rentrant après le couvre-feu, par exemple – car j'avais un cours qui finissait à la même heure que celle du couvre-feu. Je travaillais pour l'université en même temps, à la bibliothèque, je travaillais trente-sept heures et demie par semaine et j'ai pris dix-huit

crédits, ce qui était ridicule[2]. J'étais très, très mal conseillée, mais je ne demandais pas de conseil non plus. C'était une charge bien trop lourde pour moi et, même à ce moment-là, ma santé n'était pas si brillante, mais à l'époque je ne m'en souciais pas. En outre, à ce moment-là, je ne mangeais pas correctement parce que je mangeais automatiquement casher, ce qui veut dire que je ne pouvais pas manger de viande à la cafétéria. Alors je ne mangeais presque jamais de viande, sûrement parce qu'elle n'était pas casher. Et aussi la nourriture n'était pas comprise dans la bourse, alors je devais être très affaiblie. Ils m'ont même amenée à l'hôpital et je ne me suis jamais complètement remise sur pied. Alors je n'ai même pas fini mon année d'université. J'avais seize ans – mon anniversaire est en été, si bien que j'ai fini le lycée à quinze ans et j'ai commencé l'université quand j'en avais seize.

Un groupe bohème

J'avais fait un peu de dessin d'art au lycée et je savais peindre de beaux arbres. Quand j'ai obtenu la bourse j'ai rejoint l'Amato Theatre à New York. Je peignais les décors au théâtre. Il y avait un certain nombre de gens de ce théâtre amateur avec lesquels je traînais au San Remo's Bar, à Greenwich Village, où je devins presque alcoolique pendant quelques mois. Je peux même dépeindre le bar San Remo's, où traînaient tous ceux que je connaissais. Nous avons fini par former une petite bande et nous allions dans ce bar, nous nous asseyions pour discuter dès que nous avions un moment, mais tout le monde était bien plus âgé que moi. Je pense maintenant que c'est très mauvais de pousser des

2 Dans le système universitaire américain, chaque étudiant prend un certain nombre de crédits, qui correspondent plus ou moins au nombre d'heures passées chaque semaine en classe. Dans la plupart des établissements, un programme à plein temps correspond à douze ou quinze crédits, et autant d'heures de cours.

jeunes à l'école au-delà de leur tranche d'âge. Je n'étais pas bête mais je n'étais socialement pas prête à faire face à tout ça. Je ne sais pas s'ils venaient du même milieu social – j'ai une mémoire visuelle meilleure que la mémoire des mots. C'était un groupe vraiment bohème, des gens que j'ai rencontrés dans le voisinage. Ils étaient également non conformistes, il y avait un couple qui n'était même pas marié et parfois je ne rentrais même pas à la résidence universitaire et je dormais dans leur lit. J'étais très anticonformiste. Les femmes ne pouvaient pas porter des pantalons au travail, ni à l'école. Je portais des blue-jeans la plupart du temps, mais ce n'était pas considéré comme correct.

Je ne me rappelle pas exactement où j'ai rencontré Jack, mais c'était quelque part dans cet environnement. Il avait quelques années de plus que moi. Il venait de Brooklyn, où vivaient ses parents, et il était politisé puisqu'il se considérait comme socialiste. Cela semblait étrange mais cela m'intriguait, parce que ce qu'il m'en disait me semblait vraiment bien. Il était issu d'une famille juive polonaise, ou russe, ou quelque chose comme ça. Son nom, Jersawitz, est polonais et je l'ai porté jusqu'à ma venue en France. Il avait connu le Socialist Workers Party quand il était bien plus jeune parce qu'ils avaient eu une sorte d'organisation de jeunesse et je ne me souviens pas dans quelles années c'était. Jack n'était plus en contact avec le SWP.

Son grand sujet de discussion avec moi c'était souvent la religion. Je n'étais pas vraiment religieuse, mais je pratiquais beaucoup de rites depuis mon enfance. Je mangeais casher, plus ou moins, bien que des années plus tard j'aie amené ma mère dans un restaurant chinois, lui disant que cette méchante soupe avait toutes sortes de viandes. Elle a dit : « Tout est coupé, alors qui peut le dire ? » Dans mes premières années à Toledo, Ohio, par exemple, je me revois revenant de l'école et déchirant du papier toilette, parce que

nous ne pouvions pas acheter des paquets de papier toilette avec des feuilles séparées, c'était un rouleau, et on n'est pas autorisé à déchirer du papier ou quoi que ce soit pendant le sabbat ; alors je rentrais à la maison en sortant de l'école et je déchirais du papier et le mettais en piles. C'était l'une de mes tâches à la maison.

La bibliothèque

Jack me fit connaître les idées socialistes et athées. Je me souviens d'être allée à la principale bibliothèque publique de New York à cette époque, sur la Cinquième Avenue, et d'avoir parlé à la bibliothécaire, lui racontant mon histoire, que j'étais étudiante boursière de New York University et que je commençais à me poser des questions à propos de choses que je ne connaissais pas ; alors, je ne savais plus quelle était ma religion, j'avais les idées embrouillées sur beaucoup de choses, et il fallait donc que je lise quelque chose à ce propos. J'étais toujours une lectrice avide ; dans ma petite enfance, mon frère m'a appris à lire avant même que j'aille à l'école, et je lisais sur les boîtes de céréales quand je n'avais rien d'autre à lire. La bibliothécaire a choisi quelques livres pour moi, que je ne pense pas avoir compris. Je sais que j'ai lu quelques philosophes classiques. Je me rappelle avoir lu Kant, être revenue à la bibliothèque et lui avoir posé des questions : « Qu'est-ce que ceci veut dire ? Et cela ? », et elle prenait le temps de me répondre. J'avais vraiment de la chance pour ça. Je ne savais pas que Kant était difficile, je savais que je n'y comprenais pas grand-chose. Il y avait d'autres choses que je lisais et que je ne comprenais pas non plus.

Je n'habitais pas avec Jack, je restais chez un couple, mais je ne me souviens même pas de leur nom. Lorsque j'ai quitté l'université, à l'âge de seize ans, en 1951, c'était parce que je m'ennuyais, j'étais malade, et ce qui s'ensuit. Et

aussi, je pense qu'on ne voulait pas que je retourne à l'école. J'attrapais une maladie après l'autre. J'étais vraiment à plat, je crois. Cela pouvait être dû à la malnutrition subie étant enfant – j'avais été hospitalisée deux fois dans mon enfance – alors j'étais très, très faible à ce moment-là et je ne me souviens pas de ce qui est arrivé exactement, mais je suis tombée malade à l'université et on m'a envoyée à l'hôpital et on a décidé que je n'étais pas apte, ni pour les études ni pour le travail.

La caverne du psychologue

On a fini par m'envoyer voir un psychologue et je me rappelle que j'étais assise dans une pièce avec des lambris sombres. J'étais plus ou moins effrayée, je pense, en colère et effrayée. Et il y avait un grand, grand bureau et toutes ces boiseries sombres, c'était comme une caverne ou quelque chose d'approchant et il se penchait au-dessus du bureau et disait quelque chose comme : « Et maintenant dis-moi, tu n'as pas vraiment envie d'aller à l'université, n'est-ce pas ? » ou quelque chose de ce genre. À ce moment-là, j'ai été furieuse. J'avais travaillé la moitié de ma vie pour aller à l'université, et il me dit que je ne voulais pas y aller. Alors je me suis rebellée contre ça et ne lui ai même pas parlé. Ce que j'ai compris des années plus tard, c'est que j'avais été en colère la plus grande partie de ma vie. Probablement jusqu'à l'âge de trente ans, j'étais en colère tout le temps contre tout et tout le monde. Je ne pouvais pas m'expliquer, je ne lui ai pas parlé, par exemple, à ce psychologue. « Vous ne voulez pas vraiment aller à l'université, n'est-ce pas ? » J'étais furieuse et je ne pouvais pas le lui dire, je ne savais pas comment m'exprimer, je suppose, ou j'avais peur de m'exprimer. Je ne sais pas pourquoi mais je n'y parvenais pas. Alors j'ai fini par ne plus aller à l'université ni travailler non plus pour la bibliothèque de l'université.

Juste des beatniks crados

Je ne me souviens plus de ce que j'ai fait. Je pense que j'ai traîné près du bar, le San Remo's, à Greenwich Village. Mais ça n'a duré que quelques mois parce que je ne supportais pas l'alcool. J'étais juste malade et aussi j'étais dans une condition très affaiblie, ce que j'ai réalisé bien plus tard. Jack et moi sommes allés rendre visite à une de mes tantes à Brooklyn et nous étions là, en blue-jeans sales, j'en suis sûre, et les cheveux sales, nous étions l'image même des beatniks, un vrai désastre et je pense que c'est elle qui a écrit à ma mère qui à ce moment-là habitait chez ma sœur aînée en Californie, où je n'étais jamais allée. Elle a écrit au sujet de ma fréquentation de ce gars qui avait l'air aussi mal fichu que moi et ma mère prit peur et envoya mon beau-frère, le mari de ma sœur aînée, avec un pouvoir de procuration sur moi, alors il est venu à New York pour m'emmener en Californie. Il est venu au domicile de ce couple chez lequel je dormais, avec un mandat lui donnant contrôle sur moi. J'avais seize ou dix-sept ans et il est venu en compagnie d'une femme officier de police. Je ne sais pas si je les ai jamais connus, mais il est certain que je ne me souviens pas des détails. Il a ramassé toutes mes affaires dans une valise, aussi bien les vêtements que les livres que j'avais, et lui et la femme-flic m'ont amenée à l'aéroport et m'ont embarquée dans l'avion pour aller en Californie. Même quand je voulais aller aux toilettes, la femme-flic venait avec moi. J'étais kidnappée légalement. Il m'a emmenée à San Bernardino, à cent ou cent vingt kilomètres à l'est de Los Angeles, presque dans le désert, chez ma sœur, chez laquelle vivait aussi ma mère. Une affreuse petite ville. Ils avaient abouti là parce que mon beau-frère était dans l'armée, et était affecté là. Ma sœur Tybe et mon beau-frère Barney, il aimait se faire appeler Ben, ça faisait plus américain. Il était très égoïste et manipulateur. Il aimait mettre sa casquette de l'armée sur

son fils de quatre ou cinq ans et le faire asseoir en face de la télé pour regarder *This is your army* (*Voici ton armée*), en disant : « Tu seras un soldat Joe, l'armée fera de toi un homme. » Quel hypocrite ! Il n'a jamais été affecté ailleurs qu'au Texas ou en Californie.

Mariée

Je suis restée avec eux pendant quelques mois. Jack est venu à San Bernardino six semaines ou deux mois plus tard. Il a traversé le pays en auto-stop pour venir me chercher. Les adolescents faisaient ça, beaucoup, beaucoup de ceux qui s'enfuyaient de chez eux faisaient ça et le font probablement encore. Le côté comique, bon, avec le recul je trouve cela comique, c'est que j'ai dit à ma mère que je voulais l'épouser, parce que c'était une façon pour moi de me soustraire au contrôle de la famille. Le contrôle n'était pas si méchant ; ils ne m'ont jamais battue. Auparavant, mon père avait l'habitude de nous battre, mais eux ne l'ont jamais fait. J'étais une enfant très difficile. Si j'avais eu un gosse, je lui aurais probablement cassé la figure. Il me fallait la permission de ma mère, mais elle ne voulait pas me laisser l'épouser. Alors j'ai dit : « Très bientôt, j'aurai dix-huit ans, et alors je vais vivre avec lui sans être mariée », comme le faisait le couple d'amis de New York. J'ai immédiatement obtenu la permission et nous sommes allés voir le juge de paix et nous nous sommes mariés à San Bernardino. C'était en 1952 et j'avais dix-sept ans.

Ensuite, Jack et moi avons pris le bus pour Los Angeles. Il se souvenait d'un couple qu'il avait rencontré à New York au SWP, qui avait déménagé à Los Angeles. Il se trouva que c'étaient Murry Weiss et Myra Tanner Weiss. Nous avons recherché Weiss dans l'annuaire téléphonique et il y avait quatre ou cinq pages de Weiss, parce qu'il y avait une importante communauté juive à Los Angeles. Il ne nous

restait que soixante cents en notre possession, après tous les appels téléphoniques, quand nous sommes tombés sur le bon numéro. Ils sont venus nous chercher à la gare routière et nous ont installés. Ensuite j'ai obtenu un emploi et nous avons trouvé un appartement.

Comment j'ai rejoint le Socialist Workers Party

(Los Angeles, 1953-1956)

J'ai rejoint le SWP en 1953. J'avais dix-sept ans quand j'ai pris conscience pour la première fois du fait que j'étais socialiste, et dix-huit ans quand j'en suis devenue membre. J'avais rejoint le SWP de façon presque accidentelle. Jack avait fait ma connaissance à New York et j'ai fini par m'engager en Californie.

En 1952-1953, il y avait une campagne électorale à Los Angeles. Je suis allée écouter quelques discours de Myra Tanner Weiss (1917-1997). C'était l'épouse de Murry Weiss (1915-1981), ils étaient bien connus au sein du SWP. Ils n'étaient pas de la vieille garde mais de la seconde génération.

Quand j'ai rejoint le parti, James P. Cannon (1890-1974) était déjà à Los Angeles où il avait pris sa retraite. Sa santé était mauvaise : j'ai entendu dire qu'il buvait trop, et que parfois on devait aller le chercher au bar pour qu'il puisse parler dans un meeting. Mais, maintenant qu'il était à la retraite, je ne crois pas qu'il buvait tant que ça. Il tenait son rôle et je ne l'ai jamais vu ivre. Lui et sa compagne Rose Karsner (1889-1968) étaient très gentils avec moi. J'ai probablement beaucoup appris d'eux mais, comme je ne connaissais rien, je ne savais pas que l'Histoire était en face de moi et je n'avais pas conscience de ce que j'apprenais. Cannon relatait des événements de son passé ; j'étais comme un petit enfant assis par terre, écoutant les adultes qui parlaient. Cannon avait la soixantaine bien sonnée.

Une campagne électorale du SWP – Au beau milieu de la période maccarthyste

Je pensais que la campagne électorale était merveilleuse, parce que pour la première fois j'entendais quelqu'un parler d'une autre sorte de vie. J'ai été élevée dans la pauvreté, j'ai été élevée là où les femmes devaient prendre soin de tous les autres. Je ne voulais pas cela, je voulais aller à l'université, mais c'était impossible. Quoi qu'il en soit, j'ai commencé à travailler dans le cadre de la campagne. Il y avait des meetings et beaucoup d'activités. Beaucoup de camarades étaient impliqués dans la campagne électorale. J'allais partout après le travail vendre le journal et je peignais des affiches. Je n'avais pas le moindre talent mais j'ai fait beaucoup de dessin artistique pour la campagne électorale. Ils avaient probablement du mal à trouver un imprimeur.

J'avais un boulot et j'étais mariée. Mon mari Jack Jersawitz n'a pas participé à la campagne électorale et n'avait que rarement un travail régulier où il gardait son poste. Il se disputait toujours avec le contremaître, ou il quittait tout simplement le boulot. Il est vrai qu'il y avait une récession, et que trouver un bon emploi n'était pas facile.

Vers la fin de la campagne, un camarade d'un âge plus proche du mien, Carl Feingold, m'a demandé si je voulais intégrer l'organisation, ce qui m'a surprise car je pensais que j'en étais déjà membre. J'étais la première recrue depuis quatre ans. C'était au beau milieu de la période maccarthyste, dont je ne savais rien au début. Je ne lisais pas beaucoup de journaux. Je menais mes activités. Je prenais le journal, *The Militant*, chaque semaine et je le vendais dans le voisinage, ou à mon boulot, ou à des gens que je connaissais. J'allais devant les supermarchés et je me tenais là, toute seule, vendant mes journaux et parlant avec les gens.

Propagande sur une caisse au collège universitaire

Il y avait un collège universitaire proche de là où je travaillais. Les collèges universitaires étaient des établissements où l'on suivait des cours pendant deux ans après le lycée, avec à la fin l'équivalent d'un baccalauréat européen. J'y allais à l'heure du déjeuner, en emportant une caisse. Je montais sur cette caisse et je parlais aux étudiants et vendais le journal. Je vendais en tout environ cent journaux par semaine. Le SWP a envoyé un jour quelqu'un avec moi. Je pense que c'était pour vérifier si je vendais autant de journaux. Les journaux se vendaient facilement dans les quartiers ouvriers. Personne n'était au courant de la répression maccarthyste, sauf s'ils avaient un poste important ou s'ils étaient dans une grande usine où l'on mettait les gens dehors. Je n'avais aucun problème. Je parlais avec beaucoup de gens, et beaucoup étaient intéressés.

Il y avait un Noir avec lequel je débattais tout le temps à ce collège universitaire. J'étais révoltée contre le racisme partout. Bien des années plus tard, peut-être dix ans après, quand j'étais à San Francisco, j'étais sur un piquet de grève pour protester contre la police qui avait défoncé une porte et avait battu tous les occupants de la maison, avant qu'on découvre que ce n'était pas la bonne maison. Pendant que je marchais autour du piquet de grève, j'ai vu quelqu'un que je croyais connaître. Et il me regardait de la même façon. Alors je me suis frayé un chemin autour du piquet jusqu'à ce que je marche près de lui et j'ai commencé à lui parler. J'avais dû bien sûr faire les premiers pas, parce qu'un homme noir ne s'approchait pas d'une femme blanche. Quand nous avons finalement cherché ensemble où et quand nous avions pu nous connaître, il est apparu que c'était le gars avec lequel je discutais fréquemment dix ans auparavant. Il était maintenant avocat, travaillant bénévolement pour le mouvement des droits civiques.

Le SWP interdit

Le SWP était une organisation socialiste, trotskyste. En 1954, trois-cent-vingt-cinq organisations devinrent illégales, y compris le SWP. Je n'ai jamais été arrêtée mais j'étais suivie par le FBI. Je sais ça parce que j'ai perdu quatre emplois et trois appartements. Le FBI ne m'a jamais rien dit. Mais un propriétaire m'a dit un jour : « Nous ne voulons pas de communistes ici. » Quelqu'un était passé là pour le mettre en garde. J'ai perdu des emplois et j'en ai trouvé d'autres. Je n'ai jamais eu de problème au cours de ma vie pour trouver du boulot.

Pour le SWP, Los Angeles avait été une très grosse section. J'ai découvert qu'il y avait quatre-vingt personnes dans la branche de Los Angeles juste après la guerre et, quand je l'ai rejointe en 1953, il y en avait trente. Je ne me rendais pas compte de tout ça à ce moment-là. Nous avions une réunion de section toutes les semaines, avec des rapports, par exemple les rapports syndicaux pour les camarades membres de syndicats. Carl, qui je pense était responsable de moi, m'a dit que si je pouvais réunir deux ou trois personnes, il pourrait mettre sur pied un cours pour moi. J'en ai trouvé deux : un gars du quartier et quelqu'un du boulot. Carl mit sur pied un cours, où nous avons étudié le *Manifeste communiste* et quelques idées de base du marxisme. J'étais très active. Un des gars, Peter, est resté ensuite membre du SWP pendant longtemps, l'autre non. Les parents de Peter étaient des réfugiés venus d'Allemagne. Ils avaient une copie sur un disque vinyle de *l'Opéra de quat' sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill, en allemand, qu'ils avaient fait sortir clandestinement d'Allemagne. Ils m'impressionnaient. Je me rappelle écoutant le disque avec ses parents tandis que Peter traduisait pour moi. Ses parents étaient très étonnés de ce nous faisions, lui et moi.

À mes débuts au SWP, je fus invitée à la maison de différents camarades pour raconter ma vie et aborder différents sujets. Pour moi, leurs maisons étaient des palais. Deux frères avaient bâti leurs maisons l'une à côté de l'autre, c'étaient des travailleurs qualifiés du bâtiment. C'étaient de beaux ranchs, pour moi qui avais grandi dans un deux-pièces avec tous les gosses, et avec les toilettes dans le couloir pour cinq appartements. Je ne pouvais pas vraiment croire que c'étaient des camarades. Pour moi, on ne pouvait pas être socialiste et vivre comme ça. Mais quand même, tout était tellement beau en Californie, comparé à tout ce que j'avais connu. Je me souviens fortement de ça.

Cours d'anglais

Les camarades voulaient que j'écrive quelque chose à propos de ma vie, de mon enfance. Mais le problème, c'était que, quand j'écrivais, ils disaient que ce n'était pas du bon anglais et que je devrais suivre des cours. Alors je l'ai fait, j'ai pris un cours du soir. Le professeur me demandait de rester après le cours pour me parler, parce que ce que j'avais à dire était intéressant, mais qu'il voulait m'aider pour l'anglais. Il m'a demandé quelle était ma langue maternelle, et j'ai trouvé ça très drôle. Tout ce que j'ai pu dire, c'était : le yiddish de New York. Et je ne suis pas certaine que mon anglais se soit amélioré depuis.

Les autres groupes

Carl voulait que je discute avec d'autres groupes de gauche. J'en ai trouvé un à l'université, le groupe IS, *International Socialist*. J'ai beaucoup débattu avec eux. Ils pouvaient faire des cercles de discussion autour de moi mais cela finissait toujours, selon moi, par le fait qu'ils soutenaient la guerre contre la Corée menée par le gouvernement, à laquelle j'étais très fortement opposée. Je ne pouvais pas

admettre que quiconque trouve des sortes d'excuses à cette guerre gouvernementale, peu importe ce que pouvait être cette troisième voie dont parlaient les membres de l'IS. Leur troisième voie, c'était que le capitalisme était mauvais, mais le stalinisme aussi, alors il devait y avoir une troisième voie. Mais qu'un grand et riche pays comme les États-Unis fasse la guerre à un petit pays pauvre était écœurant. C'est ce que j'avais pensé au lycée, et je le pensais encore.

En cherchant d'autres groupes j'ai trouvé le Parti communiste à l'église unitarienne. D'après le genre de discussions que j'ai eues avec eux, les camarades ont pensé que j'avais contacté certains membres du PC, bien que les discussions aient été assez générales ; rien ne me reste en mémoire. Au sein du SWP à cette période, il y avait beaucoup de scissions. Il y a eu trois différentes fractions qui ont fait scission l'une après l'autre : Mike Bartell, Bert Cochran, je ne me souviens pas lesquels étaient plus pablistes, c'est-à-dire partisans de Michel Pablo, que les autres. Mais quoi qu'il en soit j'étais très tourmentée, avec des bagarres dans chaque réunion, des camarades qui ne s'asseyaient pas les uns à côté des autres, très hostiles. Je ne comprenais pas la majeure partie de tout ça, parce que je n'étais pas là depuis assez longtemps, et que je n'avais pas beaucoup lu. Il y avait un couple qui m'a pris sous son aile : Maurice et Jeanne. Maurice était dans l'une des fractions, celle de Murry Weiss. Je crois que Cannon avait une certaine sympathie pour ce groupe : ils étaient amis. J'ai dit à Maurice que je ne comprenais pas la plupart de ces choses. Il dit : « Tu as rejoint le SWP comme il était ; ne change rien avant d'être sûre de comprendre. » Et il était dans l'une des fractions qui ont scissionné. Avec le recul, je me rends compte à quel point c'était quelqu'un de bien, ne cherchant pas à me recruter pour son groupe. Maurice a beaucoup fait pour m'ouvrir à la culture. Il était musicien et m'a fait connaître la musique

classique, que je n'avais jamais entendue auparavant. Une fois, j'ai dit : « Merci à Dieu pour Beethoven » et Maurice a dit : « Non, Rose, merci à Beethoven pour Dieu. »

Le SWP fut interdit. McCarthy poursuivait les gens pour outrage au Congrès, je pense – c'était un processus d'intimidation. Et pendant la période maccarthyste, on intimidait beaucoup de monde. Quand le SWP s'était opposé à la Deuxième Guerre mondiale au début de la guerre, certains de ses membres ont été mis en prison, comme Eugene Debs l'a été pendant la Première Guerre mondiale[3].

L'intimidation a très bien fonctionné. Les responsables syndicaux devaient signer un serment d'allégeance au gouvernement, ou perdre leur poste et quitter le syndicat, ce qui signifiait perdre leur emploi. Mais je ne sais pas vraiment si le SWP avait des gens dans les usines qui ont dû signer le serment d'allégeance. Des années plus tard, quand nous nous sommes installés à Detroit, j'ai appris d'Edie Fox, un ancien militant du SWP, comment certains responsables syndicaux ont fait expulser des militants communistes ou trotskystes de l'usine. C'est comme ça qu'ils se sont débarrassés des militants.

Le maccarthysme dans ma famille

L'intimidation a aussi fonctionné dans ma famille. Ma sœur aînée et son mari travaillaient tous deux pour le gouvernement. Ils étaient tous deux employés de bureau, c'est-à-dire des pousse-crayon comme je les appelais. Mais même si ce n'était que ça, ma mère, qui habitait chez eux, ma sœur et son mari furent très inquiets quand j'ai commencé à être politisée. Ils m'ont demandé de ne plus les contacter. Alors nous sommes restés sans aucun contact pendant environ

3 Eugene Debs (1855-1926), dirigeant socialiste américain, syndicaliste, opposé à l'entrée en guerre des États-Unis, fut emprisonné au pénitencier d'Atlanta de 1919 à 1921.

dix ans, même si j'appelais ma mère de temps en temps quand il n'y avait personne d'autre à la maison. Ma mère m'a dit qu'elle pensait que c'était de sa faute si j'avais des problèmes, parce qu'elle avait répondu à une annonce à la télé, disant aux gens d'appeler tel ou tel numéro si l'un de leurs enfants fréquentait de mauvaises personnes. Et elle a appelé. Et elle pense que c'est comme ça qu'elle m'a mis le FBI sur le dos.

Et des camarades ont perdu leur emploi. Par exemple, il y avait un parent, peut-être le frère d'un des dirigeants du SWP emprisonnés pendant la Deuxième Guerre mondiale, qui habitait Los Angeles. J'ai fait sa connaissance. Il avait un grand sens de l'humour. Suite à la perte de son œil, on lui avait posé un œil de verre et, en plus, il avait une jambe de bois. Il disait : « C'est une bonne chose qu'on ait deux sortes de chances, sinon je n'en aurais eu aucune. » C'était un professeur de grande valeur. Mais il a été licencié au début de la période McCarthy, et il est devenu agent d'assurances. Il connaissait ma mère et il lui a demandé si elle pouvait héberger un jeune Israélien qui avait quitté Israël parce qu'il ne voulait pas être dans l'armée. Ce gars vit toujours aux États-Unis et est devenu un sioniste d'extrême droite. J'ai été en contact avec son fils qui habitait Paris, et il est venu à la fête de Lutte ouvrière, à Presles.

Grèves

L'AFL et le CIO étaient encore séparés, jusqu'en 1955[4]. Mais le CIO était un peu plus radical. Pendant la guerre, les syndicats des mineurs se sont mis en grève et ils étaient

4 AFL : American Federation of Labor ; CIO : Congress of Industrial Organizations. L'AFL était la vieille fédération corporatiste, fondée en 1886 et longtemps dirigée par Samuel Gompers. Le CIO s'était constitué pendant les grèves des années 1930, en opposition au corporatisme de l'AFL. Les deux fédérations se rapprochèrent pendant la guerre froide et fusionnèrent en 1955.

extrêmement militants et radicaux. Et le gouvernement a menacé de nationaliser les mines. John L. Lewis, dirigeant du syndicat des mineurs, a dit : « *Vous ne pouvez pas extraire du charbon avec des baïonnettes.* » Lewis était radical, au sens syndical du terme. Bien sûr, il lui fallait se maintenir au niveau des troupes qu'il était censé diriger.

Il y avait eu une grande vague de grèves juste après la Deuxième Guerre mondiale pendant environ un an, un an et demi. Proportionnellement à la population, ce fut l'une des plus grandes vagues de grèves qui ont jamais eu lieu. Tous les GI étaient de retour et il n'y avait pas d'emplois. Les salaires étaient les mêmes que ceux des années 1930, pendant que les profits augmentaient de 400 %. Une grande quantité de grèves furent vraiment violentes et durèrent longtemps.

Je n'avais entendu parler d'aucune grève au début des années 1950, bien que vers le milieu de la décennie il y ait eu une grève chez les mécaniciens, que les gens que je connaissais furent contents de voir.

Travailler dans un labo

J'ai obtenu un emploi dans un laboratoire : Ricker Labs, qui plus tard est devenu Rite Aid, une chaîne nationale de pharmacies. Ce laboratoire de recherches était dirigé par un docteur qui était venu d'Allemagne au début des années 1930. Il m'a raconté son histoire. Il n'était pas juif mais il n'aimait pas ce qui se passait en Allemagne. Il a rempli les formulaires pour être admis aux États-Unis. Ils lui ont demandé pour quel parti il votait en Allemagne. Il a dit qu'il votait pour les sociaux-démocrates. Il pensait que c'était à cause de cela qu'on l'avait empêché de devenir médecin praticien. Lui et sa femme m'ont pris sous leur aile, ils n'avaient pas eu d'enfant. J'avais dix-huit ans, j'étais mariée et j'étais fauchée. J'ai même eu une lettre de référence de sa

part quand je suis partie. Je n'ai jamais eu de gros salaires. Je gagnais 190 dollars par mois (ce qui n'était pas grand-chose, même au début des années 1950), en nettoyant les verreries et le parquet. Ils ont trouvé que je pouvais aider pour les opérations : ils pratiquaient des opérations sur les chiens et les lapins. Ils m'ont accordé du temps libre et ont payé pour que j'aille à l'université de chimie – j'étais douée pour ça.

Le directeur me faisait leur donner un coup de main pour les opérations. Comme le docteur qui faisait ça tremblait terriblement, je l'aidais à tenir les instruments. Je faisais son travail et il supervisait. Dans ce labo, ils pénétraient dans le cœur des chiens et simulaient une crise cardiaque. L'atropine (extraite de racines de plantes) était testée pour voir s'ils pouvaient régénérer le cœur ; je comprenais vraiment bien ce qu'ils faisaient et je pouvais travailler avec lui. Je savais ligaturer des artères et recoudre les chiens, des choses de ce genre. Et c'est pourquoi il m'a envoyée prendre des cours.

Un jour, j'ai été appelée au bureau par haut-parleur. Au bureau, j'ai vu deux hommes sortir, avec des souliers cirés et de beaux costumes : je savais fichtrement que c'était le FBI, parce que je savais que le FBI me suivait. J'en étais fière : si le FBI pensait que je faisais quelque chose de mal, alors c'est sûrement que je faisais quelque chose de bien ! C'était une réaction viscérale, comme toute mon activité politique. Je savais que tout était terrible et j'en rejetais la faute sur le gouvernement.

Je suis entrée au bureau en en voulant à tout le monde, prête à me battre. J'ai dit que s'il voulait me virer, qu'il le fasse. Mais qu'il me dispense de sermon. C'est alors que le directeur m'a raconté son histoire.

Mon enthousiasme

J'avais une vieille voiture pour aller travailler, quand elle marchait, que nous réparions nous-mêmes. Et il y avait les bus. Dans le bus, je voyais des gens qui lisaient les journaux. Si ce n'était pas la page des sports ou juste les gros titres, j'engageais la conversation. J'ai amené un gars au forum que le SWP tenait chaque semaine. Les camarades étaient étonnés que je puisse amener quelqu'un que j'avais juste rencontré dans un bus. Après coup, ils m'ont demandé ce que j'avais dit et quand je leur ai expliqué, ils étaient surpris et m'ont dit : « Mais ce n'est pas vrai ! » Mais j'étais enthousiaste et je parlais aux gens du socialisme. Deux ou trois d'entre eux sont revenus d'eux-mêmes.

Mes petits boulots

Pour les emplois, il n'y avait pas de contrats individuels. Certains boulots étaient très physiques. Il y eut un emploi qui était très bizarre. Dans une petite usine de fabrication, un type avait inventé un produit pour nettoyer les pneus à flancs blancs. Il a inventé ce produit corrosif ; pour le produire, il a loué un garage, avec une plateforme au milieu où le produit était dans une grande cuve. Nous étions deux : nous marchions autour de la plateforme, en remuant ce mélange. C'était extrêmement corrosif, cela abîmait nos vêtements et nos chaussures ; nous le respirions. Le gars qui travaillait avec moi avait eu une maladie et n'avait qu'un seul poumon. Il marchait quand même en tournant avec la raquette. Nous travaillions pour un salaire d'esclaves.

J'ai eu ensuite un travail du soir dans un restaurant. C'était aussi intéressant : le patron était un communiste, comme je l'ai appris par la suite. Je crois qu'il avait été enseignant, avait perdu son emploi à cause de la période maccarthyste, alors il avait ouvert ce restaurant. Le petit restaurant était dans un quartier ouvrier. Fréquemment,

des hommes entraient seuls après le travail et prenaient un bol de chili ou de soupe. Et ils ne laissaient pas de pourboires. Et je n'avais pas un gros salaire, c'était chose courante dans les petits restaurants. Cependant, les vendredis, jours de paie, ils laissaient quelques dollars. Sinon, mon salaire s'élevait à presque rien. Je travaillais seulement trois heures au moment du dîner, et trois ou quatre jours par semaine. Le propriétaire me laissait de la nourriture. Mon travail de jour payait le loyer et je ramenais à manger à la maison pour nous quatre – il y avait un autre couple habitant avec nous à ce moment-là. Le patron et moi sommes devenus amis.

Un voyage à travers Okla-fuckin'-Homa [5]

Le SWP avait une convention tous les deux ans. Une fois, nous revenions à Los Angeles d'une convention à Chicago, nous étions six dans une vieille voiture, avec une fenêtre arrière recouverte de plastique, et bien sûr des plaques de Californie, conduisant à tour de rôle pendant toute la nuit. Juste après Tulsa, dans l'Oklahoma, vers 5 heures du matin, nous avancions clopin-clopant sans nous rendre compte que nous avions une roue à plat. Il y avait tellement de nids-de-poule ! Nous avons croisé une voiture de flics qui a fait demi-tour et nous a ordonné de nous arrêter. Ils nous ont enfermés en mettant chacun d'entre nous dans une pièce distincte pour nous interroger, pendant 72 heures, le maximum. Nous étions un groupe mélangé, donnant par hasard la même adresse de domicile à Los Angeles. Il y avait Dolores et Leonard, un couple mexicain-américain qui était en plein déménagement, et Earl, un camarade noir. Une combinaison plutôt explosive en Oklahoma au début des années 1950. Par chance, ils n'ont pas vérifié le coffre, qui était plein de documents de la convention. Le

5 *Okla-putain de-Homa.*

reste du voyage, nous évoquions l'endroit sous le nom d'*Okla-fuckin'-Homa*.

La révolution hongroise

Des années plus tard, j'ai assisté à un meeting sur la révolution hongroise de 1956. Il y avait là plusieurs centaines de personnes. Un avocat célèbre, proche du Parti communiste, avait la parole. Il défendait l'agression russe. Quelques-uns de nos camarades ont pris la parole et ont posé des questions auxquelles il n'a pas répondu, en disant qu'il ne parlait pas hongrois. Sa femme a pris la parole pour dire qu'il racontait à tout le monde tout ce que les Russes faisaient de bien, et qu'il ne parlait pas russe pour autant. Tout le monde a ri. Inutile de préciser que le meeting a tourné au vinaigre.

Pas de gosses

Vers cette période, je me suis séparée de mon mari Jack, pour différentes raisons. Je devenais de plus en plus active et il ne le voulait pas. Et il ne pouvait pas garder un emploi. J'étais toujours la seule à travailler. Je me suis trouvée enceinte et des camarades m'ont aidée à aller au Mexique pour avorter. Je savais depuis l'âge de quize ans que je ne voulais pas d'enfants.

Pourquoi à l'âge de quinze ans ? Quand j'ai eu quinze ans, mon frère est tombé malade et est allé dans le nord du Michigan avec sa femme et son fils. Il avait des jumelles qui étaient âgées de deux ou trois mois. Je me suis occupée d'elles pendant l'été. Mon frère et sa femme construisaient leur maison, tout en y habitant, à Perrysburg, près de Toledo. Alors les conditions étaient un peu rudimentaires. Cet été que j'ai passé avec les filles, c'était à un moment où il n'y avait pas de pampers ni de lait en poudre maternisé, je faisais la lessive à la main. Les bébés agissaient toujours à tour de rôle ; quand l'une dormait, l'autre pleurait. Cela

m'a en quelque sorte vacciné contre l'envie d'avoir des enfants. Mon frère a été un peu vexé par la suite. Les filles, aujourd'hui mères et grands-mères, habitent toujours dans le Michigan, près de Lansing.

Et puis après cela je me suis rendu compte de plus en plus qu'élever un enfant en vivant dans la pauvreté n'était pas une bonne idée. Alors je suis allée au Mexique pour avorter et je suis rentrée à la maison avec une infection qui a pris plusieurs mois à guérir.

J'ai dit à mon mari que j'allais avorter, mais je ne me souviens pas lui avoir demandé la permission. Je ne crois pas avoir jamais demandé de permission durant toute ma vie. Quand je suis rentrée du Mexique, nous avons eu une grosse dispute, il m'a presque battue, disant que j'avais tué son bébé. J'ai sûrement rendu les coups, et je savais me battre. Je ne sais pas si j'avais parlé à Jack de mon passé violent, de mes réactions violentes quand je me bats. Je n'allais jamais accepter que cela arrive à nouveau ! J'ai quitté Jack. Une bagarre, c'était assez. Mais je n'ai pas pris d'avocat pour obtenir le divorce, jusqu'à ce que, bien plus tard, j'aie assez d'argent pour le faire. Jersawitz était le nom de mon mari, mais je l'ai gardé, je ne sais pourquoi, peut-être, en y repensant, au cas où quelqu'un douterait que je sois juive. Il y avait aussi la paresse d'avoir affaire aux autorités. Je suis partie sans rien emporter. Je suis allée vivre chez des camarades. Le SWP a découvert que je portais un couteau sur moi et cela leur a pris longtemps avant qu'ils ne me convainquent d'arrêter de le porter.

Un groupe de jeunes du SWP

J'ai laissé Los Angeles au milieu des années cinquante pour aller à New York. Max Schachtman (1904-1972) avait créé pendant la guerre son groupe, composé en majorité d'étudiants à l'université. À New York, je crois qu'ils

venaient de l'université de Columbia. Par la suite, il vira plus à droite, pour devenir plus tard très anticommuniste. Il décida d'abord de rejoindre le Parti socialiste. Son groupe d'étudiants se scinda en plus ou moins trois parties : un tiers le suivit, un autre tiers abandonna la politique, et un autre voulait travailler avec le SWP. Le SWP ne voulait pas intégrer ce groupe de jeunes de Schachtman, qui étaient loin d'être trotskystes. Le SWP voulait donc créer son propre groupe de jeunes. Alors il leur fallait des jeunes. C'est ainsi que Farrell Dobbs, qui était l'un des dirigeants de New York, fit le tour du pays, visitant toutes les sections du SWP, et demandant s'il y avait des jeunes qui voulaient venir à New York et constituer un groupe de jeunes. Nous étions six prêts à y aller, parmi lesquels moi et George, avec lequel je vivais à ce moment-là. Nous y sommes allés et c'est ainsi que j'ai quitté Los Angeles et que je suis revenue à New York pour la seconde fois, en disant que je ne resterais pas si nous n'avions pas un appartement avec nos propres toilettes, et si nous ne pouvions pas retourner en Californie ensuite.

À New York

(1956-1961)

De retour à New York, mais avec mes propres toilettes

Je me rappelle notre appartement à New York : près de la 14e Rue, six étages à monter, deux pièces, 35 dollars par mois, avec cinq ou six couches de papier journal intercalées avec du linoléum pour le plancher, et puis des trous avec vue sur l'appartement du dessous ; un réservoir de chasse d'eau retenu seulement par un tuyau de cuivre qui s'est plié un matin, et le réservoir est descendu en me tombant presque sur la tête, m'inondant d'eau très froide, alors que j'étais assise aux toilettes, à six heures du matin. Je suis sortie en hurlant des toilettes avec mon pyjama sur les chevilles ; je suppose que c'était un spectacle comique. Ou la fois où Jim était venu de Californie pour travailler avec nous pendant un temps (ni lui ni mon compagnon n'avaient vécu à New York auparavant). Jim était couché de côté sur le lit, la tête posée sur le bras, quand un cafard lui est tombé dans l'oreille. Inutile de dire qu'il n'est pas resté longtemps à New York.

Schachtman et l'organisation de jeunesse, le YSA

Parmi les jeunes de Schachtman, beaucoup sont venus à l'organisation de jeunesse du SWP, la Young Socialist Alliance (YSA, Alliance socialiste des jeunes). Mais cela n'a pas très bien marché, parce que les dirigeants du groupe de Schachtman avaient leur propre programme. Il y avait James Robertson, qui a formé plus tard la Spartacist League

(Ligue spartaciste), Shane Mage, et Tim Wohlforth, futur membre de la Worker's League (Ligue des travailleurs). Il a écrit un livre sur le trotskysme en Amérique – il y a une photo de moi dans son livre. Tim a fini par rejoindre le groupe de Gerry Healy en Angleterre. La YSA tenait des réunions publiques, des cours, et nous publiions un journal, The Young Socialist (Le Jeune socialiste). Ce fut une période très active. Il y avait ce seul et unique groupe à New York, peut-être environ trente personnes entre trente et quarante ans. Il était en réalité dirigé par ces trois leaders venant du groupe de Schachtman.

La base politique de Schachtman était que l'Union soviétique était un État bureaucratique collectiviste. Cela signifiait qu'il n'y avait aucune raison de la soutenir face à l'impérialisme. Une position politique commode à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, époque à laquelle, en 1940, Schachtman partit avec beaucoup de jeunes du SWP. L'ouvrage de Trotsky *Défense du marxisme* (1940) a été écrit contre la position politique de Schachtman. Alors naturellement, au sein de la YSA, nous discutions beaucoup sur la nature des États : l'Union soviétique, la Chine, et tout le reste. Et nous étions très actifs. Nous vendions le journal dans des manifestations et dans les universités. Rien que des trucs de jeunes.

Ceux d'entre nous qui étaient au SWP depuis le début, peut-être une demi-douzaine, avions nos propres réunions de cellule. C'étaient surtout des réunions d'organisation des tâches : quand devrions nous distribuer des tracts, quel allait être le prochain forum de discussion, et ainsi de suite. On pourrait dire qu'il y avait différentes sections, ceux d'entre nous qui militaient parmi les jeunes à la YSA, quelques camarades qui militaient au sein de la communauté noire, quelques autres dans les syndicats. Les différentes sections transmettaient leur rapport.

Robertson était très verbeux, il pouvait écrire des pages et des pages sans qu'ensuite vous compreniez exactement ce qu'il avait dit. Il avait d'abord été proche du Parti communiste, puis il s'est retrouvé avec Schachtman, puis avec le SWP. En 1963, il fit scission d'avec le SWP en entraînant avec lui un groupe dont je faisais partie, et il forma la Spartacist League. Wohlforth scissionna pour former la Worker's League. Mage, il me semble, laissa tomber la politique.

Quand Lumumba fut assassiné

J'ai reçu un appel au milieu de la nuit quand Lumumba a été assassiné, en janvier 1961. Il allait y avoir une protestation, une occupation, au siège des Nations unies. Je ne me souviens plus qui l'a organisée. Alors, moi et d'autres nous sommes pointés à 6 heures du matin pour pénétrer dans le bâtiment avec des banderoles et des slogans. Les flics arrivèrent très tôt, certains à cheval. Quelqu'un a sorti des billes et les a jetées sous les chevaux. Les flics ont répliqué en tirant des coups de feu en l'air. J'étais à l'entrée de l'immeuble, aux portes tournantes, tirée vers l'extérieur et poussée à l'intérieur en même temps, dans une lutte acharnée entre les gardes et ceux qui organisaient la protestation. J'ai fini avec une mauvaise entorse du coude. Mais certains sont parvenus à entrer et ont déployé la banderole avant d'être arrêtés.

Ma petite grève ratée

Je travaillais dans une petite imprimerie, avec peut-être douze ou quinze ouvriers, tous des jeunes. Je décidai de syndicaliser la boîte. Je suis allée au District 65, qui était un syndicat fourre-tout pour des ouvriers de toutes sortes, qui par la suite a été intégré au Service Employees International Union (SEIU, Syndicat international des employés des services). Le SEIU avait mené des grèves de concierges peu auparavant. Il avait engagé des militants de gauche en tant

qu'organisateurs à la fin des années cinquante. Les gens avec qui je travaillais voulaient tous y adhérer parce que c'était un de ces syndicats d'un genre nouveau qui avaient l'air militant. Tout le monde voulait être syndiqué parce que cela signifiait sécurité d'emploi et salaires plus élevés. La grève fut un grand échec. Nous avons tous perdu notre boulot. Ainsi, parce que je voulais être dans un syndicat, j'ai fait virer tout le monde. Ceux qui dirigeaient la boîte l'ont fermée, et sont repartis de plus belle quelques mois plus tard sous un autre nom, en un autre lieu.

À ma réunion du SWP, je leur avais dit que j'avais fait signer tous les salariés en faveur du syndicat, et que nous étions sans doute sur le point de faire grève. Les camarades ont dit : « Bien, c'est intéressant. Parle-nous de ça la semaine prochaine. » Pas de conseil, pas d'aide, pas de « Réunissons-nous plus tard pour en parler. » C'est comme si j'avais été larguée du ciel, que j'avais fait un rapport et qu'ensuite j'étais remontée. Je ne savais pas exactement ce que j'espérais, mais j'étais très déçue de n'avoir reçu aucune aide, aucun conseil de la part des camarades sur ce qu'il fallait faire. Avec le recul, bien sûr, il n'y avait pas grand-chose qu'ils auraient pu me dire parce que j'avais décidé de faire ça de ma propre initiative. Ma motivation était très mauvaise politiquement, très égoïste. Le travail politique dans la classe ouvrière signifiait être dans un syndicat, et il n'y avait pas de syndicat de femmes dans l'imprimerie. Je crois qu'en mon for intérieur je pensais que de cette façon je pourrais faire un travail politique, si je mettais sur pied un syndicat là où je travaillais.

Je voulais devenir membre d'un syndicat afin de faire du travail dans la classe ouvrière, parce qu'au SWP c'est comme ça qu'on militait dans la classe ouvrière. Le groupe de jeunes, je n'en avais que faire. C'étaient pour la plupart

des étudiants, et je ne m'entendais pas bien avec les étudiants. Je ne parlais pas le même langage.

C'était très, très stressant à ce moment-là parce que je faisais tout le boulot avec les jeunes et que j'allais aux réunions du SWP. Pour sûr, je me souviens très bien de cette réunion du SWP.

Aussi, plus tard, alors que j'étais à Paris, après avoir entendu ce que disaient les camarades de Voix ouvrière à la conférence de Londres de 1966, je fus vraiment emballée par l'idée des bulletins d'entreprise. Le travail dans la classe ouvrière, cela voulait dire dans la classe ouvrière, pas forcément dans un syndicat, et c'était la première fois que j'entendais ça ou que j'y avais pensé de cette façon-là.

Comment je me suis lancée dans l'imprimerie

Au début des années 1950, peu de temps après que j'eus rejoint le SWP, une camarade avait une étrange machine à écrire, fonctionnant avec un ruban de carbone, et on pouvait changer de caractères, de taille, de marges, d'espacements, etc. Eh bien cette camarade avait une de ces machines à écrire à espacement variable, une Varityper. Et elle m'a appris comment l'utiliser. Et on utilisait l'impression offset.

Mon premier boulot dans une imprimerie a duré à peine deux heures, mais cela m'a donné deux heures d'expérience. Alors, après bien des soucis, j'ai dégotté un deuxième emploi où je suis restée quelques jours, et ainsi de suite pendant un certain temps. Plus tard, quand je suis allée à New York, j'ai trouvé beaucoup de petites imprimeries. Alors, je suis allée de l'une à l'autre jusqu'à ce que je devienne assez compétente sur cette machine à écrire. Ensuite, je suis passée de cette machine au banc photo, parce que cela payait bien mieux. Et je suis devenue assez bonne là-dessus, si bien que lorsque j'ai déménagé à Baltimore en 1974, j'ai obtenu un

bon emploi où nous imprimions des catalogues de musée, et on m'envoyait dans les musées avec les épreuves pour comparer la couleur de l'épreuve avec l'œuvre originale, et faire des notes pour les imprimeurs pour indiquer quelle compensation il fallait apporter au niveau de l'encre pour reproduire la meilleure couleur sur la feuille imprimée.

Chicago

(1961)

Après New York, j'ai été envoyée par le SWP à Chicago pour y former un groupe de jeunes. À l'université, il y avait le groupe International Socialist. Ceux que j'ai rencontrés se disaient capitalistes d'État, ce qui signifie que c'était leur analyse de l'Union soviétique. Ce qui bien sûr signifiait aussi qu'on n'avait pas à la défendre face à l'impérialisme, parce qu'elle était tout aussi mauvaise. Une analyse de plus qui ne tenait pas compte du fait qu'une révolution ouvrière avait eu lieu, une révolution très profonde, qui avait fondamentalement changé la société russe, et que les bureaucrates staliniens réactionnaires n'avaient pas modifié ce fait.

Eh bien, la direction du SWP à New York pensait que peut-être je pourrais former un groupe de jeunes en allant à Chicago et amener quelques étudiants au SWP. J'avais recruté beaucoup de gens à New York, mais à Chicago j'ai eu beaucoup plus de difficultés. Non seulement je n'arrivais pas à convaincre beaucoup de ces étudiants de quitter leur organisation, mais j'avais aussi la direction locale du SWP qui était contre la création d'un groupe de jeunes.

Chicago avait été durement frappé pendant la période du maccarthysme. Ils ont perdu une quantité terrible de personnes. C'était habituellement une cellule très prolétarienne, mais pratiquement tous ses membres étaient des syndicalistes, souvent avec des postes de permanent. Ils ont perdu leur position, leur emploi, et ont quitté le SWP, tout comme l'ont fait beaucoup de leurs jeunes membres non syndiqués. Alors, pour eux, former un groupe de jeunes était hors de question.

Alors presque un soir sur deux j'étais au téléphone avec Tom Kerry qui faisait partie de la direction à New York, c'était mon contact au siège de l'organisation. Qu'est-ce que je fais maintenant ? Qu'est-ce que je dis ? Je ne peux pas utiliser la salle pour des réunions, je ne peux pas utiliser la boîte postale pour récupérer les journaux. Nous n'avons jamais mis sur pied un groupe de jeunes.

Je n'en pouvais plus

Je suis tombée gravement malade à ce moment-là parce que j'en faisais trop : je travaillais, George travaillait (il est venu avec moi à Chicago, à son grand regret, il haïssait Chicago plus que moi). Tout d'abord, les hivers à Chicago étaient insupportables, impossibles, très froids. Le surnom de Chicago est Windy City, « la ville du grand vent ». J'ai été une fois balayée par le vent au travers de Michigan Avenue, avec des voitures qui venaient sur moi, c'était terrifiant. Puis je me suis effondrée à un endroit en me recroquevillant, dans une sorte de convulsion, et on m'a amenée à l'hôpital. En fait, j'ai fini par rester à l'hôpital pendant plusieurs semaines, à nouveau pour une sorte de malnutrition. Je ne crois pas que je souffrais d'une maladie quelconque, mais quelqu'un a pensé à faire appel à un allergologue et il est apparu que j'étais allergique à tout. Je vomissais tout ce que je mangeais, je ne pouvais même pas boire de l'eau. J'ai perdu beaucoup, beaucoup de poids. Je crois que c'était de toute évidence dû au stress, quand j'y repense, je ne mangeais pas bien, je ne dormais pas bien, j'étais surmenée. D'abord et avant tout stressée ; j'essayais de mener à bien un travail politique. Je ne savais pas ce que je faisais. J'étais la principale personne envoyée pour le groupe de jeunesse du SWP et je n'étais pas à la hauteur de la tâche, ni physiquement, ni psychologiquement, ni politiquement. Je n'étais tout simplement pas du tout à la hauteur.

Je ne pouvais pas quitter l'hôpital ? Bon…

Il y a eu un incident curieux à l'hôpital où l'on m'avait envoyée. Je croyais avoir une assurance mais, alors que j'étais là depuis plusieurs semaines, ce qui représente une grosse somme d'argent dans un hôpital, et après qu'un médecin eut fait des examens, on m'a dit que mon assurance ne couvrait pas les examens médicaux. Une fois que vous aviez un diagnostic, l'assurance le prenait en charge, mais là il fallait des tests pour découvrir ce qui n'allait pas, pourquoi je ne gardais pas ce que je mangeais, pourquoi je perdais du poids, toutes sortes de choses. Bien sûr, c'étaient les années 1950 et on n'avait pas les mêmes techniques de diagnostic dont on dispose aujourd'hui ; en tout cas, ils m'ont dit que mon assurance ne couvrait pas mon séjour à l'hôpital et j'ai dit : « Bon, je ne sais pas quoi vous dire, je n'ai pas du tout d'argent. » Ils m'ont dit : « Vous ne pouvez pas partir si vous ne payez pas. » Alors j'ai dit : « D'accord, je reste là » et je ne suis pas partie avant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils me laissent finalement partir, même si je n'avais pas payé. Mais ce fut une grosse bagarre avec l'administration de l'hôpital. Presque tous les jours ils venaient me voir, il fallait que je sorte du lit, il fallait que je quitte la chambre, alors je m'asseyais sur une chaise dans le couloir, puis le soir ils me trouvaient un lit. C'était ridicule, deux ou trois jours comme ça. Ils n'ont jamais eu leur argent, je ne les ai jamais payés, et l'assurance non plus. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé mais finalement ils ont laissé tomber.

J'ai passé presque un an à Chicago. Je ne me rappelle pas où nous habitions. Je me remémore l'appartement, il était grand et aéré, et il n'y avait pas de double vitrage parce qu'il n'y avait pas d'aménagement moderne de ce genre. Les boulots que j'ai eus étaient sans doute des emplois de serveuse ou d'employée de supermarché, des petits boulots.



Ma mère Annie (à droite), avec une amie.

Ensuite, la Californie

(1961-1966)

Quand on m'avait demandé d'aller à Chicago, j'ai dit que je le ferais, mais seulement pour un an, et qu'ensuite je voulais revenir en Californie. Alors c'était presque une condition pour que j'aille à Chicago, parce que je n'avais jamais vécu à Chicago auparavant, mais je savais que je voulais retourner en Californie. Et aussi George, le gars avec lequel je vivais à l'époque, était de la Californie et il tenait vraiment à y retourner.

À ce moment-là, ma mère partageait un appartement à Los Angeles, en Californie. C'était la première fois qu'elle habitait dans un ghetto juif aux États-Unis. C'était pratiquement un ghetto juif pour vieilles dames et je me suis moquée d'elle à ce sujet, une fois, en disant : « Mais tu as toujours dit que tu ne voudrais jamais habiter dans un ghetto juif » et elle a répondu : « Oh ! ce n'est pas seulement un ghetto juif, pass'qu'il y a toutes sortes de personnes différentes ici », parce qu'une de ses amies était turque, elle était juive mais venait de Turquie, alors pour ma mère elle n'était pas une vraie Juive, il aurait fallu pour cela qu'elle vienne de l'Europe de l'Est.

Russian Hill

Après Chicago, j'ai vécu cinq ans dans la région de la Baie (San Francisco, Oakland et Berkeley). D'abord, nous avons habité San Francisco pendant un temps et il y a une intéressante petite anecdote à ce sujet. Nous habitions dans une grande et vieille maison, sur une colline qu'on appelait

Russian Hill (Colline russe). Du côté rue, il n'y avait que deux étages et à l'arrière il y avait quatre étages, côté colline. Le propriétaire, un vieil Italien, parlait à peine un mot d'anglais et il cultivait ses propres raisins et faisait son propre vin. Chaque fois que nous descendions pour régler le loyer, il nous fallait goûter son vin, qui était plutôt proche du vinaigre, alors nous discutions pour savoir lequel d'entre nous irait payer le loyer.

Ma mère est venue nous rendre visite, à George et à moi, à San Francisco. Elle avait pris le bus pour arriver quelque part au pied de la colline. Comme on l'appelait Russian Hill, pour ma mère, les gens devaient y parler le russe, qu'elle connaissait un peu. Alors elle monte sur la colline et elle voit le vieil homme dans la cour, en train de jardiner. Il avait ces pots de fleurs qu'il déterrait, rempotait, etc. et qu'il plaçait en divers endroits pour composer son jardin. Elle a commencé à lui parler en russe, ou dans sa version personnelle du russe, et il lui a répondu ; alors elle s'est approchée et, quand elle a été assez proche pour l'entendre vraiment, ils se sont rendu compte qu'ils ne parlaient pas du tout le même langage. Elle m'a raconté ça, elle trouvait ça très drôle et moi aussi.

The Daily Pacific Builder

L'emploi que j'occupais était sans doute le plus durable de tous ceux que j'avais eus auparavant ; c'était au *Daily Pacific Builder* (*Le quotidien du bâtisseur du Pacifique*) qui était un journal quotidien lié au secteur du bâtiment. Les journalistes couvraient toute la région nord-ouest de la Californie, l'Oregon et l'État de Washington, et même certaines parties du Nevada. Ils rassemblaient les annonces des chantiers potentiels et ensuite les annonces étaient toutes imprimées dans le journal, page après page, et j'étais dans l'équipe qui faisait le montage de ces pages. J'ai tenu cet emploi pendant

environ sept ans. Si vous aviez un boulot pendant sept ans au *Daily Pacific Builder*, vous aviez droit à trois semaines de congé au lieu de deux. Presque tous les autres boulots n'accordaient que deux semaines de congé.

The Daily Pacific Builder était une assez grosse boîte, alors il y avait une bonne quantité de gens qui y travaillaient. Je n'ai recruté personne dans cette boîte. Il y avait cinq filles travaillant dans les bureaux, qui recevaient les informations des journalistes sur le terrain. Nous devions taper ces informations à la machine de façon qu'elles puissent aller finalement à l'imprimerie et être intégrées au journal.

À cette époque, la plupart des femmes s'habillaient bien pour venir travailler. Il fallait tout d'abord porter une jupe, elles étaient maquillées et leur coiffure était impeccable et ainsi de suite. Et moi, j'avais arrêté de faire ça depuis des années. D'une part, quand j'étais au lycée, j'ai fini par devenir allergique au maquillage et j'ai attrapé toutes sortes de problèmes de peau et de boutons, alors j'ai cessé complètement de me maquiller et mes vêtements étaient généralement d'occasion, de seconde main. Après le lycée, j'ai arrêté de suivre ce que les filles étaient censées porter. J'ai découvert quelque temps plus tard que beaucoup de gens au *Daily Pacific Builder* étaient homosexuels. Je n'en avais pas fréquenté, auparavant. Une fille qui travaillait dans le bureau proche du mien m'a invitée à une soirée chez elle, ce que j'ai trouvé sympa. J'y suis allée et je me suis rendu compte sur place qu'ils étaient tous homosexuels : les filles dansaient et flirtaient avec les filles et les hommes avec les hommes. J'ai alors compris qu'elle pensait de toute évidence que j'étais homosexuelle, parce que j'étais habillée plutôt comme elle que comme les filles maquillées. Il y avait quelques gros pontes de la compagnie à cette soirée. Un cadre supérieur, pas mon responsable direct mais au-dessus de lui, était

présent et agissait vraiment comme un homosexuel. Il fut très inquiet quand il se rendit compte que je ne flirtais pas avec les filles ; je n'étais pas celle qu'ils croyaient que j'étais. Je ne savais même pas comment j'étais censée me comporter, j'étais complètement perdue parce que j'avais été mariée, je vivais avec un homme. Cela ne m'était pas venu à l'idée sur le moment, je n'étais pas très observatrice sur ce genre de choses. Il me prit à part et me fit promettre que je ne dirais pas un mot au travail de sa présence ici, parce que tout le monde restait caché à cette époque, dans le secret. Bien sûr je n'ai rien dit, pas même que j'y étais. San Francisco était probablement déjà un endroit où il y avait plus d'homosexuels qu'ailleurs, mais je ne m'en étais pas rendu compte parce que j'étais très impliquée dans le mouvement noir et que je ne faisais pas beaucoup attention aux autres. Et les travailleurs du *Daily Pacific Builder* étaient majoritairement blancs.

Bien que je ne me rappelle pas en quelle année, j'ai convaincu quelques personnes du boulot de venir avec moi dans une des manifestations de cette époque. Ils furent impressionnés par les Noirs qui défilaient avec dignité.

L'assassinat de Kennedy

Je me rappelle le jour où Kennedy fut assassiné, le 22 novembre 1963, parce que les médias ont dit que cela pouvait être l'œuvre de gauchistes ou de communistes, probablement du fait que Lee Harvey Oswald était allé en Union soviétique. Également, il avait été actif dans le Fair-Play for Cuba Committee[6] et fut de ce fait associé au SWP. Alors, après les persécutions du maccarthysme, c'était pour nous tous un signal de danger. Nous avons déménagé nos livres et journaux en d'autres lieux et tout le monde est allé

6 Comité pour un traitement équitable de Cuba, créé en 1960 contre le boycott envers Cuba.

vivre ailleurs, dans la clandestinité. Nous nous sommes tous portés malades au boulot, quel qu'il fût. Nous nous attendions à une rafle, ou quelque chose comme ça. Et à tous les contacts, les militants de toutes les organisations, les amis, nous avons conseillé de faire de même : aller dans la clandestinité, ou en tout cas dans la discrétion. Cette situation a duré moins d'une semaine, parce que le gouvernement a décidé que ce n'était pas un complot gauchiste. Ouf ! Mais nous étions tous très exposés et ne savions pas quoi faire contre ça. N'importe comment, il était beaucoup trop tard pour faire quoi que ce soit, alors nous avons juste continué à vivre comme s'il ne s'était rien passé.

Benny est parti en Afrique

Un ami noir très proche, Benny, a décidé de retourner à la terre ancestrale. Il a acheté un terrain en Afrique. Je ne me rappelle pas dans quel pays. Il allait devenir agriculteur là-bas. Vers cette époque il est parti après une longue préparation. Le pauvre gars est revenu quelques mois plus tard. Il est apparu qu'il avait acheté un minuscule village très pauvre dont les habitants ne lui permettaient pas de bouger le petit doigt. Il ne l'a pas supporté.

Le parti Freedom Now

Chaque ville ou presque avait sa propre organisation noire, ou même plusieurs. Celle avec laquelle je militais s'appelait Freedom Now (Liberté maintenant). Freedom Now n'avait pas grand-chose à voir avec un parti politique, c'étaient des réunions pour organiser des manifestations pour le mouvement des droits civiques. Presque tous les jours, il y avait une manifestation sous une forme ou sous une autre, et j'aidais à l'organiser, et j'y participais. C'était une activité intense.

J'étais très impliquée dans Freedom Now et c'était mon activité politique. Ensuite je faisais un rapport dans les



Page Eight **THE MILITANT** Monday, April 1, 1963

Miss. Racist Victimizations Protested at Rally in Harlem

NEW YORK, March 23 — Black Muslim leader Malcolm X, Congressman Adam Clayton Powell, and comedian Dick Gregory appeared on the same platform here today at a Harlem street corner meeting. Several thousand people attended the rally which was called to protest the cutting off of federal relief supplies to Negro families in LeFlore County, Mississippi, because they are involved in a voter-registration campaign. Gregory has been deeply involved in aiding the victimized families and has produced a record called "My Brother's Keeper," the profits of which go to Mississippi relief.

The meeting marked the first time a prominent political office holder appeared on the same platform with a Black Muslim leader in Harlem.

Powell attuned his words to the militant mood of the audience, even criticizing the NAACP [National Association for the Advancement of Colored People] as not "under the control of people who think black." But he carefully avoided placing any blame for the Mississippi situation on the Kennedy administration or the Democratic Party. He listed many instances of racial injustice, but each involved some Republican.

Malcolm X, however, while calling for unity and co-operation among all Negro organizations and leaders bluntly declared: "I'm not a Democrat because I wouldn't belong to the same party as Ross Barnett . . . Kennedy is just as much president of Mississippi as he is of any other part of the country, and he is responsible for what goes on there." The militant Muslim leader said the Republicans were no better and he accused Governor Rockefeller of religious as well as racial oppression against Muslims in the state. Saying that recently he has often been asked whether the Muslims were "going into politics," Malcom X declared, "If we do, we'll do it right."

Photo by I.S.

Dick Gregory

BERKELEY-OAKLAND ELECTIONS

Socialist Slate Presses Anti-Bias Drive

By Hal Winters

As the Berkeley and Oakland municipal election campaigns entered their final weeks, Socialist Workers Party candidates Rose Jersawitz and Geoffrey White of Berkeley and Paul Montauk of Oakland stressed in their speeches and statements the key issues of peace and civil rights.

At a Berkeley meeting, co-sponsored by the Parent Teachers Association and the League of Women Voters, which was addressed by all 18 candidates, some 800 heard Geoffrey White, SWP candidate for Berkeley City Council. He urged the formation of an independent party of labor to defeat the insane diplomacy of atomic-age brinksmanship.

Fair Housing

While pledged support of the Fair Housing Ordinance which Berkeley voters will vote on April 8. He called for placing enforcement of the law in the hands of a board which is predominately non-white.

The Fair Housing Ordinance — a controversial piece of legislation and one of the chief issues of the campaign — would prohibit discrimination because of race, color, religion, national origin or ancestry in the sale, rental, lease or other transfer of housing accommodations; creating a board of human relations; providing for investigation, conciliation and public hearing of complaints of housing discrimination; and providing penalties for the violation of the provisions hereof."

The present Mayor of Berkeley, Claude Hutchison, issued a statement in opposition to the ordinance calling it a "bad law" — claiming it would "take away not only your rights, but the rights of all the people of Berkeley."

Hutchison's stand received support from the Citizens League for Individual Freedom, described by the *San Francisco Chronicle* as a front for powerful interests.

Made up of Citizens United, the Berkeley Realty Board, and other groups opposed to the fair housing law, the Citizen's League began a drive to defeat the ordinance by putting up $15,000 for that purpose.

Rose Jersawitz, candidate for mayor of Berkeley, speaking on the same platform as White, backed up his arguments that the main issues of the campaign were those of peace and the "right to be considered a human being and treated with dignity and respect."

Commenting on the efforts of the Kennedy administration to smash the Cuban Revolution, Jersawitz said that if Cuba were crushed "the impact right here in Berkeley will be felt. The ruling class will be strengthened and be able to pass even more anti-labor legislation and civil liberties will be undermined."

In reply to a questionnaire submitted by the League of Women Voters Jersawitz said that she was "unconditionally in favor" of the Housing Ordinance.

Paul Montauk, campaigning for Oakland City Councilman, issued a statement which said that "as socialists we have special reasons for opposing discrimination in all its forms. Racial or color discrimination is not only a moral evil but is also one of the most powerful weapons of the ruling, monied class against the workers and people whose interests we seek to advance."

Montauk Statement

In a statement prepared for Oakland voters, Montauk said:

"Railway clerks, Kentucky miners, autoworkers, the Negro community — all these and others

ROSE JERSAWITZ, Socialist Workers candidate for mayor of Berkeley. She is also endorsed by Young Socialist Alliance.

. . . French Mine Strikers Spur Revival of Labor Militancy

(Continued from Page 1)

an 11 per cent increase. The government has offered 5.77 per cent spread out over the next year.

had on the government, to the care with which de Gaulle has kept police and troops out of sight, and to the fact that the miners feared. It will then be up to the unions to organize this march on Paris, demanded by the miners in anger."

tion of violence by the government would touch off a major class struggle with government power at stake.

En 1963, je me suis présentée au nom du SWP aux élections à la mairie de Berkeley. Cet article fut publié dans le journal du SWP, *The Militant* (1er avril 1963, p. 8)



YOUNG SOCIALIST Page 3

YOUTH IN ACTION

PICKET RFK IN PHILA.

Members of 15 organizations, including the YSA, joined in an ad-hoc demonstration against Robert Kennedy in front of Philadelphia's Bellevue-Stratford Hotel on Friday March 8.

The pickets protested Kennedy's selection for the "International Friendship Award" of 1962 by the International House of Philadelphia, given for Kennedy's alleged work for "democracy." The picket signs and a leaflet distributed by the demonstrators reviewed a whole series of anti-labor, anti-Negro and anti-civil liberties actions in which the Attorney General has played a responsible role.

Although one of the main points of the demonstration was to protest Kennedy's witch-hunt against the youth group, Advance, neither the Socialist Youth Union, an affiliate of the Progressive Youth Organizing Committee, nor the Young Peoples' Socialist League was represented on the line.

The YPSL sent out a mailing for the afternoon of the picket line, urging non-participation. They warned, in effect, that protest only creates the danger of reprisal from the ruling class.

* * *

JIM CROW BREAD

Students in Boston are planning a picket line March 30 in a Negro shopping district to protest job discrimination by the Wonder Bread Co. Only 3% of the Negroes working for Wonder Bread have jobs above janitor. The Boston Action Group (BAG), an organization of young people dedicated to fight for equality in Boston, requested the company to hire 12 more Negroes as drivers, secretaries and plant workers.

A BAG leaflet pointed out that Negroes purchase approximately $15,000 worth of Wonder Bread weekly. However, after extensive negotiations the company has refused to hire as asked. The leaflet calls for "No Negro Dollars for Wonder Bread Until They Hire!"

* * *

YSA CANDIDATE

The Young Socialist Alliance in the Berkeley-Oakland, California area is supporting the candidates

ROSE JERSAWITZ

of the Socialist Workers Party in the April municipal elections there. One of their own members,

sider the example of their northern neighbors in their struggle for their own just demands. British Columbia University in Canada has nearly been emptied by a student strike.

The strike which began at a mass meeting of 8000 was provoked by the refusal of the reactionary Social Credit government to grant needed state funds for education. Students marched 4000 strong in support of University President MacDonald's report to the government calling for greater funds to the university.

A petition campaign is being carried throughout British Columbia province. Students have gathered over 200,000 signatures.

. . . Prof

(Continued from Page 1)

irresponsible talk . . . Fears, misgivings, anxieties should be kept to oneself."

On Nov. 1, according to Mrs. Aberle, Sachar called her in and gave her a reprimand for her speech. She says that he called her a "phoney liberal who destroys freedoms by abusing them" and a "fish-wife," asked her "who the hell she was" and said that she had been "one hell of a provocation" ever since she came to Brandeis in 1961. He intimated that she first caught his eye as a trouble-maker when she supported a peace walk by Brandeis students in 1961.

Sachar, in a statement answering these charges of Mrs. Aberle,

Le *Young Socialist* était l'organe de la Young Socialist Alliance, l'organisation de jeunesse du SWP.

réunions du SWP sur ce que nous faisions dans l'organisation Freedom Now, mais les discussions à propos de ce que je devais y faire étaient absentes des réunions dont je me souviens. Il y a eu tout de même une dispute, ou tout au moins une discussion acharnée avec moi, parce qu'ils pensaient que je devais prendre le poste de secrétaire du Freedom Now Party, et moi je pensais qu'il fallait que ce soit un Noir qui ait le poste. Et aussi parce que parmi les Noirs commençait à apparaître l'attitude « Que diable les Blancs ont-ils à foutre ici ? », à laquelle j'étais sensible.

La campagne électorale

Je ne me rappelle pas grand-chose d'autre de cette période, jusqu'à la campagne électorale de 1963. Je me suis présentée à la mairie de Berkeley, au nom du SWP, avec Geoffrey White. Je me souviens d'une anecdote de la campagne électorale : les camarades ont organisé pour moi une tournée de prises de parole. Une des étapes de la tournée était le Santa Clara College, au bas de la péninsule, près de San José. Nous sommes descendus là-bas à un petit groupe, avec notre petit carton de prospectus, et j'ai parlé du socialisme, et à quel point c'était une excellente idée. À la suite de ça, les étudiants de l'université, au club qui m'avait fait venir pour prendre la parole, avaient organisé un petit buffet et nous étions assis autour d'une table, et un jeune gars assis face à moi du côté opposé de la table m'a regardée très intensément et a dit : « Mais si vous ne croyez pas en Dieu, qu'est-ce qui vous empêche de voler, de violer et de tuer ? » Et il avait une sorte de lueur dans le regard qui m'a carrément foutu la trouille. Ma réaction fut : « Eh bien ! je crois qu'il vaut mieux que vous restiez strictement sur vos positions. » Dans mon esprit, c'était : « Tu ferais mieux de rester sans bouger dans cette université, parce que sinon tu vas mal tourner ! » En fait, nous ne savions pas que cette

université était une école de jésuites, personne n'avait vu ça, et que ce n'était pas le meilleur endroit pour chercher des contacts. De toute façon, ils ne pouvaient pas voter, parce que c'était une élection à Berkeley.

La loi sur les droits civiques de Berkeley

Un des grands enjeux de la campagne était le Civil Rights Act (loi sur les droits civiques). Je crois que c'est uniquement Berkeley qui avait sa propre loi sur les droits civiques proposée aux suffrages à ce moment-là. Il s'agissait de mettre fin à la discrimination dans le logement, ce qui était un gros problème parce que presque toutes les villes étaient très ghettoïsées. D'après ce que j'ai trouvé plus tard, j'avais obtenu 531 voix. Je ne sais pas quelle était la population de Berkeley à cette époque, mais ce n'était pas beaucoup de suffrages. Je ne me rappelle pas sur quel poste se présentait Geoff White à ce moment-là, mais il a eu environ 2 800 voix. Nous étions tous les deux actifs dans cette campagne, c'était un camarade bien plus âgé que moi. Geoff White était un universitaire, il avait été au Parti communiste bien des années auparavant et était allé travailler dans une usine, ce qu'il faisait toujours. Il avait quitté le PC et était au SWP quand je l'ai connu.

La cellule Oakland-Berkeley du SWP était très active dans le mouvement des droits civiques et dans le mouvement étudiant. Disons, active au sens où ils tenaient des tables avec de la littérature dans les universités, et essayaient d'avoir des orateurs intervenant dans diverses universités. C'était aussi le but de la campagne électorale. Pendant une grande partie de la campagne électorale, on nous a envoyés dans toutes sortes d'écoles dans toute la région. Même si c'était une campagne qui concernait Berkeley, elle n'était pas limitée uniquement à Berkeley. C'était toute la région, la totalité du nord de la Californie. Nous sommes allés dans

presque toutes les petites universités. La plupart d'entre elles étaient privées, comme Santa Clara College. Peut-être que les autres étaient aussi religieuses, mais je n'ai pas souvenir que cela ait eu d'autres conséquences particulières.

Je ne me souviens pas d'un dirigeant en particulier au SWP dans la région de la Baie. Les effectifs n'étaient pas importants – des petites cellules –, peut-être que la région de la Baie était une simple cellule et je soupçonne que la plupart d'entre eux étaient du type professeur ou genre employé de bureau, et je ne suis même pas sûre de ce que tout le monde exerçait comme activité. J'ai vécu dans tant de villes, avant ou après, que je perds la notion de quelle ville et quelle année.

La répression de la période McCarthy diminuait. Je n'avais plus le FBI à mes basques, en tout cas pour autant que je sache. Un camarade a dit des années plus tard que le FBI, au moment où j'ai commencé, suivait le plus jeune ou le plus âgé. Ils tracassaient les deux extrêmes parce que, m'a dit le camarade, les plus jeunes étaient nouveaux et pouvaient prendre peur, et les plus âgés étaient fatigués et pouvaient être poussés à abandonner. À ce moment-là, il y avait tellement d'activités, d'hostilité, de manifestations, de combats et d'assassinats dans les rues, dans le mouvement noir et même dans le mouvement étudiant, que je pense que le FBI avait mieux à faire que de suivre quelqu'un comme moi.

Je me suis fait des amis, avec lesquels je suis restée en contact par la suite. Maurice, dont j'avais déjà parlé à propos du SWP à Los Angeles, a fini par déménager au nord de la Californie. Il est venu me rendre visite et nous avons eu une sorte de soirée de rencontre pour quelques membres du SWP et mes amis, et des gens comme ça. Je lui ai présenté Suzanne et ils se sont trouvés attirés et ont fini par se marier. Maurice est mort depuis. Je connaissais des membres de

leurs familles. J'étais à nouveau séparée et suis sortie avec un frère. Et ce fut une expérience amusante parce qu'il pensait que nous aurions dû rester ensemble de manière plus permanente, au lieu de sortir seulement de temps en temps ou de coucher ensemble – c'était une relation très occasionnelle. Mais j'ai dit que j'étais très active politiquement et que peut-être ce n'était pas son truc. Il a dit qu'il savait de quoi je parlais parce qu'il avait assisté à des réunions du CORE (Committee of Racial Equality, aujourd'hui Congress of Racial Equality)[7]. Je me rappelle cela comme d'un exemple criant de quelqu'un qui n'a aucune idée de ce que c'est que d'être un militant. C'était un sympathisant actif, allant aux réunions de temps en temps, pendant que, pour ma part, j'étais engagée 24 heures par jour, sept jours par semaine. Je sais que, pour une femme qui est active politiquement, cela ne se passe jamais très bien avec les gars. Un homme peut être très actif, très engagé et dans l'action 24 heures par jour, et la femme est censée l'accepter, mais le contraire n'est pas vrai. L'homme n'accepte pas que la femme fasse cela, et certainement pas à cette époque-là. C'était clairement le cas, et je le savais à ce moment-là, alors j'ai dit non.

L'École Trotsky

Je fus désignée pour aller à l'École Trotsky. J'ai accepté cette nomination, je me suis mise en congé de mon travail et je suis allée à l'École Trotsky. Chaque année, chaque cellule ou presque chaque cellule, devait proposer quelqu'un. Le cours était organisé par le parti pour un programme d'études intensif de six mois. C'était dans la campagne du New Jersey, où les camarades avaient acheté un terrain et construit des bungalows, avec pièces et cuisine communes. Nous étions peut-être sept ou huit, l'année où j'y étais.

7 Comité pour l'égalité raciale, aujourd'hui Congrès de l'égalité raciale.

Nous avions des cours et des discussions tous les jours. Ce fut un moment de vie collective et d'étude intensive que j'ai beaucoup apprécié. Nous avons étudié la Révolution russe, la Révolution américaine, la philosophie et la dialectique. J'ai beaucoup appris pendant cette période. Nous avions aussi des discussions et des conférences de camarades dirigeants, et de beaucoup des camarades retraités les plus anciens qui vivaient toujours à New York, sur tous nos sujets et sur l'historiographie. C'était la première fois que je me pénétrais de l'idée que l'histoire avait sa propre évolution, et cela m'intriguait. C'était une période d'étude très intense, et bien sûr nous avons lu de nombreux livres pendant ces six mois. Alors ce fut très instructif pour moi qui n'avais même pas achevé ma première année d'université. La seule chose négative que je me rappelle, c'est que nous avons mangé du foie de porc, ce que je détestais. Nous mangions de la nourriture bon marché, et c'était l'une des moins chères de toutes. On n'était pas obligé d'en manger, mais il n'y avait pas grand-chose d'autre si on voulait manger un peu de viande. J'avais conservé toutes mes notes de l'École Trotsky. Je n'ai aucune idée d'où elles se trouvent aujourd'hui.

Des années 1950 aux années 1960

À ce moment-là, j'étais en quelque sorte confinée entre le SWP et le mouvement des droits civiques. C'était là que je militais, et bien sûr mes amis étaient déjà plus ou moins politisés. Alors avec ces amis ce n'était pas comme si j'entamais de nouvelles discussions avec des étrangers. C'était très différent car je n'avais pas à débattre du fait que le socialisme était meilleur que le capitalisme, ou sur la perspective ou la possibilité du socialisme, ou que nous devrions nous préparer au socialisme. Cette discussion n'a

jamais été soulevée parce que c'était hors de propos, pourrait-on dire, aux États-Unis.

En fait, on pourrait dire que ce n'était pas tout à fait hors de propos, parce que dans les années 1960, aux États-Unis, je débattais fréquemment avec des gens sur ce que nous aurions à faire pour préparer une révolution, et particulièrement avec des jeunes, je veux dire que j'étais déjà plus âgée qu'eux. Et ils répondaient : « Nous sommes dans une révolution, nous traversons une période de révolution. Qu'est-ce que tu entends par "se préparer à une révolution" ? »

Ce type d'argument m'est vraiment resté gravé en mémoire, parce que c'était un autre type d'argument que ce que j'avais l'habitude d'entendre dans les années 1950 ! Aux États-Unis, au cours des années 1960, un certain nombre de jeunes pensaient qu'ils étaient déjà dans une révolution. C'était une sorte de révolution sociale de type culturel. Vous pouviez coucher avec qui vous vouliez, vous pouviez vous habiller comme vous le vouliez, ce qui n'était pas le cas quelques années auparavant. Dans les années 1950, une femme devait porter une robe, quel que soit le travail qu'elle exerçait, même dans une usine, ce que j'avais fait, quand bien même c'était dangereux et ridicule. Si vous viviez avec quelqu'un ou couchiez avec quelqu'un, vous n'osiez pas le dire, alors que dans les années 1960, c'était au grand jour. Vous auriez pu pratiquement baiser avec quelqu'un sur le trottoir, et assurément dans un parc, et les gens le faisaient. Alors, en ce sens-là, les jeunes considéraient que c'était une révolution. J'essayais de parler de se préparer à une révolution, et ils pensaient que j'étais juste une espèce de vieille chouette.

À la Spartacist League

En 1964, j'ai quitté le SWP avec plusieurs autres pour former la Spartacist League (Ligue spartaciste). Je voulais

construire une organisation de la classe ouvrière. Et j'ai cru que c'est ce que nous allions faire. Tandis que le SWP soutenait que Cuba était un État ouvrier sain, la Spartacist League affirmait que c'était un État ouvrier déformé : c'est la question sur laquelle la scission s'est faite. Mais la Spartacist League était très petite, très sectaire et très isolée. Au lieu d'organiser les travailleurs, ils donnaient des leçons à toute la gauche, qui plus est, dans un langage incompréhensible, et n'avaient pas grand-chose à faire de la classe ouvrière. Alors j'étais de plus en plus déçue avant de partir à l'étranger.

Comment je suis allée à la conférence de Londres

J'ai pu aller à la conférence de Londres parce que McGraw Hill (une grosse société d'édition de New York) a acheté le journal dans lequel je travaillais, *The Daily Pacific Builder*, et que nous tous, qui transcrivions les informations, devions être remplacés par des ordinateurs. Ils nous ont avertis des mois à l'avance qu'à partir de la fin de 1965 nous ne travaillerions plus là. Et, comme il y avait des manifestations de toutes sortes dans les rues, McGraw Hill ne voulait pas faire d'histoires et nous a donné un mois de salaire pour chaque année de présence, ce qui pour moi faisait presque sept ans. Ensuite j'avais trois semaines de vacances à prendre et on me devait deux semaines de congé de maladie. J'ai donc eu ce gros paquet de fric qui m'est tombé entre les mains à la fin de l'année. J'ai commencé à plaisanter avec les camarades, disant que je pourrais bien faire le tour de l'Europe en auto-stop, comme le font les étudiants. Et les camarades ont commencé à dire : « Pourquoi pas ? » Alors j'ai écrit à New York pour dire que j'allais le faire. Nous n'étions pas une organisation disciplinée, ni démocratique. J'ai reçu une lettre de réponse : « Eh bien ! si tu vas faire ça, pourquoi ne

pas aller à la conférence de Londres en tant que représentant pour la côte Ouest ? »



En Californie, avec Eleanor Cooper, une amie.

Europe

(1966-1968)

Au début de 1966, j'ai pris des dispositions et me suis préparée à me rendre à la conférence de Londres organisée par le Comité international de la Quatrième Internationale. J'ai vendu presque toutes mes affaires, en ai mis quelques-unes dans un entrepôt, et j'étais prête à partir. J'ai fait de l'auto-stop, conduit des voitures de location pour traverser le pays, depuis la région de la Baie jusqu'à New York, puis j'ai pris l'avion pour Glasgow, parce que c'était le vol le moins cher. J'ai imaginé que le fait d'aller dans un pays anglophone serait excellent, parce qu'au moins je parlerais la langue. Mais bien sûr, à Glasgow, ils me comprenaient, mais moi je n'arrivais à comprendre personne. J'avais une adresse, mais je ne pouvais pas trouver l'immeuble, pas même la rue. J'ai acheté une carte. La rue était sur la carte, mais quand je m'y suis rendue à pied, je n'arrivais pas à la trouver, ce n'était pas là. Alors, je suis allé dans un pub, étudier la carte, essayant de comprendre ce qui se passait. Il y avait deux filles dans le pub. Elles étaient de Londres. C'étaient des enseignantes en lycée à Glasgow. Elles m'ont vu étudier cette carte, et elles m'ont demandé si elles pouvaient m'aider, et bon sang j'étais contente parce que, elles, je pouvais les comprendre. Elles ont dit : « Oh oui ! nous savons où ça se trouve », et elles m'ont ramenée au même endroit où j'étais allée, derrière le pâté de maisons, et là il y avait ces grandes portes qui permettaient aux chevaux et aux calèches d'entrer dans l'ancien temps. Et dans cette grande porte cochère, il y avait une petite porte pour les

personnes. Et quand elles ont ouvert cette porte, j'ai découvert toute une rue devant nous. Bien sûr il n'y avait rien de semblable aux États-Unis, je n'avais jamais vu ça ! Trouver cette adresse, ce fut l'un de mes premiers contacts avec l'Europe !

J'ai passé quelque temps là-bas, puis je suis descendue à Londres en auto-stop. La conférence se tenait en avril, alors il fallait que j'y sois à ce moment-là.

Il y eut beaucoup d'incidents amusants concernant le langage, pour trouver mon chemin et demander des choses aux gens.

Londres

Je suis allée à Londres et j'avais un numéro que je devais appeler. J'ai réussi à composer le numéro et la jeune femme que j'ai appelée, chez qui j'étais censée loger, m'a dit que je devais me rendre à la station Clapham High dans le sud de Londres. Quand je suis entrée dans le métro j'ai dû regarder une carte pour la trouver, la carte murale était toute déchirée, mais à la fin je l'ai trouvée. Les gens étaient choqués que je me rende à Clapham High : « Ce n'est pas un très bon quartier, vous savez ! » J'étais très intimidée par tout ça, car je ne connaissais pas la ville, je comprenais à peine la langue. Mais je m'y suis rendue, et il y avait là une jeune femme avec un bébé qui criait tout le temps, et moi je ne supportais déjà pas les gosses à l'époque. C'était une fumeuse invétérée, et je me souviens de certains arguments quand d'autres camarades ou amis venaient lui rendre visite, et tentaient de la convaincre de ne plus fumer. Un de ces arguments m'avait vraiment paru étrange : « C'est l'argent du parti que tu es en train de brûler. » Je comprenais les mots, mais je me suis demandé à quoi rimait ce type d'argument. Ils utilisaient tous les arguments possibles et imaginables pour la persuader d'arrêter de fumer.

La conférence de Londres (1966)

Je suis allée à la conférence. Il y avait vingt à trente personnes dans une pièce assez réduite. Il y avait le groupe français de Pierre Lambert, l'Organisation communiste internationaliste ; le groupe britannique de Gerry Healy, la Socialist Labour League ; le groupe de Wohlforth, la Workers League, était représenté ; et le groupe français Voix ouvrière. Je fus très impressionnée par le traducteur interprète qui appartenait au groupe Lambert. Il était très, très compétent.

La conférence n'était pas vraiment propice à la discussion : il y avait de grands discours, beaucoup de hurlements, beaucoup de récriminations. C'était une ambiance hostile. Ce fut le tour de Voix ouvrière et quand ils sont intervenus, je fus très impressionnée. Après cela, je n'ai plus guère porté attention aux autres, parce que ce qu'ils disaient a attiré mon attention et mon intérêt. Ce qui était intéressant à mes yeux, c'est qu'il y avait moyen d'avoir une activité avec les travailleurs eux-mêmes, pas seulement avec les dirigeants syndicaux, les dirigeants de parti ou de mouvement, comme le faisait le SWP. Des années auparavant, quand j'étais au SWP, j'avais essayé de pousser à la grève une petite imprimerie dans le but de syndicaliser la boîte, afin que je puisse être dans un syndicat, et de cette façon faire du travail politique au sein de la classe ouvrière. Ma motivation en tant que socialiste ou communiste était que la classe ouvrière réussisse, qu'elle l'emporte, qu'elle fasse quelque chose. Alors j'étais très impressionnée par les militants de Voix ouvrière, par ce qu'ils disaient et par leur mode de fonctionnement. Certains d'entre eux parlaient anglais. J'ai demandé si je pouvais venir à Paris et ils ont pensé que ce serait bien.

La conférence elle-même consistait en longs discours et tout le monde hurlait pour dire que les autres

n'interprétaient pas correctement Marx, Engels, Trotsky, et qu'ils n'étaient pas compris non plus par les autres orateurs. C'était quelque chose qui m'était familier et j'ai laissé tomber. Je pensais que c'étaient des conneries, franchement. J'étais passée par là avec les scissions qui se succédaient au SWP, et c'était le même genre de truc. Ils citaient Lénine, ou citaient Trotsky, et « Tu n'as pas su interpréter ça », comme une vieille querelle talmudique ou quelque chose de ce genre. J'ai cessé d'écouter, j'étais vraiment en colère contre ça, parce que je ne trouvais aucun sens à ce qu'ils disaient. En fait cela m'ennuyait, c'est tout. Je pense que quelqu'un aurait pu m'accuser à un certain moment d'être anti-intellectuelle, ce qui eût été certainement vrai.

Gerry Healy dirigeait pratiquement cette conférence. Je suis quasiment sûre que son but, même s'il n'était pas formulé ouvertement, était de mettre sur pied une nouvelle internationale avec lui et Lambert et tous ceux qu'ils auraient pu attirer. Les autres groupes étaient plus petits que le sien et celui de Lambert en France, qui étaient les groupes les plus importants représentés là. Ils avaient invité tous les groupes qui se disaient trotskystes, mais qui ne faisaient pas partie de la Quatrième Internationale. L'un des désaccords principaux était de savoir s'il fallait « rebâtir » ou « reconstruire » la Quatrième Internationale. C'était vraiment couper des cheveux en quatre. C'était en réalité une façon de se battre qui n'avait aucune signification. Pour moi cela n'avait aucun sens du tout, c'était juste une rivalité entre tous ces gens-là, chacun d'entre eux voulant dominer l'autre. Ils n'étaient pas capables de dominer les autres, ni politiquement ni certainement du point de vue moral, parce qu'ils étaient tous très hypocrites. J'ai trouvé chez Voix ouvrière le discours le plus honnête et fondamentalement correct de toute la conférence. Je ne me rappelle plus réellement combien de temps a duré la conférence, c'est

un peu flou parce que les querelles hargneuses ont duré tout du long. C'était aussi un peu effrayant, parce qu'avec Gerry Healy il y avait toujours les deux frères Banda, Mike et Tony, qui je crois venaient du Sri Lanka. Ils étaient de petite taille, trapus comme des bouledogues, on aurait dit des boxeurs, ils se tenaient à ses côtés, ils le protégeaient et étaient presque prêts à se battre contre quiconque s'approchait de lui. C'était très menaçant.

James Robertson, le dirigeant de la Spartacist League, a fait son grand discours où il a condamné tout le monde : pour lui, tous étaient idiots, tous se trompaient. Je me suis quelque peu recroquevillée sur ma chaise parce qu'il était aussi hargneux que les autres, peut-être encore plus. Il accusait tout le monde d'être mauvais pour une raison ou pour une autre – non révolutionnaire ou non trotskyste ou peu importe – il accusait tout le monde de tout. Mais il le fit gentiment, il n'a pas vociféré comme tous les autres. Quand il est parti ce jour-là, il a dit qu'il allait à son hôtel ou à l'endroit où il séjournait, et qu'il ne reviendrait pas parce qu'il avait une migraine. Cela rendit bien sûr tout le monde furieux, parce qu'il avait dit à tout le monde à quel point ils se trompaient, mais qu'il n'allait pas revenir pour entendre leurs réponses. Tout cela était ridicule et exaspérant.

Il y avait deux ou trois autres membres de mon organisation, à part moi. À un moment, quand nous avons quitté la salle, un des frères Banda nous a même menacés, du genre : « Ne revenez pas ! » ou « Vous feriez mieux de ne pas revenir ! » C'était juste une très mauvaise expérience d'un bout à l'autre pour tout le monde, je pense.

Je ne me rappelle plus comment a fini la conférence ; il est possible que je sois partie plus tôt avec les autres de la Spartacist League. J'ai passé quelques jours à Londres et ensuite je suis allée à Paris.

À Paris

J'ai commencé à avoir des discussions plusieurs fois par semaine avec des militants de Voix ouvrière à propos de ce que faisait la Spartacist League et de ses positions, et quelles étaient les positions de Voix ouvrière, parce que j'étais intriguée par les bulletins d'entreprise, qui me semblaient être une idée formidable. Nous ne sommes pas beaucoup entrés dans des discussions plus profondes, parce que de toute évidence je me suis rendu compte que ce qui était la base de tout, c'était que les travailleurs se dirigent eux-mêmes et ne dépendent que d'eux-mêmes. C'est cela qui comptait vraiment, et non la politique abstraite. Cela bien sûr avait des répercussions sur la nature des pays de l'est de l'Europe, ce dont je n'étais pas en position de discuter parce que je n'en savais pas grand-chose. J'en connaissais certainement un bout sur l'histoire et sur la politique menée par Spartacist et le SWP. À part répéter des slogans, je ne me rappelle pas avoir eu une connaissance profonde de tous ces sujets. Je ne sais même pas si ça m'intéressait vraiment. En faisant un retour en arrière, je me rappelle qu'à l'École Trotsky et avec les camarades du SWP on a essayé de me faire lire des choses qui étaient plus profondes que de l'histoire au sens strict. J'ai trouvé que l'histoire de la Révolution russe et de la Révolution américaine était très intéressante, mais je ne suis jamais rentrée profondément dans les thèses politiques qui expliquaient leur signification. De toute évidence ces choses avaient déteint sur moi à cause de toutes les conférences et de tous les exposés auxquels j'avais assisté. Peut-être que, par osmose, tout cela a fini par faire sens, mais je n'étais pas très consciente de tout ça !

Dans un cercle

Je suis restée à Paris pendant un an et demi, jusqu'en février 1968. J'étais membre de Voix ouvrière, organisée

dans un cercle de militants. J'ai trouvé un boulot pour enseigner l'anglais dans un laboratoire où le directeur me payait cinq francs de l'heure. Je déjeunais avec toute l'équipe pour parler anglais avec eux. Je ne travaillais que quelques heures par jour. J'ai fait bien d'autres activités en rapport avec l'enseignement de l'anglais, ce qui relevait de la farce, parce que je n'avais aucune idée précise sur comment enseigner l'anglais. C'étaient plutôt des conversations que je tenais avec des gens qui possédaient déjà des bases en anglais. Je suis allée à l'Alliance française pendant deux mois, mais je n'ai pas pu poursuivre parce que c'était trop cher ; au moins ai-je pu acquérir une connaissance de base du français. J'ai toujours les livres quelque part.

Avec les camarades de Voix ouvrière, j'ai fait beaucoup de choses. J'allais aux réunions hebdomadaires du cercle, et je participais aux ventes et autres activités. Bien sûr, il y avait parfois des manifestations. Il y avait périodiquement des conférences publiques appelées Cercle Léon Trotsky. J'y suis allée régulièrement, mais le fait est que je ne parlais pas encore le français. Alors, j'y suis allée, même si je ne comprenais pas réellement ce qu'on y disait. Parfois des camarades me traduisaient et me l'expliquaient ensuite. Et de toute façon, j'ai eu de très nombreuses conversations avec nombre de camarades, des discussions sur les activités et sur la politique.

Mes rapports avec la Spartacist League

J'écrivais à la direction de *Spartacist* chaque semaine de très, très longues lettres manuscrites, parce que je n'avais pas de machine à écrire. Des lettres de six ou sept pages environ, qui sont revenues me hanter bien des années après, à cause du Freedom of Information Act (loi sur la liberté d'information) aux États-Unis, et c'est ainsi que j'ai récupéré mes lettres sous la forme d'un épais document

d'une épaisseur d'environ deux centimètres et demi de la part du gouvernement. Tout était soit effacé avec du blanc, soit biffé en noir, si bien qu'il ne restait pas grand-chose. Le FBI recevait donc mes lettres, mais heureusement *Spartacist* aussi. Au bureau national de *Spartacist,* mes lettres en ont intéressé certains.

Mon séjour à Paris

J'ai ensuite loué une chambre de bonne, une mansarde, parce qu'on ne peut pas rester pendant des années chez des gens qui vous offrent l'hospitalité. J'ai alors partagé cette toute petite chambre avec une jeune camarade, Carole. Avec les toilettes dans le couloir, comme j'en avais eu à New York des années auparavant. Je ne me souviens pas d'où c'était : à l'époque me situer dans Paris était un peu flou. Ensuite j'ai déménagé pour habiter ailleurs. La disposition de l'appartement m'avait intriguée, il y avait une sorte de bloc central où se trouvaient les toilettes et les placards, puis les chambres et la cuisine autour, sur les côtés.

J'étais relativement active. J'avais des discussions presque tous les jours, au moins trois ou quatre fois par semaine avec un camarade ou un autre, quelqu'un qui parlait un peu anglais me suivait en quelque sorte et arrangeait les choses avec moi pour les réunions ou autres.

Ah ! Les vacances

En été, j'étais en vacances et j'ai fait le tour de l'Europe en auto-stop. Contrairement aux États-Unis, les gens en France avaient un mois de vacances. Ma sœur Beatrice, qui avait quitté les États-Unis avant moi, a vécu pour un temps en Italie et ensuite en Turquie, et je lui ai rendu visite en Italie, près de Vicenza. Elle avait été enseignante aux États-Unis, et travaillait pour le gouvernement pour aller enseigner aux bébés GI, comme nous disions, sur les bases américaines à l'étranger. Durant l'été 1967, je suis allée en

Turquie en auto-stop pour également lui rendre visite. À Munich, j'ai mis une petite annonce dans une auberge de jeunesse et une fille m'a répondu. Elle s'appelait Lila ou Lula, ou quelque chose comme ça, et venait de terminer ses études à l'université de Madison, dans le Wisconsin. C'était une très belle fille qui avait quelque chose que je voyais pour la première fois : des lentilles de contact colorées. Alors si elle portait quelque chose de vert, elle mettait des lentilles de contact vertes. Je pensais que c'était stupide, mais en même temps cela m'intriguait. Nous sommes allées ensemble en Turquie en auto-stop. Ensuite, après la Turquie, ma sœur a déménagé en Angleterre.

C'était au milieu des années 1960 et les minijupes étaient à la mode. Alors, Lila et moi, nous nous disputions parce qu'elle portait des minijupes, et je lui ai dit : « Tu ne vas pas traverser l'Italie en auto-stop en ma compagnie avec ça ! » J'en savais assez long là-dessus. Alors nous avons fait de l'auto-stop et nous avons traversé l'Italie, et à Naples on nous a traitées comme des sœurs qu'on n'avait pas vues depuis longtemps. Nous avons passé quatre jours sans dépenser un centime, tout le monde nous prenait en charge pour tout, nous avons séjourné à l'université gratuitement. Il y avait cette belle jeune fille qui flirtait avec tout le monde et, quand nous ne faisions pas de l'auto-stop, elle remettait ses minijupes, qui avaient tendance à flotter autour d'elle quand elle marchait. Les États-Unis, même à l'époque, étaient un peu puritains malgré la révolte des années soixante, mais moi-même je ne me suis jamais considérée comme puritaine. Mais j'ai quand même dit : « Tu ne voyages pas comme ça avec moi. » Elle était jeune et naïve, environ vingt ou vingt-deux ans, mais elle ne savait pas gérer l'argent. En ce temps-là il fallait changer l'argent et elle ne savait pas faire ça, alors elle me faisait garder le

sien. J'étais comme une grande sœur ou une mère pour elle. En tout cas, nous avons passé du bon temps à Naples.

La Grèce

Nous avons pris le bateau à Brindisi pour la Grèce où, au printemps de cette année-là, avait eu lieu le coup d'État des colonels et nous traversions la Grèce en auto-stop, et j'avais sur moi un carnet rempli de noms et d'adresses, en particulier de contacts politiques, et je me suis brusquement rendu compte une fois là : « Bon dieu, c'est stupide, qu'est-ce que je fiche avec ce carnet ? » Cette idée d'avoir un carnet avec les noms et adresses de tout le monde, en traversant la Grèce où les colonels venaient de prendre le pouvoir et d'instaurer la dictature, quelle bêtise !

Alors nous voilà, elle et moi, faisant du stop sur l'épine dorsale de la Grèce, le long la route principale. J'ai toujours en tête des images qui me retournent littéralement, car à chaque fois qu'un convoi de l'armée approchait, il y avait des paysans sur le bas-côté de la route, menant leurs chevaux ou leurs bœufs, et ils se pétrifiaient, ils ne bougeaient absolument plus jusqu'à la fin du passage du convoi. J'ai vu ça et je me suis dit : « Ce pays traverse l'enfer. »

West Point et la Grèce

L'un des convois de l'armée s'est arrêté et nous a ordonné de monter dans la voiture, et j'ai eu vraiment peur, parce que je me suis dit : « Oh là là, cette fois on y a droit ! » J'ai cru que nous allions nous retrouver en prison, ou allez savoir quoi d'autre. Ils nous ont emmenées à la caserne voir leurs officiers supérieurs, qui parlaient un anglais irréprochable. Je me rappelle avoir demandé à l'un d'eux : « Vous parlez très bien l'anglais, où l'avez-vous appris ? – À West Point », l'académie des officiers américains. J'ai vraiment compris avec plus de clarté ce qui se passait : il était tout simplement évident à ce moment-là que le coup d'État était américain.

Deux officiers nous ont invitées à dîner. Lila / Lula était assise à l'arrière avec l'un d'entre eux et elle poussait des cris : « Oh ! Rosie, dis-lui d'arrêter », parce que, de toute évidence, il l'enlaçait ou la pelotait, ou quelque chose de ce genre, et elle était assez allumeuse en général. C'était un dîner succulent et, parce que j'avais peur, j'étais bouleversée, j'étais en colère, j'avais du mal à manger, ce qui, durant toute ma vie, n'a jamais été mon habitude.

Aux alentours de onze heures du soir ou minuit, ils nous ont amenées à une taverne, où ils ont frappé à la porte pour réveiller le patron de l'établissement, et ont sans détour commandé une chambre pour nous. Ils ont agi avec courtoisie, ils ne nous ont pas brutalisées, ils ne sont pas venus dans la chambre, rien de ce genre. Notre problème, c'était que nous n'avions pas encore changé d'argent en monnaie grecque. Nous avons payé le type de la taverne en dollars.

Nous avons poursuivi notre route le lendemain, mais c'était inquiétant. Nous sommes arrivées à Athènes et, à ce moment-là, il y avait la guerre entre la Turquie et la Grèce. Alors je ne pouvais pas communiquer avec ma sœur, qui habitait la Turquie, pour lui dire que nous arriverions avec du retard. Nous avons passé quatre jours à Athènes. J'ai dû écrire à mon frère ou lui téléphoner, aux États-Unis, pour lui demander de m'envoyer de l'argent parce que je n'en avais pas assez, et aussi pour qu'il dise à ma sœur que j'allais avoir du retard.

Nous avons contacté un professeur à Athènes qui nous a hébergées. Il y eut des tas de discussions, la politique était ce qui comptait le plus pour tout le monde, alors beaucoup de discussions sur beaucoup de sujets. Finalement, nous nous en sommes sorties à Athènes, moi avec mon carnet, et par chance nous n'avons été ni fouillées, ni arrêtées, ni quoi que ce soit d'autre.



Avec ma sœur Bea et mon amie Jacquot, en France, dans les années 1980.

L'Espagne

Jacquot, une amie et camarade de Voix ouvrière, m'a proposé de faire un voyage avec elle dans une partie de l'Espagne. Elle parlait l'espagnol aussi bien que le français, l'anglais, le grec et l'arabe. Elle avait été élevée en Égypte et, quand elle est venue en France, elle s'était présentée à un entretien d'embauche où il fallait parler anglais. Elle a passé le test brillamment. Quand l'examinateur lui a demandé si elle avait appris l'anglais en vivant en Angleterre, elle a répondu : « Non, c'est l'Angleterre qui a habité dans mon pays. »

Nous sommes descendues dans sa deux-chevaux, une vieille Citroën qui n'arrêtait pas de tomber en panne. Mais dans chaque village où nous passions, tous les hommes du village voulaient essayer de la réparer. Alors nous avions beaucoup de réceptions chaleureuses, des tas de discussions et nous mangions des tapas dans les bars. Et, bien sûr, nous visitions les monuments et les musées. Malheureusement, je ne comprenais pas un mot d'espagnol. Mais au

musée du Prado, à Madrid, je me suis rendu compte que je comprenais en partie ce qui se disait dans une autre salle. Je suis allée voir ce qu'il y avait là. Il y avait un groupe de Mexicains avec un guide mexicain, et je comprenais un peu l'espagnol mexicain, à cause des années où j'avais vécu à Los Angeles.

L'Europe était très différente

Le tour de l'Allemagne et de la Scandinavie en auto-stop, je crois que c'était pendant l'été 1966 ou 1967. Je l'ai fait toute seule et j'ai eu beaucoup, beaucoup de discussions avec beaucoup, beaucoup de gens. C'était assez extraordinaire, même avec les problèmes de langage, avec cinq mots par-ci et trois mots par-là, et beaucoup de gens parlaient anglais, en particulier parmi la population étudiante.

En Europe, quand j'allais dans les auberges de jeunesse, les discussions portaient souvent sur le socialisme, les idées du socialisme parce que 1968 n'avait pas encore eu lieu, alors les gens étaient toujours un peu confinés dans les anciennes façons de penser. Ce n'était pas de ce point de vue comme aux États-Unis. Quand j'ai fait le tour de la Scandinavie en auto-stop, l'auberge de jeunesse de Stockholm se trouvait sur un bateau dans le port. Ils fermaient la barrière assez tôt, à huit ou dix heures du soir, alors il y avait tous ces gamins, âgés de vingt ans ou moins, qui jouaient de la guitare, chantaient, jouaient aux cartes, parlaient toute la soirée parce que nous étions coincés là, nous ne pouvions pas descendre en ville. Je me souviens d'avoir discuté avec un jeune gars et nous avions un grand débat politique, presque enflammé, et il s'est arrêté un moment et a dit : « On dirait que tu ne vas plus à l'école », il voulait dire université, « quel âge as-tu, au fait ? » Et je crois que j'avais trente et un ou trente-deux ans, mais je ne pouvais pas le dire à ce gamin de dix-neuf ans, alors j'ai supprimé quelques années et dit que

j'en avais vingt-six, et sa petite bouche est restée ouverte et il a dit : « Et tu continues à faire de l'auto-stop ? » Je me souviens de ça, parce que c'était si saugrenu. Ainsi on pouvait avoir, et j'en ai eu, des discussions de nature politique ou de nature sociale, en permanence, avec presque tout le monde.

De vraies vacances, pour la première fois

C'est ainsi que je passais mes étés parce que, vous savez, c'était un mois complet de vacances et je n'avais jamais fait pareille expérience auparavant. Et je pouvais faire toutes sortes de choses, aller en toutes sortes d'endroits, particulièrement en auto-stop. Beaucoup d'expériences m'ont ouvert les yeux. Il y a une chose dont je me suis rendu compte l'été où je suis allée en Scandinavie : dans mon esprit, la Scandinavie était pratiquement comme un seul et même pays. Bien sûr, il y avait la Suède, le Danemark et la Norvège, mais d'une certaine façon tout ça, c'était la Scandinavie. Et je ne m'en rendais pas compte auparavant mais, quand je me suis rendue dans ces pays, j'ai vu que les gens étaient très différents, leur aspect même était différent, les visages étaient différents, leur façon de s'habiller, de se comporter, tout était très, très différent d'un pays à l'autre. Et je me rappelle avoir lu quelque chose, des années après, sur la Norvège et je me suis rendu compte que la Norvège avait pratiquement été une colonie de la Suède, ce que j'ignorais à l'époque parce que je n'avais jamais étudié l'histoire de la Scandinavie avant d'aller là-bas. En fait, en Norvège, les gens ressemblaient beaucoup aux habitants des Appalaches aux États-Unis, avec des pommettes hautes et très proéminentes ainsi que le front et les os du visage. Mais les Appalaches avaient davantage de gens venant d'Écosse que de Scandinavie, je l'ai toujours pensé et c'est peut-être toujours le cas, mais leurs pommettes étaient prononcées et leur front était proéminent, ce qui leur conférait une

physionomie différente de celle des Irlandais, par exemple. Dans mon esprit, les Appalachiens ont un visage anguleux, avec de hautes pommettes. Peut-être que cette image dans mon esprit provient de lectures. Je n'en suis pas sûre, je n'ai jamais vécu dans les Appalaches, je n'ai fait qu'y passer. Peut-être que cette image vient des années 1930, quand tout le monde était pauvre, et que les gens des Appalaches étaient les plus pauvres de tous.

Même sous une pluie battante

La Suède avait davantage de gens de couleurs différentes, à Stockholm sûrement. Je ne suis pas allée dans la partie la plus au nord de ces différents pays, mais j'étais dans les villes principales. Les Danois parlaient davantage anglais que tous les autres et étaient beaucoup plus ouverts, beaucoup plus semblables aux gens des États-Unis. S'ils vous voyaient avec une carte, ils venaient pour demander si vous aviez besoin d'aide. J'étais là-bas avec des étudiants français et nous allions quelque part en voiture sous une pluie diluvienne, si drue qu'on pouvait à peine voir à travers la vitre, même avec les essuie-glaces, et nous étions visiblement perdus. Nous avions une sorte de carte et nous ne voyions pas où nous allions, nous n'arrivions pas à suivre la carte. Il y avait un homme qui descendait la rue près de nous, entièrement couvert par un épais imperméable plastifié comme en ont les pêcheurs, et son chien était entièrement recouvert d'un imperméable. J'étais la seule à parler anglais vraiment couramment, alors nous avons baissé la vitre et je lui ai demandé où se trouvait un certain lieu et il a dit : « Oh ! suivez-moi et je vous y amène. » Alors nous avons roulé à la vitesse où il marchait avec son chien et il nous a amenés là. Je suis sûre que ce n'était pas son chemin, mais des anecdotes de ce genre au cours d'un voyage sont des faits marquants.



Ma sœur Beatrice («Bea») et ma mère.

De retour aux États-Unis

(1968-1969)

Au début de 1968, j'ai reçu une lettre de quelqu'un de la Spartacist League me disant qu'il fallait que je revienne pour me défendre parce que Robertson répandait toutes sortes de propos calomnieux à mon sujet. Alors en février 1968, je suis rentrée en hâte pour me confronter à Robertson ! Je ne me rappelle même plus quelles étaient les calomnies, mais je me souviens d'avoir passé beaucoup de temps à rédiger un document pour les militants de Spartacist à New York et en Californie, expliquant ce que j'avais appris et ce qu'il était important de leur transmettre à propos de mon voyage en France. J'étais toujours spartaciste, bien que mon but en revenant aux États-Unis fût de faire des bulletins d'entreprise, et ce fut l'un des grands combats que j'ai menés dans l'organisation Spartacist.

Me voilà aux États-Unis

Quand je suis revenue aux États-Unis, Robertson avait prévenu le groupe que je rentrais et a demandé si quelqu'un voulait me recevoir, c'est-à-dire avait un endroit pour m'héberger. Et Judy, qui était déjà curieuse parce que Robertson me calomniait, a dit qu'elle le ferait. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvées au sixième étage sans ascenseur dans le Lower East Side, moi et ma valise que j'ai portée sur mon dos. J'étais assez forte à ce moment-là et j'avais toujours l'habitude de me débrouiller toute seule, alors je n'ai pas eu de problème avec cet appartement.

Et bien sûr il y avait la lutte interne dans la Spartacist League pour me défendre contre les calomnies et pour faire des bulletins d'entreprise, parce que Robertson considérait que ce n'était pas du travail politique. Par certains aspects, cela me rappelait les conflits au sein du SWP dix ans auparavant. Pendant plusieurs mois, nous avions des polémiques au sein de la Spartacist League, et puis nous avons été exclus de façon fragmentée, une personne ici, une autre là, des gens partaient, c'était une situation confuse. Nous avons tous fini par être exclus ou par nous en aller, quoi qu'il en soit. Je ne me souviens pas si ce fut l'une ou l'autre issue, parce que dans ma tête j'en avais fini avec Spartacist. Robertson avait espéré sans doute que je recrute Voix ouvrière pour le groupe Spartacist, et il se rendait compte que c'était le contraire.

Nos premiers bulletins à New York

Il y avait un ami au sein du mouvement qui appréciait aussi l'idée de bulletins d'entreprise. Il connaissait un gars qui travaillait dans un hôpital à Manhattan. Je ne crois pas qu'il était communiste ou trotskyste, mais il était prêt à faire un bulletin. Nous en avons donc commencé un avec lui, ce qui fut pour nous une expérience toute nouvelle, parce que cela semble évident et cela paraît relativement simple, mais ça ne l'était pas du tout ! Premièrement, nous ne savions pas comment faire et aussi, le gros problème, c'était que nous ne savions pas toujours comment vérifier les informations. Nous avons aussi commencé un bulletin dans le secteur du vêtement. Aucun d'entre eux n'a duré longtemps.

Pour moi, les bulletins d'entreprise étaient le symbole de l'importance de ce que j'avais appris en France, parce que c'était un contact direct avec les travailleurs, et un certain nombre de camarades ont été d'accord avec moi : deux qui

travaillaient au bureau, un que j'avais récemment recruté, et trois de la côte Ouest.

Un pied dedans...

Quelques-uns parmi nous qui étaient favorables à faire des bulletins d'entreprise étaient toujours membres de Spartacist. Robertson attribuait des tâches à effectuer au bureau national. Et nous étions tous employés à plein temps et nous faisions ces bulletins. Nous nous réunissions avec ceux qui n'étaient pas de Spartacist uniquement pour faire les bulletins, alors on nous a accusés de nous rencontrer « en secret » et/ou « de ne pas effectuer nos tâches ». Alors certains d'entre nous ont été exclus pour l'une ou l'autre raison.

... un pied dehors

Nous nous sommes retrouvés de plus en plus nombreux à l'extérieur de Spartacist – sept ou huit d'entre nous. Nous avons décidé d'étudier sérieusement le marxisme. Et nous avions un peu plus de temps libre. Alors nous avons choisi l'*Anti-Dühring* et *l'Origine de la famille* d'Engels. Une bonne partie était au-dessus de nos capacités, mais nous pensions qu'il nous fallait acquérir la base philosophique.

De l'aide pour les études approfondies et pour les bulletins

Quelqu'un que j'avais connu en France m'a rendu visite à New York, et j'étais vraiment contente de pouvoir discuter de ces livres que nous étudiions. Nous avons lu et étudié *Matérialisme et empiriocriticisme* de Lénine. Je ne me rappelle pas ce que j'en ai tiré, parce que c'était beaucoup trop difficile pour moi. Et je n'avais pas la formation pour traiter ce sujet. C'était sans doute un choix prétentieux. Je ne sais pas qui avait choisi ce livre, même si de toute évidence j'avais dû participer à ce choix, car j'étais le leader

symbolique du groupe, étant revenue de France et ayant appris tous ces trucs pendant l'année et demie où j'y avais séjourné. Mais je n'étais jamais méthodique dans mon éducation, j'étais autodidacte. Périodiquement je lisais ceci, ou je lisais quelque chose d'opposé, rien n'était très bien organisé dans ma tête, sauf le fait que je savais qu'il fallait que nous agissions au sein de la classe ouvrière.

Le « mouvement »

Dans les années soixante, tout le monde était dans le « mouvement », tout le monde était radical, tout le monde était de gauche, on rencontrait rarement quelqu'un qui ne l'était pas et tout le monde était pour le mouvement des droits civiques, et tout le monde était contre la guerre. Il y avait une multitude de petites organisations. Mais la majorité des gens étaient « dans le mouvement ».

Ce n'est pas comme en France, où les gens adhèrent à telle ou telle organisation. Même pendant 68, ils avaient des organisations spécifiques, et on pouvait faire la différence entre ces organisations. Mais ce n'était pas vrai aux États-Unis, c'était un mouvement général et les gens que vous connaissiez qui étaient dans le mouvement étaient très réticents à s'aligner avec une organisation spécifique. On pouvait avoir des centaines de milliers de personnes dans une manifestation, mais il n'y avait pas de bannières d'une organisation particulière, ou bien c'était rare. Les gens pouvaient venir à une manifestation contre la guerre du Vietnam ou pour les droits civiques à l'appel d'une certaine organisation, mais c'était tellement du bouche-à-oreille que quelqu'un pouvait venir manifester sans savoir nécessairement quelles étaient les organisations présentes. On savait quels leaders étaient présents, parce que beaucoup d'entre eux étaient reconnaissables, mais quand on a des centaines

de milliers de personnes, on ne voit même pas qui sont les leaders. Tout le monde distribuait ses tracts, ses journaux.

Les manifestations pour les droits civiques avaient un caractère différent. Elles étaient pour la plupart organisées par les églises noires et cela a presque toujours été le cas, avant et après les années 1960. Les églises noires sont très puissantes dans la communauté noire, en ce sens que les gens les suivaient, et qu'ils appartenaient à une église particulière, parmi toutes les confessions protestantes.

Il y avait beaucoup de ce qu'ils appelaient des églises « de devanture » : un pasteur et ses disciples louaient un magasin désaffecté, mettaient une enseigne devant, l'église de ceci-et-cela, et il y en avait autant que de bars dans la plupart des villes. Il y avait aussi les églises officielles qui étaient vraiment dans un édifice religieux, bien qu'elles aient probablement été moins nombreuses. Elles avaient une influence majeure et la communauté noire était et est toujours composée de croyants et de pratiquants, de femmes et d'hommes qui participaient à beaucoup d'activités religieuses. Pas seulement aller à la messe le dimanche. L'église avait autant une fonction sociale qu'une fonction religieuse.

Manhattan n'avait pas autant de ségrégation que d'autres villes, mais était quand même organisé en fonction de la couleur, des moyens économiques et de diverses autres sortes de ségrégation. La couleur engendrait une forte ségrégation. New York avait aussi une communauté portoricaine, que j'ai bien connue parce que j'ai été élevée dans un milieu portoricain et noir lorsque j'étais gamine à New York. Et il y a aussi une communauté haïtienne, une jamaïcaine, et bien d'autres encore.

Direction Detroit

(1969-1970)

Puis nous avons décidé, sous ma pression, de quitter New York. New York, au point de vue composition du monde du travail, est très spéciale ; il y avait beaucoup de travailleurs du secteur de la confection, mais dans de petits ateliers et on les voyait surtout dans la rue transportant des vêtements d'un endroit à un autre. Il y avait des hôpitaux, des choses de ce genre, mais pas d'usines : elles étaient dans le New Jersey, qui se trouvait à deux ou trois heures de route, ou sur Long Island. Alors je faisais pression pour que nous nous déplacions vers le Midwest, et je crois que nous avions en quelque sorte le choix entre Chicago et Detroit, plus ou moins les villes du Midwest où était basée la grande industrie.

Mon frère Simon habitait à Detroit ou dans les environs et travaillait pour l'UAW [8], alors il me semblait logique que nous allions là-bas, d'autant qu'il était d'accord pour donner un coup de main ; c'est-à-dire qu'il pouvait nous trouver du boulot dans n'importe quelle usine de notre choix. Nous sommes partis pour Detroit en 1969. Quelques-uns d'entre nous, y compris moi, sommes partis à l'avance pour trouver un endroit où loger. Judy, qui avait un bon travail à New York, est restée pour subir un examen médical complet, parce qu'elle n'en avait jamais fait de toute sa vie, et est venue plus tard à Detroit. Shirley, que j'avais rencontrée au départ dans une imprimerie, et recrutée pour Spartacist,

8 UAW : United Automobile Workers, syndicat des ouvriers de l'automobile.

est restée à New York parce qu'elle avait un bon travail avec un des syndicats. En fait, elle y est restée et n'est pas venue du tout à Detroit.

J'ai loué une grande et vieille maison sur Gratiot Avenue à Detroit, qui est maintenant une zone presque entièrement en ruines. Quand j'ai loué cet endroit, le propriétaire a dit : « La chaudière est au sous-sol », ce qui m'a paru logique parce que c'était une vieille et grande maison. Ce que je n'avais pas réalisé, c'est que le chauffage fonctionnait avec une chaudière à charbon et qu'il fallait commander du charbon et descendre à cinq heures du matin, remplir la chaudière avec le charbon et l'allumer, si on voulait avoir du chauffage. Je n'avais jamais été confrontée à ça auparavant. Alors cet endroit n'a pas duré très longtemps pour nous, parce que les hivers à Detroit sont plutôt rudes.

Nous avons tous remarqué qu'à presque chaque coin de rue à Detroit, on pouvait voir des gamins de douze ans distribuant de la drogue sous une forme ou une autre et ramassant de l'argent. Le trafic de drogue était très courant ; tout le monde pouvait le voir et les flics étaient au coin opposé de la rue et n'y prêtaient aucune attention. C'était très, très évident pour nous tous et nous en avons parlé parce que c'était vraiment choquant. Choquant n'est pas un mot assez fort.

Je crois que nous étions sept et nous avons décidé que nous prendrions tous un boulot dans une usine et mon frère nous aida pour cela. Nous décidions dans quelle usine nous voulions aller, et il envoyait une lettre ou quelque chose de semblable et nous étions embauchés sur-le-champ. Nous n'avons eu aucun problème, mais à ce moment-là, dans les années soixante, c'était cependant assez facile de trouver un emploi. Nous travaillions avec des horaires aberrants ; très souvent, selon l'usine, nous travaillions peut-être dix heures par jour, six jours par semaine. Ensuite nous avons

tous démarré des bulletins. Cela n'a pas non plus duré longtemps. Je me rappelle que nous passions la moitié de la nuit à rédiger le bulletin et à le polycopier, puis nous allions dans l'usine d'un autre pour le distribuer, pour ensuite aller travailler dans notre propre usine. C'était insensé mais tout le monde était très actif en cette période-là. Il y avait des manifestations, il y avait des luttes, il se passait des choses presque tous les jours.

Dans le bar du coin

Je me rappelle un incident : nous étions assis dans un bar et deux gars ont commencé à se battre, alors je me suis levée, les ai empoignés et les ai fait s'arrêter. Tout le monde était surpris.

Une autre fois, nous venions de discuter qu'il nous fallait des pseudonymes, pas seulement des noms de plume. Nous étions assis dans le bar, parlant avec une femme, et elle s'est présentée comme Helen et puis elle a dit : « Je n'utilise pas mon nom ici. Ici, on m'appelle Tracy parce que ma famille ne doit pas savoir que je viens ici. » Ça nous a fait rire.

À Detroit : au début nous perdons des gens

Nous avons finalement recruté de nouveaux camarades, mais pas tout de suite. En fait, nous avons tout d'abord perdu des gens. Pendant une période, nous étions seulement quatre à avoir un bulletin, les uns distribuant les bulletins des autres. C'était vraiment insensé, mais c'est comme si nous étions dépassés par les événements. Il y avait tant d'activités, sur tant de fronts à la fois, et à tant de différents niveaux que je ne pense pas avoir jamais réfléchi à un but ou une fin précise, les choses se développaient d'elles-mêmes. S'il y avait quelqu'un de disponible, il trouvait du travail dans une usine et il devait faire un bulletin, et c'était notre point de départ. Nous ne réfléchissions pas à comment il fallait faire cela, quelle technique devions-nous employer, cela était-il

possible ? Tout était possible. Nous avons beaucoup essayé de recruter, mais nous n'avons pas recruté beaucoup dans l'immédiat. Notre objectif était de recruter des gens dans les usines. Et ce n'était pas tâche facile.

Nous n'étions pas tous seuls comme militants dans ces entreprises. Il y avait le DRUM (Dodge Revolutionary Union Movement)[9]. Des organisations similaires dans d'autres usines existaient, par exemple chez Eldon, ça s'appelait ELRUM. Un de leurs principaux militants, General Baker, est décédé en 2014. Et des groupes maoïstes. Ainsi que d'autres gauchistes, du SWP ou du PC, mais nous étions les seuls à faire des bulletins réguliers.

Nous avions pour la plupart la trentaine et étions très dynamiques, très actifs, mais il était difficile de recruter parce que, tout d'abord, nous ne savions pas bien ce que nous faisions, mais aussi parce que nous recrutions des gens pour préparer une révolution et qu'ils pensaient être en train d'en vivre une. Construire un parti, d'accord, mais les partis, ce n'était pas leur fort. Nous avons eu du mal à savoir quoi faire, mais nous avons quand même recruté sur la base du bulletin, parce que les gens aimaient ça et qu'il était facile de recruter là-dessus. C'était quelque chose d'immédiat et de concret, et non des projets pour un futur abstrait. Le futur abstrait n'avait aucun éclat pour eux.

Vers 1970, nous avions gagné quelques personnes à Baltimore. Elles faisaient toutes partie du mouvement. Ils avaient leur propre bulletin qui s'appelait *Wildcat Women*[10].

Parfois aussi, des camarades de France nous rendaient visite, ce qui était bon pour nous, car ils avaient plus d'expérience que nous, alors nous saisissions l'occasion pour avoir de bonnes discussions avec eux.

9 DRUM : Mouvement révolutionnaire syndical de l'usine Dodge, animé par des militants noirs.

10 Wildcat (strike) : grève sauvage.

The Spark

(Detroit, 1971-1974)

Les bulletins qui ont été distribués entre 1969 et 1971 n'avaient pas de nom particulier, ils portaient juste le nom de l'usine. Nous avons fondé Spark (étincelle, ou iskra), parce qu'il nous fallait unifier les bulletins, et notre document fondateur a établi clairement que nous étions trotskystes. Alors je pense que l'idée de constituer une organisation pour tout le monde était un processus d'unification. C'est ainsi que nous avons trouvé le nom de Spark : une étincelle peut mettre le feu à la plaine.

Nous sommes officiellement devenus Spark en 1971, avec ceux de Baltimore, qui avaient été des militants de différents mouvements ou membres d'un groupe capitaliste d'État. Nous avions notre plateforme fondatrice, nous avons commencé le journal qui porte le même nom.

Et puis les bulletins sont devenus *Spark*. Pour les gens qui ne faisaient pas partie de notre groupe originel, ils se fichaient pas mal de savoir si c'était trotskyste ou pas trotskyste. Nous n'avions pas de programme de formation pour eux, nous n'avions pas une liste de livres à leur faire lire. Quand j'y repense, tout ça était insensé, mais nous sommes parvenus à avoir une organisation. Nous avons aussi commencé le journal à ce moment-là. Quand le groupe a commencé, il y avait six personnes à Detroit. J'ai considéré le groupe comme étant de la même tendance que Lutte ouvrière, même si cela a pris du temps pour qu'on voie que cette tendance était différente de tous les autres qui



NEEDLEing POINTS

December 9, 1971 Address: Points, P.O.Box 562-A, Detroit 48232 No. 33

Dec. 12th is a Holiday.

Aren't we lucky -- we have the day off with pay.

Of course, it's a little stupid because we almost always have SUNDAY off. And December 12th is a Sunday. So it isn't really a holiday...It's an extra day's pay. And we certainly need an extra day's pay -- in fact, we need one each week! So hurrah for the extra day's pay.

But some of us really need a day off from this place (we could use an extra one of those each week, too.) We should be able to have a choice.

Those who want the extra day's pay should have it, and those who want the day off should have that. And they could choose the day...maybe the day after Thanksgiving, or the day before Christmas Eve.

If these were choices, many workers might want the day off. Then the company would scream that they couldn't get production out. That's true, they could not get FULL production out. But they could run one or two lines.

When the company wants to switch us around because of absenteeism or inventory, they just go right ahead and do it. So they can organize production and re-organize it...when THEY want to.

"So then she says to me, 'But I never go out with anything lower than a foreman,' and I says to her, 'Alice, there ISN'T anything lower than a foreman!'"

THE SPARK

THE PRISON SYSTEM: WHAT IS IT FOR?

Meany The Militant?

ON SALE TOMORROW !!

Be sure and get yours...

Cheers for Our Side!

Big corporations usually try to convince "their" workers that they're all part of the company team. But most workers don't go along with that foolishness.

At the General Motors assembly plant in Fremont California, management has a big push on to improve quality. Which means suspensions are being handed out on a wholesale basis for Poor Workmanship and Absenteeism.

But that's not all. Each day the P.A. system announces the "quality score" for the day before.

When the score is high, loud "boo's" are heard throughout the plant. But when the score is low, meaning the work was poor quality, cheering fills the plant!

Seems like the Fremont workers just don't feel like part of the G.M. team.

Needleing points
(9 décembre 1971). C'était un bulletin que nous publiions à Chrysler, où j'ai travaillé au début des années 1970.



NEEDLEing POINTS

February 3, 1972 Address: POINTS, Box 562-A, Detroit, Mich. 48232 No. 36

Our Fighting Leaders

Speaking about the projected move to the Old Long Building, Local 212 President Hank Ghant, declared his intention to "fight" for Vernor North--fight to keep us part of local 212.

The Local Leadership has never fought for us before. They count on the Plant Committee to keep everything quiet--not by solving our problems with management, but by threatening US.

When that doesn't work, they've let us have a couple of Unit Meetings over the past few years. But none of the problems get dealt with.

So now they are going to fight for us to remain in Local 212. And this is one fight they'll probably take on--they don't want to lose all that dues money and all those votes.

Chrysler's PEP Program

We'll have to keep our eyes open for Chrysler's PEP program. At this moment, PEP stands for "People Elimination Program." Chrysler calls it "consolidation"--combining three cut and new plants into one. Jobs from the three plants are being done here at Vernor, but with fewer people than were doing them before. (40 more people were laid off last week.)

We're going to find that Chrysler's PEP also means "production Expansion Program" when they start PEPing us up for speed-up.

"I'M EXPERIMENTING WITH A NEW PRODUCTION METHOD"

THE SPARK

Want Out of Vietnam? Just Pack Up and GO!

ON SALE NEXT WEEK

PHONE STRIKE SOLID

What About Our Grievances?

There's talk about taking a strike vote at 8 Mile and Outer Drive. It seems there's a lot of unsettled grievances at both those plants. This information undoubtedly comes as a shock to most everyone at Vernor--it's so hard to get even one grievance filed around here!

Needleing points,
3 février 1972.

se disaient trotskystes. Je pense que certains l'ont compris mieux que d'autres.

Document de base

Nous avons demandé à tout le monde de signer notre document de base qui affirmait que nous étions trotskystes. La personne de référence à Baltimore a dit quelque chose du genre : « Ouais, pourquoi pas, quelle différence ça fait ? » Ils ne voyaient pas pourquoi il était important de s'appeler trotskystes. Le groupe de Baltimore avait créé *Wildcat Women* dans les années soixante, qui était semblable à nos bulletins, qui avait rapport avec le mouvement féministe et les droits des femmes, d'où son nom, même si bien sûr il n'était pas opposé à ce que les hommes y participent. C'était du féminisme au sens large du terme.

Le journal

Faire sortir le journal était pour nous très difficile. Seuls un ou deux parmi nous avaient une certaine expérience de la rédaction. Je crois que c'étaient les seuls du groupe à être allés à l'université.

Pour faire le journal, soit nous allions tous à Baltimore, soit ils venaient à Detroit pour le week-end, pour la totalité du week-end. Nous écrivions des articles et nous nous disputions presque sur chaque mot, une discussion permanente. Comme vous pouvez l'imaginer, un comité d'une demi-douzaine de personnes pour rédiger un article n'est pas chose facile. Certains venaient en s'étant un peu préparés avec quelque chose d'écrit, et nous corrigions collectivement. Je n'étais pas fichue d'écrire correctement, ma syntaxe était complètement fausse, et j'étais en quelque sorte le leader du groupe, ou du moins j'avais le plus d'autorité à ce moment-là, sans doute à cause de mon expérience au SWP. Nous discutions presque sur chaque détail, ce qui, avec le recul, était probablement inutile. En tout cas, nous

arrivions à faire sortir le journal ; nous l'amenions chez un imprimeur et ensuite nous le vendions. Il se vendait très bien, en général, il n'y avait jamais de problème pour le vendre.

Chaque personne faisait son propre bulletin et nous avions nos réunions, tout était fait autour d'un comité. Nous discutions de tout, qu'il s'agisse de questions de direction ou de journal, ou de bulletins ou de travail en usine. Cela pouvait être toutes sortes de choses, une sorte de méli-mélo dans la même réunion, rien n'était classé hiérarchiquement ou quelque chose de ce genre, et nous discutions de nos problèmes tout le temps. C'était très démocratique et très vivant, mais bien sûr, quand nous nous rencontrions en dehors d'une réunion, nous discutions aussi des problèmes, alors c'était aussi non démocratique ! C'était un mélange de toutes sortes de choses et nous vivions les uns sur les autres. Nous étions tout le temps ensemble, faisions toujours des choses ensemble, ce qui était sans doute trop pour certains. Le fait de travailler dans une usine, puis de faire une diffusion dans une autre usine et ensuite de critiquer tout ce qui était écrit, rien n'était délégué à un comité ou à quelqu'un d'autre, tout le monde faisait tout. Je me rends compte maintenant, après des années d'expérience, que ce n'était pas très utile, mais à ce moment-là je ne faisais que bouger, bouger, bouger.

Chrysler

J'ai commencé chez Chrysler dans ce qu'ils appelaient Cut and Sew (tailler et coudre) ; c'était l'usine qui fabriquait les revêtements en vinyle pour les sièges. À cette époque, il n'y avait pas de sièges baquets, il n'y avait qu'un élément plat d'une seule pièce, un siège arrière et un siège avant, alors c'étaient de grosses et lourdes pièces. Je ne cousais pas, bien que je sache le faire, j'étais à l'extrémité de la chaîne

d'assemblage, où les femmes lançaient ces énormes pièces sur la chaîne en face d'elles, et ensuite la chaîne se terminait et mon boulot en compagnie d'une autre personne consistait à saisir chacune de ces pièces et à les balancer derrière nous, où se trouvaient cinq piles différentes, une pour chaque modèle. Très bon pour notre dos ! Mon vieux, c'était un dur boulot.

J'ai observé quelque chose d'intéressant dans cette usine : ceux qui taillaient étaient des hommes, ils étaient très bien payés, tandis que les autres ouvriers étaient des femmes et étaient beaucoup moins bien payées. La direction a modifié le système du point de vue technologique pour réduire le nombre de tailleurs. Je suis sûre que c'est parce qu'ils étaient payés trop cher. Il y avait une pile de vinyle, haute peut-être de trois mètres ou plus, et au-dessus d'elle une plaque métallique avec des matrices de coupe qui descendaient et découpaient toute cette pile pour faire les morceaux qui finalement étaient cousus ensemble. Ainsi, vous aviez cette haute technologie – en tout cas pour moi cela semblait de la haute technologie comparé au reste de l'usine – pour découper la pile et ensuite, il y avait comme une petite chaîne d'assemblage. En face de ça, au fur et à mesure que les pièces sortaient du découpage l'une après l'autre et descendaient la chaîne, il y avait les femmes que nous appelions les « cueilleuses de coton », en majorité des femmes noires assez âgées, qui ramassaient les morceaux qui devaient être utilisés. Elles tamponnaient à la main un numéro sur les différentes pièces de vinyle pour qu'elles puissent être cousues ensemble pour faire les revêtements de siège. C'était incongru, cette machine à découper de haute technologie qui descendait doucement et découpait le vinyle de façon nette – et c'était vraiment une énorme machinerie très impressionnante – à côté des femmes qui ramassaient les morceaux non utilisables et tamponnaient

à la main un numéro au dos des pièces pour chaque modèle. Ensuite ces pièces numérotées descendaient la chaîne vers les couseuses, qui ensuite balançaient ces énormes et lourdes pièces cousues sur une autre chaîne, qui descendait là où je me trouvais avec une autre femme. La chaîne avait une forme ovale. Il y avait les hommes qui réglaient des machines. Mais la plupart des travailleurs étaient des femmes et la division entre les femmes et les hommes était claire. L'infériorité des salaires était claire aussi.

Nous avons commencé un bulletin dans l'usine : *Needling Points,* c'est-à-dire *Points d'aiguille*. Mais ce titre était à double sens, car aiguillonner quelqu'un signifie également le titiller, se moquer de lui.

Nous apportions tous des sandwiches faits à la maison pour déjeuner, parce que nous n'avions pas de cafétéria. Nous avions une demi-heure pour déjeuner, alors nous mangions à la hâte et nous allions au bar ou à la salle de billard. En hiver, nous réchauffions nos sandwiches sur le radiateur, parfois ça marchait, parfois non. Et si nous prenions du café, c'était du café à emporter pris à proximité et nous le réchauffions sur le radiateur. C'était tout à fait normal à cette époque et dans une usine de ce type.

À l'évidence, cela a pris longtemps pour que des relations s'établissent, mais je me suis liée d'amitié avec deux femmes de Cut and Sew, et nous prenions parfois notre déjeuner ensemble et nous allions à un billard non loin de là, après le travail. Je savais assez bien jouer au billard et j'y ai même de temps en temps gagné de l'argent, pas celui des deux femmes que je connaissais, mais d'autres personnes de la salle de billard. Les deux femmes étaient au courant pour le bulletin, elles me donnaient parfois des informations. La contremaîtresse était une femme blanche mais il y en avait une autre qui était noire. Les hommes qui réparaient les machines étaient généralement blancs, et les hommes qui

travaillaient sur la grosse machine à découper, bien qu'ils ne soient pas nombreux, étaient blancs, mais presque tout le monde à part ça était noir.

Steve a trouvé un boulot à l'usine Eldon Axle de Chrysler. Judy s'est retrouvée à Dodge Main.

Dodge Truck

Après la fermeture de l'usine Cut and Sew, je me suis retrouvée à l'usine de camions Dodge Truck, où je travaillais sur la chaîne d'assemblage. C'était à Warren, juste au nord de Detroit. Je devais mettre la poignée et la serrure de la porte avant de la cabine, du côté où j'étais. Je portais un immense tablier avec quelque chose comme dix-sept pièces différentes à emboîter avec précision à leur place pour former ces deux éléments, et j'avais cinquante secondes par voiture pour le faire. Là, les contremaîtres étaient en majorité blancs et il y avait beaucoup, beaucoup plus d'ouvriers blancs.

Il y eut un certain nombre d'incidents intéressants. L'un avait rapport avec la drogue, parce qu'il y avait un jeune gars dont nous savions tous plus ou moins qu'il se droguait, mais le contremaître pensait qu'il était toujours saoul, alors souvent nous le couvrions, en essayant de faire son boulot à l'avance. Les relations entre les hommes et les femmes étaient beaucoup plus difficiles à Dodge Truck, parce que bien sûr à Cut and Sew il y avait surtout des femmes. Ce dont je me souviens le plus, c'est d'avoir essayé d'établir des relations correctes avec mes collègues proches de moi. Sur la chaîne, il y avait une majorité d'hommes, quelques-uns plus jeunes et d'autres plus âgés que moi, et j'étais là, et ces gars passaient près de moi et me tapotaient les fesses et cela me mettait en colère. Une fois, un gars qui travaillait non loin de moi me tournait autour, il avait la manie de faire ça. Je tenais le pistolet à air comprimé qui me servait à serrer

les vis sur la poignée de porte, et j'ai dirigé le pistolet sur lui, en visant ses parties. Je lui ai dit : « OK ! vas-y, refais-le pour voir. » Évidemment, il a fait marche arrière, et finalement nous sommes devenus amis, nous avons même pu vraiment nous parler. Les femmes n'étaient pas du tout les bienvenues sur la chaîne, elles n'étaient pas acceptées par les hommes. Je peux le comprendre, mais à ce moment-là c'était un boulot dont j'avais besoin pour vivre et dont j'avais aussi besoin politiquement, et j'ai là aussi commencé un bulletin.

J'ai travaillé pour Dodge Truck pendant moins de deux ans. À un certain moment, je suis tombée très malade et je suis allée chez différents médecins sans trouver ce qui n'allait pas. Je ne me souviens pas si j'ai quitté l'usine ou si j'ai été mise à la porte.

Nombreuses manifestations

Il y avait plein, plein de manifestations pendant toute cette période, qui était très agitée même si ça l'était moins que dans les années 1960. Tout notre matériel politique était distribué et se vendait très facilement tout le temps, et les gens étaient très réceptifs à la discussion, même si je ne crois pas que nous sachions comment discuter avec les gens, quels points aborder, quel rythme prendre pour discuter avec les gens ou autre. Faire ce genre de travail nécessite de l'expérience et l'assistance de gens ayant de l'expérience, ce que nous n'avions pas.

L'emprunt de la Mustang

Jack et Daisy, deux camarades de Lutte ouvrière venus de France pour visiter les États-Unis, allaient à New York et ils voulaient emprunter ma voiture, une Mustang, qui était je suppose une voiture de prestige mais je l'ignorais à l'époque. C'était juste une voiture d'occasion que j'avais achetée à un prix relativement modique. Je n'achetais que des

voitures usagées. J'ai acheté au total neuf voitures. Quand une vieille voiture cessait de rouler, je la revendais à la casse et j'en achetais une autre. Il y avait une partie du moteur ou une connexion dans le moteur que je devais remplacer de temps en temps. Je leur ai dit qu'ils pouvaient emprunter ma voiture, mais qu'ils ne devaient pas la stationner à New York, même s'ils voyaient quelque chose ressemblant à un parking. À tous les coups, ce ne serait pas un vrai parking et tout serait volé pour servir de pièces détachées. Ils ne m'ont pas écoutée, et ils sont allés se garer. Les pneus ont été volés, ou au moins deux d'entre eux, et ensuite la voiture est allée à la fourrière. J'ai finalement récupéré la voiture, mais je ne sais pas combien ça leur a coûté à la fin – ils ont dû payer pour les deux pneus, le remorquage de la voiture, l'amende de la fourrière – mais cela leur a coûté dix fois plus que s'ils avaient pris un taxi pour aller où ils voulaient !

Grèves sauvages et gauchistes

Il y avait beaucoup de groupes d'extrême gauche à Detroit, des groupes trotskystes et des groupes maoïstes. Le SWP était aussi présent à Detroit, mais pas dans les usines. Nous sommes tombés sur de vieux militants, certains ex-SWP, quelques-uns du PC, probablement davantage à Dodge Main que partout ailleurs. Il y avait également des organisations noires dans les usines, DRUM avec General Baker, à l'origine à Dodge Main. Beaucoup d'ouvriers noirs étaient militants mais je n'ai jamais croisé des Black Panthers. Ils étaient rarement dans les usines à cette période, en tout cas pas à Detroit. Ils étaient présents à Baltimore.

Mais certains groupes gauchistes envoyaient des gens dans les usines, juste pour faire un travail syndical. Un des groupes maoïstes de Detroit a provoqué une grève dans une grande usine de pièces automobiles. L'usine avait été en ébullition toute l'année, et il y avait eu des grèves sauvages

dans d'autres usines. Deux des maoïstes sont allés un jour dans l'usine, l'un d'entre eux s'est enchaîné, ce qui bloquait un secteur. L'autre a fait une tournée avec un tract préparé à l'avance, qui disait qu'une grève sur le tas était en cours dans ce secteur. Les ouvriers ont fait confiance au tract, pensant que d'autres étaient déjà en action. Beaucoup ont réagi, et l'usine a fermé. Certains sont restés pour occuper d'autres secteurs. Mais la majorité est simplement partie. Cela a duré deux ou trois jours, jusqu'à ce que les flics expulsent de l'usine les quelques centaines d'occupants. Le lendemain, à toutes les portes d'entrée, elles étaient nombreuses, il y avait de petits piquets de grève. Pour briser les piquets de grève, l'UAW a fait venir près d'un millier de personnes, de l'état-major et d'autres sections locales. Des centaines d'ouvriers ont été virés ou ont subi des mises à pied. Et cela a démoralisé les ouvriers de cette usine. De notre point de vue, ce n'était pas une chose à faire. Les ouvriers n'avaient pas décidé eux-mêmes de cette grève.

Une bagarre avec les nervis de l'UAW

Steve et moi étions en train de distribuer notre bulletin de Dodge Main un matin, après cette grève, quand quelques nervis de l'UAW sont venus avec des battes de base-ball en nous menaçant et même en nous frappant. Steve a reçu un bon coup sur l'épaule. Quelqu'un que nous connaissions à l'intérieur a organisé un bon nombre d'ouvriers de la première équipe pour qu'ils restent après l'heure, jusqu'à notre retour à la prise de travail de la deuxième équipe. Il y avait des ouvriers partout, pas juste à côté de nous, mais qui jetaient un œil sur nous. Les diffusions ont continué.

Crétins de médecins

J'ai eu quelques expériences désastreuses avec certains médecins. J'ai presque frappé l'un d'entre eux et je ne l'ai jamais payé ; c'était le quatrième ou le cinquième que je

voyais. J'avais des problèmes gynécologiques. Je ne savais pas lesquels à l'époque mais il a dit : « Bon, d'accord, vous avez un fibrome, mais si vous ne restiez pas tout le temps assise à la maison à regarder la télé, ça ne ferait pas aussi mal. » Bien sûr, il ne savait pas que travaillais dans une usine, il ne l'a jamais demandé. Il ne lui est jamais venu à l'idée que je n'étais pas la petite femme au foyer qui souffre en restant assise à la maison. Une camarade à Baltimore a décrit mes symptômes au médecin qu'elle a consulté. Il a dit qu'il pensait savoir de quoi il s'agissait et que je devrais venir le voir. Alors je suis allée le voir à Baltimore, et il a diagnostiqué une endométriose, ce qui se manifeste lorsque la paroi interne de l'utérus commence à se développer à l'extérieur. Et, du fait que je travaillais et que je souffrais depuis un bon moment avec ce problème, elle s'est développée sur différents organes internes, alors c'était un vrai gâchis à l'intérieur et je souffrais et saignais beaucoup, au mauvais moment du mois entre autres. Il a dit que la chirurgie pouvait apporter un soulagement, que la douleur pouvait être réduite d'au moins 80 %. Alors je me suis retrouvée en 1974 avec une opération chirurgicale, et j'ai déménagé à Baltimore.

Baltimore

(1974-1986)

J'ai vécu à Baltimore pendant environ douze ans, de 1974 à 1986. Plus longtemps que partout ailleurs auparavant. Dès mon arrivée, j'ai loué un petit appartement en sous-sol près d'une rue principale, où passait une ligne de bus qui descendait au centre-ville. J'ai trouvé Baltimore très différent de tous les lieux où j'avais vécu auparavant. C'est une ville bien plus petite, presque provinciale, et elle se trouvait sur la ligne Mason-Dixon, la ligne qui séparait le Nord et le Sud pendant la guerre de Sécession, ce qui signifie qu'il y avait beaucoup de préjugés sudistes parmi les gens que je rencontrais, mais aussi une sorte de chaleur, d'amitié et d'ouverture que possédaient les sudistes, et pas les nordistes.

J'avais trouvé du travail en ville dans une petite imprimerie. Le deuxième ou troisième jour, j'attendais le bus et d'autres personnes qui attendaient aussi ont dit : « Oh ! vous venez d'arriver », et ont commencé une conversation sur le voisinage. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant, nulle part où j'avais vécu. L'attitude sudiste donnait plus le sentiment d'être dans un village, même si c'était beaucoup plus grand qu'un village. J'ai découvert que cela arrive beaucoup plus souvent dans le Sud.

Une fête du crabe

Les gens étaient très serviables : alors que je marchais aux alentours, j'ai vu un panneau qui indiquait « Fête du crabe, vendredi, 3 $ », etc., alors j'y suis allée voir. Je n'avais

jamais mangé de crabe auparavant. C'étaient des crabes de la baie de Chesapeake, ils sont grands comme la paume de la main. Je n'avais aucune idée de la façon de les ouvrir, et je regardais vers l'une des tables où les gens en mangeaient, et quelqu'un a demandé si j'avais besoin d'aide et m'a montré comment les ouvrir. Les gens étaient très ouverts et amicaux.

J'ai trouvé du boulot pratiquement tout de suite, dans une imprimerie et, tout le temps où j'ai vécu à Baltimore, j'ai travaillé dans des imprimeries. Dans ma tête, j'y suis restée onze ans, mais les dates montrent que c'est douze.

Une situation difficile

D'abord, je me remettais de mon opération : j'avais dû subir une hystérectomie totale parce que l'endométriose avait non seulement recouvert l'utérus mais aussi toutes sortes d'autres organes. Alors c'était quasiment la pagaille et je ne récupère pas très vite, si bien que cela m'a pris du temps pour être réellement sur pied pendant que je travaillais.

Baltimore, c'était difficile pour moi parce que ce n'était pas mon groupe. Je n'avais pas de passé commun avec eux. J'étais en quelque sorte parachutée dans cette ville. Leur loyauté n'était pas envers un programme, mais envers un projet, le mouvement.

Le trotskysme, sa loyauté envers la classe ouvrière, son histoire, ses méthodes, sa préparation pour la période future, c'est ce qu'il fallait développer. Tout ce que je pouvais faire, c'était de montrer que cela existait. Et tout ce que je pouvais faire, c'était de le montrer à travers mon existence et ma détermination, et pas en prêchant et en donnant des leçons.

Des amis

Je travaillais avec Jeanne dans une imprimerie. Nous nous sommes rencontrées dans quelque réunion féministe.

Nous sommes restées amies depuis lors. Elle ne cotise plus, elle était sympathisante, en quelque sorte. Je ne savais pas trop comment dépasser ce genre de discussion, mais je me suis fait des amis, et je les ai gardés en tant qu'amis ; il peut leur arriver de donner un peu d'argent de temps à autre, ils font à peine partie de notre entourage, mais bien sûr ils sont maintenant à la retraite. J'ai connu Rolande parce que j'ai entendu son accent français, et nous sommes devenues amies. Un jour, je descendais la rue en marchant avec Rex, le gars que je fréquentais, nous avons rencontré son frère et Susan qui marchaient en sens inverse, et nous avons parlé tous ensemble. Susan et moi sommes restées amies, mais pas avec les deux frères.

Nos bulletins à Baltimore

L'activité politique du groupe était consacrée en grande partie à nos bulletins d'entreprise : nous avions un bulletin à Bethlehem Steel, qui était une énorme usine à ce moment-là, même si elle commençait à se réduire. Pendant et après la guerre, il y avait douze mille ouvriers ou plus. Le nombre d'ouvriers n'a cessé de diminuer au fil du temps.

Nous avions aussi des bulletins à Solo Cup où on fabriquait des gobelets en plastique, et à l'usine de confection où l'on fabriquait les imperméables London Fog ; quand ils ont délocalisé, nous avons arrêté les bulletins. Mais alors nous avons pu en démarrer un au State Office Buildings[11].

L'OSHA [12]

Durant la première année, j'étais un peu hors du coup, essayant de m'installer et de guérir de mon opération, et de travailler.

11 Siège des bureaux de l'État du Maryland.

12 Occupation Safety and Health Administration, administration chargée de la santé et de la sécurité au travail.

Dans les imprimeries où je travaillais, je faisais partie d'une équipe où nous appliquions les négatifs sur la plaque de métal, nous insolions la plaque puis nous la plongions dans un bac d'acide qui brûlait le reste de métal, et ensuite on l'amenait à l'atelier où on imprimait. Nous avions des grandes et des petites presses. Et j'étais dans ce service-là chez Garamond. Dans le secteur où j'étais, il y avait une grande pièce avec de grandes fenêtres d'un côté, les portes de chaque côté des fenêtres et presque tout le monde dans ce secteur avait tout le temps mal à la gorge. Nous pensions que c'était probablement dû aux bacs d'acide, alors nous avons appelé l'OSHA, qui est l'inspection de la santé sur les lieux de travail. Ils sont venus prendre un échantillon dans le bac d'acide et quelques mois plus tard ils sont revenus dire qu'il n'y avait là rien de nocif, même si nous avions tous un mal de gorge en permanence. C'est peut-être la cause des problèmes de bronches que j'ai aujourd'hui, mais ils sont aussi en partie dus au fait que je fumais à l'époque, même si ce n'était pas de façon intense.

Je fais connaissance avec Baltimore

La situation politique était différente de celle que j'avais rencontrée auparavant, mais j'attribuais cela à la taille de la ville, qui avait des traditions complètement différentes. Par certains côtés c'était une ville plus petite-bourgeoise que Detroit, qui avait été créée en tant que ville industrielle, et est presque exclusivement ouvrière, ou l'était à coup sûr à l'époque, tandis que Baltimore est presque à la périphérie de Washington, à une heure de distance. Ce n'est pas une cité-dortoir, elle a sa propre communauté, sa propre histoire, ses propres usines, mais le sentiment dominant c'est que cet endroit est davantage petit-bourgeois. Baltimore était une ville de mixité, il y avait des logements publics essentiellement occupés par des Noirs. La grande université

et l'hôpital, Johns Hopkins, sont situés en plein milieu du ghetto noir. Par exemple, pas loin de là où j'habitais, il y avait un grand parc où les gens jouaient au golf. Pour la première fois de ma vie j'ai vu un parcours de golf, et il y avait des Noirs et des Blancs, des hommes surtout, qui jouaient au golf. Dans mon esprit, le golf était un genre de sport élitiste et j'étais très surprise de voir ça. Non loin de Baltimore, le long de la côte, il y avait les anciennes plantations. Ils ont failli en faire un musée à ciel ouvert, avec les plantations, les quartiers des esclaves et tout ce genre de choses. L'histoire de l'esclavage était tangible là, elle était prise en compte. À Detroit, ce qui était pris en compte, c'est que les Noirs étaient venus du Sud lorsque les emplois industriels se sont ouverts.

Beaucoup de batailles de la guerre de Sécession ont eu lieu à Baltimore. Fort Henry est un grand monument aujourd'hui. Il y a beaucoup de monuments et beaucoup de vestiges historiques de la Guerre civile dans Baltimore et ses environs.

Il y avait beaucoup de Noirs à Baltimore. Ils vivaient dans des ghettos, comme c'était le cas presque partout ailleurs. J'habitais dans un quartier mélangé, d'où on pouvait aller à pied à l'université d'un côté, et au ghetto noir de l'autre. De façon générale, j'ai toujours habité dans un quartier mixte, entre la classe moyenne et la classe ouvrière. Cela pourrait venir de mon enfance, parce que ma mère refusait de vivre dans un ghetto juif. Si vous habitez dans un quartier mélangé, vous êtes moins vulnérable. J'ai presque toujours eu une voiture, parce que bien sûr aux États-Unis il faut avoir une voiture, même si je n'en avais pas lorsque je me suis installée à Baltimore.

Nous avions des réunions régulières avec le groupe de Detroit. Pas tous les week-ends, mais un week-end sur deux, un contact régulier.

Il n'y avait pas beaucoup d'agitation politique, de grèves et autres. Je travaillais dans de petites imprimeries qui n'étaient pas syndicalisées. Même au début des années 1960 quand j'étais à San Francisco dans une plus grande imprimerie, il n'y avait pas non plus de syndicat. La tradition de la syndicalisation existait dans les grandes sociétés d'imprimerie – grands journaux, quotidiens réguliers, livres, etc., les grandes usines – et elles étaient très élitistes, là il n'y avait pas de femmes ni de Noirs. Tout cela a probablement changé maintenant.

Un échange de militants

Les camarades m'ont demandé d'aller à San Francisco dans le cadre d'un échange, pour militer avec Socialist Action. C'était vers 1985. Ce groupe s'est formé à partir du SWP, quand on leur a dit qu'on allait les mettre dans un groupe séparé, du genre « amis du SWP », parce qu'ils n'étaient plus actifs. (Ma version raccourcie de leur situation.)

Ils ont accepté cet échange. Jeff Mackler est venu à Detroit pour quelques semaines, et je suis partie de Baltimore pour San Francisco pendant environ trois ou quatre mois. J'ai habité avec un couple de leurs camarades, non loin de Twin Peaks à San Francisco, et j'ai assisté à toutes leurs réunions, de direction, d'adhérents et aux réunions publiques. Ils avaient plusieurs jeunes, avec lesquels je suis allée vendre leur journal et je suis allée en prospection, comme si j'étais membre. Ils étaient très sympathiques et j'ai discuté de beaucoup de choses avec un certain nombre d'entre eux, même si je n'ai pas essayé de les recruter. J'avais finalement appris que c'était plus sain pour mon propre groupe de ne pas le faire, tant pour le développement de relations entre groupes que pour le développement des jeunes eux-mêmes.

J'ai fait comme Maurice l'avait fait pour moi quand j'étais jeune militante au SWP, trente ans auparavant.

La visite de Vic et Denise

Vic[13] et Denise nous ont rendu visite à Baltimore. J'avais une Volkswagen à l'époque et je les ai embarqués sur le siège arrière et nous sommes allés à Washington. New York Avenue était la principale voie d'accès allant de Baltimore à Washington D.C. et on traversait des quartiers peuplés uniquement de Noirs. Il y avait un gars qui jouait du saxophone dans un appartement donnant sur l'avenue et je l'ai montré du doigt à Vic et Denise qui étaient sur le siège arrière, et bam ! je suis rentrée dans l'arrière de la voiture qui me précédait. Cela a détruit le radiateur et bien sûr je ne pouvais plus rouler. Alors la personne que j'avais heurtée a mis une corde autour du pare-chocs et nous a tractés jusqu'à un garage à proximité. J'ai traduit tout ça pour les camarades sur le siège arrière, et au garage j'ai dû aussi traduire. Tous les gens présents étaient des Noirs et le gars du garage m'a entendu traduire et a dit : « Oh ! vous êtes français » et il était tout excité parce qu'il était allé en France après la guerre et il aimait la France. Pour lui, les Français étaient très amicaux et très ouverts envers les GI, qu'ils soient noirs ou blancs, ils n'étaient pas racistes. Il était très, très content. Alors il a dit : « Ne vous en faites pas, nous allons réparer ça. » Je ne me rappelle pas combien ça a coûté, mais c'était pratiquement le minimum. Il connaissait un chauffeur de taxi qui pouvait nous amener jusqu'à Washington, qui était noir lui aussi et avait vécu toute sa vie à Washington. Il était lui aussi content de transporter des Français et il a dit qu'il pouvait nous emmener en des endroits où

13 Vic : Pierre Bois (1922-2002), animateur de la grève de Renault-Billancourt en 1947, puis un des fondateurs et dirigeants de Voix ouvrière, devenue Lutte ouvrière en 1968.

les touristes n'allaient jamais. Nous sommes allés dans des musées et dans de petits clubs et de petits restaurants, dans tout Washington, et nous avons passé la journée avec ce chauffeur de taxi. Nous l'avons invité à déjeuner avec nous, et il était très content de tout ça. Je crois que je l'ai payé cent dollars pour tout, l'essence, le guide touristique, et tout le reste, et ce fut une journée très plaisante. Il nous a ramenés au garage et la voiture était réparée, et nous sommes revenus à la maison.

Ils avaient visité Detroit auparavant

J'avais une vieille Chrysler dont l'avant et l'arrière étaient presque semblables, alors je l'appelais un bateau de Detroit. Vic l'aimait beaucoup et nous avons pris une photo de lui devant la voiture. Il pensait qu'elle était vraiment remarquable. Quand j'y repense, elle me paraît aussi grande qu'un des appartements où j'ai habité ! Et aussi, nous sommes allés tous les trois faire des courses au supermarché et il a vu des rangées et des rangées de yaourts avec différents arômes, couleurs et fruits et tout ce qui s'ensuit et il a dit : « Oh ! tout est sucré, en France on n'accepterait jamais ça. »

De Baltimore à Paris

(1986-2016)

Tout ce que j'avais pu faire dans l'imprimerie était désormais automatisé, alors le seul boulot que j'ai trouvé, c'était de minuit à huit heures du matin. C'était dans un garage aménagé, alors le bruit des machines faisait écho. Nous faisions des prospectus pour les supermarchés avec de grands cercles rouges et jaunes marqués « Promos du jour » qui étaient balancés devant les portes. L'endroit tout entier empestait la marijuana et les deux gamins, les jeunes qui faisaient fonctionner la presse, avaient une radio qui marchait à plein tube. Je travaillais au banc photo, qui était un appareil vertical situé en hauteur et muni d'une échelle, et je faisais les photos et les plaques. À plusieurs reprises, j'ai tenu la radio en l'air au bout de ma perche et j'ai menacé de la fracasser au sol s'ils ne baissaient pas le son.

C'était pour moi un travail ridicule. J'avais déjà environ cinquante ans et les horaires me mettaient à plat. Je ne pouvais pas faire d'activité politique parce que le boulot était si épuisant, et que l'endométriose m'avait vraiment bousillée. C'était vraiment très difficile, j'étais à bout.

En travaillant de minuit à huit heures du matin, je ne pouvais pas assister aux réunions, je ne fonctionnais plus. Alors les camarades ont proposé que j'aille peut-être en France pour donner un coup de main pour la *Lutte de classe* trilingue qui venait de paraître[14]. Et il y avait aussi

14 La revue *Lutte de classe* est éditée par l'Union communiste internationaliste, à laquelle appartient Lutte ouvrière. De 1986 à 1993, cette revue fut trilingue français-anglais-espagnol.

des imprimeries en France. Mon objection, c'était : « Bon, mais je ne connais pas le français ! » Ils disaient alors : « Oui, mais tu connais l'imprimerie ! » Mais bien sûr ce n'était pas vrai, parce que les processus s'automatisaient très rapidement, alors je ne connaissais vraiment pas du tout l'imprimerie moderne.

La *Lutte de classe* trilingue

La première édition du mensuel trilingue *Lutte de classe* (espagnol, anglais et français) nous était parvenue, mais le premier article en anglais était incompréhensible. Les camarades français l'avaient traduit et c'était vraiment difficile à suivre. Le français est réellement compliqué – il y a les genres. Et de plus on peut faire un paragraphe entier avec une phrase, et même une page entière et ensuite, quand c'est traduit en anglais, cela ne veut rien dire du tout parce qu'on ne peut pas suivre ! C'était un problème et tout le monde se plaignait. Je ne suis pas bonne du tout en anglais, mais c'était corrigible.

Ils m'ont donné six mois pour décider ou non de déménager. Mais une fois que j'aurais pris la décision, ce serait définitif. Alors j'y ai réfléchi, j'en ai discuté et j'ai décidé de le faire. Pour la deuxième fois de ma vie, je me suis débarrassée de tout ce que j'avais.

J'avais en réalité beaucoup moins d'affaires, parce qu'il y avait eu un incendie dans l'immeuble d'à côté qui avait éclaté au milieu de la nuit et avait entièrement brûlé la chambre de mon appartement, y compris des livres, toutes mes photos, des vêtements, des meubles, et j'ai dû habiter dans les combles chez un ami pendant trois mois, le temps des réparations.

Alors j'ai fait mes bagages, j'ai vendu ma voiture, et je suis partie en septembre 1986.

Bon, me voilà

Un certain temps après mon arrivée, les camarades ont suggéré que je prenne des cours pour apprendre le français. Mais j'avais un emploi et suivre des cours aurait été très difficile à ce moment-là. C'était très déconcertant pour moi. J'ai suivi des cours de façon sporadique, ce n'était pas à l'Alliance française, où j'étais allée pendant deux mois dans le passé, en 1967, c'était un autre organisme, situé rue Saint-Jacques, dans le 5e arrondissement. Ils avaient beaucoup de classes différentes, où enseignaient des professeurs à la retraite. Mais bien sûr je ne pouvais pas aller aux réunions facilement et j'étais épuisée, aussi bien à cause du traitement hormonal (qui ne me convenait pas bien) après l'opération, du travail en équipe de nuit à Baltimore, puis du déménagement et des problèmes d'installation ici, avec un appartement et tout le reste. La transition était plus difficile que je ne l'avais pensé.

Je croyais que mon problème était juste la différence de langue

Je n'étais pas très réaliste : je savais que les Français parlaient une langue différente et avaient une histoire différente, mais d'une certaine façon je n'avais pas pris conscience à quel point ce serait différent. Et réellement ça l'était, même se lier d'amitié était impossible. Il y avait les camarades et ils étaient très gentils avec moi, mais je ne parlais pas français et j'étais très isolée. Je suis quelqu'un de très sociable, alors la situation est devenue difficile.

À mon arrivée, j'ai été logée chez des camarades, mais assez rapidement ma sœur m'a aidée à acheter une petite cage à lapins à Aubervilliers, juste en face de la porte de la Villette. C'était une longue pièce avec une minuscule kitchenette, grande comme un placard, et il y avait deux fenêtres qui donnaient sur une cour avec vue sur le toit de Darty (une chaîne bien connue de magasins d'électroménager). Il

n'y avait pas de rue visible, c'était très confiné et je n'y ai fait connaissance avec personne. Je détestais cet endroit.

Les camions faisaient la queue sur trois files à la porte de la Villette pendant la nuit, en attendant de rentrer dans Paris tôt le matin. Puis, vers cinq heures environ, ils mettaient le moteur en route. Tout vibrait. Je n'avais aucune idée de ce qui arrivait. Est-ce que j'avais une crise à cause des médicaments ? J'ai appris plus tard que c'était à cause des camions. Même si j'ai dû aussi arrêter de prendre les médicaments.

Quand j'ai emménagé, j'ai dû peindre l'endroit sur mon temps libre, et, du fait que je ne pouvais pas manger sur place à cause de l'odeur de peinture, j'ai découvert le restaurant à couscous L'Orange bleue – rue Magenta, à Pantin : il est toujours là – parce qu'il ouvrait tard. Alors, même quand je rentrais à la maison après les réunions, je pouvais aller y manger.

Combien faut-il d'Américains pour changer une ampoule en France ?

Une nuit, je suis rentrée tard, et la lampe de la cuisine qui pendait au milieu de la minuscule cuisine s'est éteinte. Il y avait quelques ampoules dans un tiroir, alors j'en ai pris une ; je n'en avais jamais vu de semblable auparavant. C'était une ampoule de type « baïonnette », qui avait une pointe de chaque côté de la partie métallique, mais j'ai cru que ce serait facile à brancher. J'ai traîné une chaise et une table au-dessous de la lampe. J'ai coupé l'électricité et je suis montée sur la table afin de retirer l'ampoule, mais tout le mécanisme est tombé en plusieurs morceaux parce que, ne sachant pas exactement ce que je faisais, j'avais tout dévissé. Ça m'a pris trois heures pour explorer le plancher avec une lampe de poche, afin de trouver les différentes rondelles et pièces et tout le bataclan, et finalement j'ai pu tout remonter et mettre l'ampoule à sa place. Je pleurais et riais à la fois

en me demandant : « Combien faut-il d'Américains pour changer une ampoule en France ? »

Traductions

Progressivement, j'ai appris à m'en sortir, j'ai même appris un peu de français et j'ai commencé lentement à m'adapter à la vie ici. Je faisais partie de Lutte ouvrière, mais je ne faisais aucun travail politique spécifique. Je me rappelle particulièrement les séances de traduction, quand je traduisais dans mon anglais ce que les camarades avaient traduit du français dans leur anglais à eux. Ces séances n'étaient pas faciles, parce que je cassais les longues phrases en plusieurs parties pour la version anglaise, et les camarades français qui étaient très bons en anglais émettaient des objections parce que « ça fait livre pour enfants », cela simplifiait trop. Et je disais : « Oui, mais vous voulez que les gens le comprennent. » Alors nous avions des débats qui se poursuivaient pendant la moitié de la nuit et je fumais comme une cheminée. J'ai même été malade une nuit parce que je fumais cigarette sur cigarette, ce que j'avais rarement fait auparavant, par frustration, et c'était presque une intoxication à la nicotine. Heureusement, j'ai pu réduire sur les cigarettes. C'était une situation très frustrante et je me rappelle un incident en particulier qui m'a vraiment fait enrager : le mot *assuage* qui en anglais signifie apaiser. Mais ce n'était pas un mot connu des camarades traducteurs, alors ils n'ont pas voulu l'accepter dans leur version anglaise. La discussion a duré très longtemps et des années après, à chaque fois que je tombais sur le mot *assuage*, je l'entourais et je le montrais aux camarades pour prouver que cela existait ! C'était un mot plus littéraire que commun, mais j'ai toujours beaucoup lu, et de ce fait les mots que je connaissais étaient souvent des mots qu'on n'utilisait pas au quotidien !

À mon arrivée, je ne connaissais rien de la scène politique française. J'ai dû apprendre qui étaient tous ces gens : Mitterrand, Chirac, etc. Pendant longtemps, j'étais dans la confusion. Le côté culturel y est aussi pour beaucoup : les camarades ici savaient qui avait dirigé tel film, alors que j'avais la plus grande peine à me rappeler les livres que j'avais lus. Je me souvenais d'avoir vu tel film, mais quant à savoir qui l'avait dirigé, et le fait de suivre davantage tel ou tel metteur en scène plus que le sujet du film, c'est une chose que je n'ai jamais faite. Je ne pouvais pas lire la presse française, je pouvais lire *Lutte ouvrière*... avec un dictionnaire. En fait j'ai encore parfois besoin d'un dictionnaire. J'ai pris un abonnement au *Monde* plusieurs années après mon arrivée, mais ensuite je l'ai résilié parce que c'était cher par rapport à la quantité de ce que je lisais et que j'étais très contrariée quand ils mentaient sur un sujet ou sur un autre. Toutes sortes de petites choses de ce genre : ne pas connaître la langue est un grand handicap.

Alors je me rendais à la librairie Shakespeare, parce qu'il y avait là des gens parlant anglais et des livres en anglais. Il y avait des lectures de poésie les lundis soir, et des jeunes parlant anglais, originaires du monde entier, venaient y passer du temps. On pouvait s'asseoir et lire leurs livres sans les acheter. Comme j'étais plutôt fauchée... J'allais également à la librairie américaine de temps à autre.

Les camarades pensaient que l'une des façons d'apprendre le fonctionnement de l'organisation était de faire le tour des différents groupes, en passant environ un mois dans chacun d'eux. Mais c'était trop rapide. Je n'arrivais pas à savoir où se trouvaient les entreprises et quels problèmes étaient pris en compte. Tout le monde faisait connaissance avec moi, mais je n'arrivais pas à les connaître. Je me suis finalement retrouvée avec les cheminots.

Fromages français

Une fois, au début de la période où j'ai été organisée dans un cercle avec des cheminots, nous revenions à pied d'une réunion près de la gare Saint-Lazare quand nous sommes passés devant un restaurant/fromagerie. Tout le monde s'est arrêté, salivant devant la vitrine : « As-tu déjà goûté celui-ci ? » « Oh ! et celui-là ? » Nous sommes restés pendant un bon moment devant cette vitrine. Ce fut une expérience culturelle intéressante pour moi. Très français !

Campagnes électorales

Je suis revenue à Detroit en 1988 pendant six mois, pour donner un coup de main lors de la campagne à la liste Workers Against Concessions (Ouvriers contre les concessions). J'étais secrétaire chargée de presse. J'avais un beeper à la ceinture, au cas où la presse appellerait, pour que je puisse les rappeler et avoir une couverture médiatique. Nous avions vingt-six candidats, pour des postes allant de sénateur à des bureaux locaux et aux conseils scolaires. Pour le poste au comté, nous avons eu plus de 5 % et en tout aux alentours de 1,5 %. C'était environ un an après la longue grève victorieuse de Blue Cross, une compagnie d'assurance médicale, à Detroit.

En 2014, j'y suis retournée pour participer à une autre campagne, différente. Nous nous sommes ouvertement présentés en tant que Spark, en réunissant des signatures pour nos candidats à titre individuel[15]. C'était une campagne ouvertement communiste, ce qui signifiait des discussions intéressantes. J'étais présente pendant deux mois et demi

15 En novembre 2014, cinq militants du Michigan se sont présentés aux élections à Detroit et dans les environs, sous l'étiquette For a working-class fight (Pour un combat ouvrier), avec le soutien du journal *The Spark*. En vertu de la législation électorale du Michigan, ils ont dû recueillir plusieurs milliers de signatures pour pouvoir se présenter.

et j'ai envoyé des communiqués de presse, et nous avons même eu une petite couverture médiatique et une interview à la radio pour deux candidats. Nous avons obtenu un meilleur pourcentage qu'en 1988.

Les ordinateurs et moi

Pendant la campagne pour Workers Against Concessions, j'ai utilisé un ordinateur. Utiliser est un grand mot, l'usage minimum est tout ce dont j'étais capable. Alors que j'étais en train de taper quelque chose, il y a eu un cri électronique aigu, comme celui d'un animal blessé. J'ai paniqué, pensant avoir détruit l'ordinateur. Non sans raison. J'avais déjà fait quelque chose du même genre, dans mon histoire antérieure avec les ordinateurs, je crois que c'était le système d'avant XP. Quand j'en ai utilisé un pour la première fois, j'ai effacé Windows. Tout le monde m'a demandé : « Comment as-tu pu faire ça ? » Bien sûr, je n'en savais rien ! Alors quand l'ordinateur a commencé à me crier dessus au beau milieu de la campagne électorale, naturellement, j'ai paniqué. Mais cette fois, c'était le beeper ! C'était la presse qui appelait !

En conclusion

Je suis revenue aux États-Unis périodiquement, mais une partie de mon problème venait de mon histoire : le fait d'avoir vécu en différents endroits aux États-Unis, et de n'être jamais très au fait de l'actualité américaine et des courants politiques majeurs aux États-Unis. Pendant mon enfance, je n'ai pas non plus grandi dans une culture spécifiquement américaine : il n'y avait pas de journaux à la maison, nous ne discutions jamais de la politique américaine ou de ce qui se passait. En y repensant, ma vie a été très tumultueuse et en conséquence je n'ai jamais ressenti cela comme un manque. Le seul mal du pays que j'ai ressenti, c'est à l'égard des amis, surtout du fait que je pouvais parler avec eux en anglais de choses dont je ne pouvais parler avec personne en France. La femme qui m'avait hébergée à Baltimore communiquait avec moi par courrier postal – nous n'avions bien sûr pas d'e-mail au début – et elle m'a envoyé de petites bandes dessinées amusantes prises dans les journaux, des choses de ce genre. Et aussi, j'étais pendant toute la période à Baltimore sous un lourd traitement médical, et cela a continué à mon arrivée ici, si bien que ma condition physique, ma santé n'était pas bonne. La vie était moins tumultueuse qu'auparavant. Bien sûr, Baltimore avait aussi changé ça, parce qu'avant Baltimore je n'avais jamais vécu très longtemps au même endroit, juste un ou deux ans ici et là, et il me semble que j'étais toujours en déménagement, changeant de compagnon et me déplaçant, et changeant d'organisation ; c'était vraiment terrible. Je suppose qu'on s'habitue à ce genre de choses. J'ai connu une période de sérieuse dépression, mais je n'ai pas totalement craqué,

disons ça comme ça, et je n'ai jamais arrêté mon activité politique, parce que j'ai toujours considéré cela comme un point d'ancrage que j'avais dans ma vie, et qui était très important pour moi.

Il y a là une continuité, parce que j'ai toujours considéré comme très important de parler aux gens du socialisme, du communisme, des possibilités de changer les choses. C'était presque inné, c'était le fondement de ma vie. En fait, quand je commençais à être déprimée par quelque chose, je prenais un paquet de journaux et j'allais les vendre quelque part, où que je sois, parce que cela voulait dire que j'allais parler avec des gens, cela voulait dire que j'allais faire quelque chose de positif et c'était important pour moi. Cela m'a évité la dépression plus d'une fois. Ma colère contre le système était toujours présente ; elle a été présente la majeure partie de ma vie. C'est comme si j'avais dirigé toute ma colère contre la politique, le gouvernement et le système en général.

Table des matières

Présentation	5
Avant-propos	7
Mes parents et mon enfance à New York (1935-1942)	9
Toledo (1942-1950)	21
Retour à New York (1950-1953)	31
Comment j'ai rejoint le Socialist Workers Party (Los Angeles, 1953-1956)	41
À New York (1956-1961)	57
Chicago (1961)	63
Ensuite, la Californie (1961-1966)	67
Europe (1966-1968)	81
De retour aux États-Unis (1968-1969)	97
Direction Detroit (1969-1970)	103
The Spark (Detroit, 1971-1974)	107
Baltimore (1974-1986)	119
De Baltimore à Paris (1986-2016)	127
En conclusion	135

Au catalogue des bons caractères

Collection Romans

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö Linna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere
Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö Linna 21,30 €

Réconciliation
Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö Linna 22,00 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Collection Histoire

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Georges Kaldy 15,30 €

Histoire de la social-démocratie allemande de 1863 à 1891
Franz Mehring 35 €

La guerre civile en Espagne
Révolution et contre-révolution en Espagne
Felix Morrow 17 €

Collection Témoignages

Autobiographie
Maman Jones 12 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

Au-delà de l'Oural
Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

Toute ma vie j'ai lutté
De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit
Sam Johnson 16,50 €

La catastrophe d'AZF : Total coupable
Un sinistré « sans fenêtre » raconte
Jean-François Grelier 15 €

Jeunesse d'une ouvrière
Adelheid Popp 10 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Les leçons d'Octobre
Léon Trotsky 4 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010
Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale
Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste - 1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges
Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste - 2. 1914-2010
Sandra Chirazi - Raphaël Menand 8,20 €

6. La Russie avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

8. La question coloniale dans le mouvement ouvrier en France (1830-1962)
Jacques Le Gall 8,20 €

9. La civilisation arabe du VIIIe au XIIIe siècle
Son essor, ses apports
Farida Megdoud 8,20 €

10. Les philosophes des Lumières
« Entends-tu le tonnerre ? Il roule en approchant… »
Françoise Millot 8,20 €

11. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome I - 1923-1927 : la lutte antibureaucratique dans le parti bolchevique
Pierre Merlet 8,20 €

12. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome II - 1928-1938 : une lutte à mort contre le stalinisme
Pierre Merlet 8,20 €

13. Les débuts de la social-démocratie dans l'Empire d'Autriche-Hongrie
Éric Tolian et Marc Rémy 8,20 €

14. Le partic communiste français, 1920-1933
Denis Aler 8,20 €

15. Russie soviétique
La révolution dans la culture et le mode de vie
Nicolas Fornet 8,20 €

Imprimé par

IMS - 93500 PANTIN

01 48 10 05 55 - www.ims-pantin.fr - atelier@ims-pantin.fr

Rose Alpert Jersawitz

Une communiste, de part et d'autre de l'Atlantique

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Louis Deiss



Rose Alpert Jersawitz est née en 1935, aux États-Unis, dans une famille pauvre d'immigrés juifs lituaniens. Son père était tanneur, puis plombier. Lui et sa mère, de tradition ouvrière et socialiste, lui ont transmis leurs valeurs. Elle grandit à New York dans le quartier de Spanish Harlem, puis à Toledo, une ville industrielle du Midwest.

À quinze ans, elle quitte sa famille pour s'installer à New York, puis à l'autre bout du pays, à Los Angeles. Là, elle s'engage rapidement au sein du Socialist Workers Party (SWP), un parti trotskyste. 1953, c'est l'époque du maccarthysme, de la chasse aux sorcières et de la répression anticommuniste. C'est pourtant dans ce climat peu propice aux idées révolutionnaires que Rose choisit cette voie. Pour vivre, elle enchaîne les petits boulots, le travail à la chaîne, les emplois fatigants ou dangereux pour la santé.

Au moment des grandes révoltes des années 1960, Rose vit et milite à San Francisco. En 1963, le SWP la présente comme candidate à la mairie de Berkeley. Durant toute cette période, elle travaille dans l'imprimerie d'un journal.

Puis, au début des années 1970, après un séjour en Europe, elle participe à la formation de l'organisation trotskyste Spark. Elle milite à Detroit, la capitale de l'industrie automobile, et ensuite à Baltimore. En 1986, elle émigre en France et rejoint Lutte ouvrière.

Tout au long de plus de soixante ans d'activité militante, dans toutes ces villes, dans chacune de ces organisations, c'est la révolte contre le capitalisme, le combat pour une société débarrassée de l'exploitation qui l'ont animée. Elle revient ici sur cet engagement d'une vie, de part et d'autre de l'Atlantique.

Photo de couverture : piquet de grève de travailleuses de l'habillement vers 1960.

Prix ttc : 11 €
www.lesbonscaracteres.com
Collection Témoignages
978-2-915727-55-5